

T. TRILBY

# Au clair de la lune



BeQ

**T. Trilby**

**Au clair de la lune**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 370 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Vacances et liberté

La princesse héritière

# **Au clair de la lune**

Édition de référence :  
Flammarion Jeunesse.

À neuf kilomètres de Matsoué, petite ville du Japon, se dresse sur une colline une belle maison à deux étages. Autour de cette maison des jardins merveilleux où la propriétaire, M<sup>me</sup> Sidzouka, cultive les chrysanthèmes, la fleur nationale. Ces jardins en terrasses réunissent toutes les espèces de chrysanthèmes. Au moment de la floraison, il y a la terrasse blanche, immaculée, si somptueusement belle que les visiteurs autorisés à visiter ces jardins restent immobiles, surpris par tant de beauté, devant ces parterres où les fleurs se dressent les unes à côté des autres si pareilles qu'ils cherchent en vain la plus belle.

La terrasse jaune est éclatante et quand le soleil s'est emparé du ciel cette longue bande de terre semble en or.

La terrasse rouille, couleur de feuilles d'automne, est traversée par une allée pavée de cailloux bleus qui conduit à un petit étang bordé

de plantes rares où nénuphars et lotus étalent leurs larges feuilles et leurs délicates fleurs. Au milieu de l'étang, une petite île avec montagnes en miniature, où se dressent des azalées naines, des pins, des pêchers.

Autour de cet étang, des pierres plates où sont assises M<sup>me</sup> Sidzouka et sa petite-fille Tsouki-San, M<sup>lle</sup> la Lune. Toutes deux silencieuses contemplent les nénuphars roses et blancs.

Un chaud soleil de printemps donne de l'éclat à toutes choses et le ciel bleu n'a aucun nuage.

M<sup>me</sup> Sidzouka, veuve d'un Samouraï, dame très respectée à Matsoué, va apprendre à sa petite-fille les décisions que sa famille, réunie hier en conseil, a prises à son sujet.

Tsouki-San, prévenue par ses parents, sait qu'elle est venue chez sa grand-mère, non seulement pour la visiter, lui présenter ses respects, mais aussi pour entendre ses sages conseils.

Tsouki-San vient d'avoir douze ans, elle n'est plus une petite fille, et son père lui a appris hier

soir que sa vénérable aïeule lui parlerait aujourd'hui de son avenir.

L'avenir ! Tsouki-San, petite Française, son père est français et sa mère japonaise, n'y a encore jamais pensé.

Heureuse avec des parents qui la chérissent, entourée de jeunes amies qui apprécient sa gaieté et son aimable caractère, Tsouki-San, élève dans une école de Matsoué où le système d'éducation a pour base l'indulgence et la douceur, vit au jour le jour sans se soucier de ce grand mot : l'avenir.

Travaillant bien, comme la plupart des petites filles japonaises particulièrement studieuses, Tsouki-San est aimée de ses professeurs et elle les aime.

Aujourd'hui, par ordre de son père, elle a manqué l'école et dans une kourouma<sup>1</sup>, conduite par le djin<sup>2</sup> attaché au service de ses parents, elle est venue chez sa grand-mère pour déjeuner avec elle. Elle a mangé les délicieux plats japonais qu'elle préfère à la cuisine française faite chez

---

<sup>1</sup> Kourouma : voiture à deux roues pour une seule personne.

<sup>2</sup> Djin : l'homme qui tire la kourouma.

ses parents. La soupe aux algues, les crevettes farcies, le hachis de moineaux, le piment sucré et les bonbons salés ont été par elle fort appréciés.

Elle aime prendre ses repas assise par terre à la japonaise avec tous les petits plats autour d'elle. Dans la salle à manger de ses parents où son père exige que le service se fasse à la française elle se sent dépaysée.

Pendant le repas M<sup>me</sup> Sidzouka a questionné sa petite-fille sur ses études, sciences occidentales et art japonais. Tsouki-San a dû décrire les broderies qu'elle faisait ainsi que les peintures et sa grand-mère a demandé la place que sa petite-fille avait obtenue dans le concours des bouquets. Et quand elle a appris que Tsouki-San avait été la première nommée elle a daigné montrer sa satisfaction.

Après le déjeuner, M<sup>me</sup> Sidzouka a emmené Tsouki-San dans le jardin et près de l'étang des lotus et des nénuphars, assise au bord de l'eau, sur une large dalle, elle a permis à sa petite-fille de s'asseoir en face d'elle, sur une autre dalle que les lotus roses encadrent, et Tsouki-San sait que



sa vénérable aïeule va lui parler de son avenir qui lui apparaît, tout à coup, redoutable.

Immobile dans sa belle robe japonaise, ses cheveux dressés en boucles luisantes, les yeux presque clos, M<sup>me</sup> Sidzouka parle :

– Tsouki-San, ma chère petite-fille, ma fleur préférée, vous allez nous quitter. Votre honorable père vient d’accepter d’aller, très loin de Matsoué, faire exécuter des travaux importants. En pleine montagne, sans certitude d’une demeure confortable, il ne peut emmener avec lui une petite fille de douze ans qui doit continuer ses études. Votre précieuse mère désirant le suivre, vous ne pouvez rester seule à Matsoué.

M<sup>me</sup> Sidzouka s’arrête, il semble à Tsouki que sa grand-mère va lui apprendre une chose très pénible car elle ferme complètement les yeux comme si elle ne voulait pas voir le gentil visage, anxieux, qui est devant elle et ses petites mains que les travaux de jardinage n’ont pas abîmées sortent des larges manches du kimono et viennent se poser sur la belle robe japonaise à la hauteur des genoux.

– Tsouki-San, reprend M<sup>me</sup> Sidzouka en s’efforçant de sourire, petite fleur du Japon, vous allez quitter notre pays. Vous êtes française, votre honoré père l’a voulu et votre gracieuse mère a accepté ce désir. Il faut donc que vous alliez en France puisque vous êtes appelée à y vivre. Votre père, sa mission terminée, retournera dans son pays en emmenant votre tendre mère, ma fille unique, que, probablement, je ne reverrai plus.

M<sup>me</sup> Sidzouka continue à sourire, car Japonais et Japonaises de bonne éducation dissimulent toutes leurs pensées par un sourire. L’enfant japonais apprend de bonne heure que dans toutes circonstances joyeuses ou douloureuses le sourire est de rigueur. Il faut toujours présenter à ses parents, à ses amis, à ses maîtres et camarades, une apparence de joie intérieure afin que ceux qui vous approchent aient aussi de la joie.

L’enfant japonais grondé par ses parents sourit, l’élève auquel le maître fait une observation sourit, l’enfant japonais malade, souffrant, sourit encore ; le sourire au Japon est un devoir.

Tsouki-San s'efforce de donner à ses jeunes lèvres le pli joyeux habituel, mais elle a tant de difficulté à empêcher sa bouche de trembler qu'elle trouve poli de s'excuser :

– Pardonnez, vénérable aïeule, dit-elle en inclinant son jeune buste vers la terre, mon égoïsme et mon impolitesse, mais j'attends avec tant d'impatience vos précieuses paroles que mon humble personne ne trouve plus les mots qu'il faudrait vous dire pour vous remercier de bien vouloir vous occuper de votre misérable petite-fille.

La politesse japonaise, le respect dû aux parents, exige de tout enfant qu'il multiplie les marques de déférence dès qu'un membre de sa famille daigne lui parler.

Le buste incliné vers la terre, Tsouki attend l'autorisation de sa grand-mère pour se redresser. M<sup>me</sup> Sidzouka ouvre ses petits yeux bridés et approuve les paroles et les gestes de la fillette. Elle reprend :

– Je comprends votre émotion, votre inquiétude et je devine le chagrin que mes paroles

vous apportent, mais les décisions prises au conseil de famille sont sages et vos honorables parents qui appartiennent à une génération différente de la mienne, votre père vient d'Occident, ont bien voulu me soumettre leurs projets que j'ai entièrement approuvés. Et elle ajoute d'une voix douloureuse : Vous allez donc nous quitter. En France, vous avez une aïeule que vous devez aussi vénérer, bien que vous ne la connaissiez pas, et c'est chez elle que vous vivrez pendant les années que votre honoré et savant père passera dans la montagne pour y construire les voies d'un chemin de fer qui doit relier deux de nos grandes villes.

Tsouki est tellement surprise qu'elle réalise difficilement ce qu'elle vient d'apprendre. Quitter Matsoué, ses parents, sa maison, son école, ses amies et sa vénérable aïeule, si bonne pour elle, pour aller s'installer dans la maison d'une dame qu'elle ne connaît pas et qui ne doit guère l'aimer puisqu'elle ne répond jamais aux lettres que chaque année elle lui envoie au moment du jour de l'an. La dernière missive était ravissante. Sur une grande feuille de papier, Tsouki avait peint

des branches de cerisier et avec un fin pinceau tracé des mots français pour souhaiter à son honorable grand-mère : santé, bonheur, longue vie. Son père avait daigné regarder cette lettre et l'avait trouvée charmante. Sa grand-mère de France l'a probablement dédaignée puisque cette jolie lettre est restée sans réponse. Et c'est chez cette dame-là qu'elle va vivre !

L'enfant japonais apprend très jeune la discipline, l'obéissance, et dans les écoles il est extrêmement rare que les maîtres donnent des punitions. L'enfant japonais sait qu'il doit s'instruire le plus possible comme les hommes de l'Occident afin que ceux-ci n'imposent pas leur science et leur civilisation.

Tsouki, bien que son honorable père soit un homme d'Occident, n'a aucune sympathie pour les quelques représentants de la race blanche qui vivent à Matsoué. Pourquoi ? Elle ne saurait le dire, puisque par son père, auquel elle ressemble, elle est une Occidentale.

– Tsouki, reprend M<sup>me</sup> Sidzouka, vous allez vivre dans un pays qu'on dit civilisé, mais où tout

vous paraîtra étrange. Les hommes et les femmes y pratiquent rarement notre politesse et n'éprouvent pas pour leurs parents le grand respect affectueux que nos enfants nous donnent. Je voudrais que vous n'oubliiez jamais les préceptes, les habitudes que votre chère mère vous a donnés. Vous, petite fille de Samourai, vous devrez apprendre à ce peuple français, barbare par certains côtés, tout ce que nous vous avons enseigné. Vous représenterez le pays de votre mère, ce pays qui doit s'imposer, car rappelez-vous toujours que le peuple japonais est un grand peuple et qu'un jour les nations rechercheront son alliance parce qu'il sera devenu le plus puissant. Tsouki, vous allez nous quitter ; bientôt, un des prochains bateaux ou un oiseau géant vous emportera vers l'Occident. Votre très respectable grand-mère sera, sans nul doute, heureuse de vous recevoir et j'espère que vous lui donnerez toute satisfaction.

« Tsouki, petite fleur du Japon, ce jour est le dernier que vous passerez chez moi, aussi, pour vous faire plaisir, j'ai invité quelques-unes de vos petites amies. Ne leur parlez pas de votre départ,

elles pourraient en avoir de la peine et vous ne devez pas, volontairement, faire de la peine à vos amis. Tsouki, n'oubliez jamais tout ce que je vous dis aujourd'hui.

M<sup>me</sup> Sidzouka se lève. Elle est grande pour une Japonaise et sa haute coiffure la grandit encore. Elle porte un large kimono sombre égayé par de délicates fleurs de cerisier peintes sur la soie. Au milieu du dos de ce kimono un petit cercle blanc sur lequel sont dessinées les armes de sa famille, famille noble dont elle est issue. Dans ses longues manches qui lui servent de poche, un mouchoir, carré de papier, sert à essuyer les furtives larmes que ses petits yeux bridés ne peuvent plus contenir.

Les départs de sa fille unique et de sa petite-fille sont une lourde peine, mais ses lèvres, un peu épaisses, continuent à sourire, bien que Tsouki, respectueusement inclinée, ne puisse la voir.

M<sup>me</sup> Sidzouka quitte l'étang des nénuphars et des lotus, traverse le jardin et rentre dans la maison de bois, alors Tsouki ose se redresser et

au lieu d'aller attendre à l'entrée des jardins, ses amies annoncées par sa grand-mère, elle se rassied sur la pierre entourée de lotus au cœur rose. Ses bras sortent des grandes manches de son kimono et ses mains fines agrippent la belle coiffure que sa maman lui a faite ce matin pour venir voir son aïeule.

Affolée par son chagrin, la petite Japonaise, douce et obéissante, crie :

– Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas.

Se jeter par terre, se rouler en pleurant, Tsouki ne le fera pas, elle a déjà conscience de sa dignité, n'est-elle pas petite-fille de Samouraï, et va-t-elle se conduire comme ces fillettes d'Occident qui, si facilement, paraît-il, se mettent en colère et emplissent de cris la maison de leurs parents. Elle a lu des livres français et est très au courant de l'éducation des enfants de France, et c'est parmi ces enfants que ses honorés parents ont décidé de l'envoyer I

Non, non, elle n'ira pas.

Les petites mains crispées quittent sa belle



coiffure et, coquette, elle se penche sur l'eau du petit lac pour voir si elle n'a pas abîmé les rouleaux dont elle était si fière.

Heureusement l'huile de camélia a retenu les mèches folles et, pour recevoir ses petites amies, Tsouki est parfaitement coiffée. Son kimono vert et l'obi couleur de lune, large ceinture nouée dans le dos et faisant deux énormes coques, sont bien en place, aucune fillette ne pourra se douter que Tsouki s'est révoltée contre une décision de ses respectables parents. Et pourtant, la petite Japonaise est bien malheureuse ! Elle aime le Japon, le pays de sa mère, de sa grand-mère, le sien, où elle a vécu douze années. Celui de son père, la France, ne représente pour elle qu'une terre entourée, par trois côtés, de mers et qui, sur les cartes d'Europe, est presque toujours de couleur jaune.

La France, dont son honoré père parle avec tendresse en vantant à sa femme et à sa fille la douceur d'y vivre, est pour elle la terre d'exil où une dame un peu âgée, sa grand-mère, l'attend. Hélas ! cette dame ne répond jamais aux lettres

que son honoré père exige qu'elle écrive trois fois par an. Et, bien que Tsouki sache ses paroles sont complètement inutiles, elle répète :

– Non, je n'irai pas, non, je n'irai pas.

Elle quitte le petit jardin et descend vers les terrasses des chrysanthèmes, terrasses qui seront si belles en automne que tous les habitants de Matsoué viendront les admirer. Elle, Tsouki-San, exilée en Europe, ne les verra pas.

Elle suit une allée bordée de cèdres aux verdure éternelles et se dirige vers l'entrée des jardins. Ses petites amies conviées par sa grand-mère ne vont pas tarder.

Elle n'attend pas longtemps, les poupées japonaises sont déjà sur la route qui mène à la colline et comme la plupart sortent de l'école, elles ont sur le dos leurs livres et leurs cahiers.

Tsouki les reçoit souriante malgré sa grande peine. Elle s'écrie :

– Oh-Ayo<sup>1</sup>, O-Matsou (pin).

– Oh-Ayo, 0-Také (bambou).

---

<sup>1</sup> Oh-Ayo: Bonjour.

- Oh-Ayo, O-Oumi (prune).
- Oh-Ayo, O-Hana (fleur).
- Oh-Ayo, O-Ini (épi du jeune riz).

Et ces cinq demoiselles aux jolis noms inclinent leur tête et leur dos, malgré les livres, et saluent leur jeune hôtesse dont elles admirent, comme toutes les petites filles du monde admireraient, la belle coiffure, le kimono vert et l’obi couleur de lune.

Les salutations d’usage commencent et les paroles habituelles sont échangées :

- Quel honneur M<sup>me</sup> Sidzouka nous a fait.
- Nos humbles personnes n’en sont pas dignes. Quelle bonté de nous recevoir dans ce beau jardin.

Et Tsouki-San écoute souriante ces paroles qu’elle attendait et qui lui semblent si indispensables qu’elle ne peut s’imaginer qu’une de ses petites amies pourrait oublier de les dire. Et naturellement elle y répond, affirmant que c’est un honneur pour elle de les recevoir.

Ce protocole observé, les six petites filles se

dirigent vers la maison de bois où elles sont certaines qu'un bon goûter les attend.

Les invitées se débarrassent de leurs livres, enlèvent leurs ghétas, semelles reposant sur deux plaques de bois transversales.

Dans les maisons japonaises, aux planchers recouverts de nattes blanches immaculées, personne n'entre avec des souliers et c'est pieds nus ou avec des chaussettes à pouces séparés que ces demoiselles pénètrent dans une grande pièce où, sur des nattes, par terre, le goûter est préparé.

Un seul ornement dans cette pièce : sur une petite table de laque noire, dans un vase doré, un magnifique bouquet de fleurs de cerisier, un bouquet fait par M<sup>me</sup> Sidzouka et qui lui a demandé plus d'une heure de travail. Chaque branche a été mise bien des fois dans ce vase pour arriver à cet ensemble merveilleux, et les petites Japonaises qui ont à l'école une classe d'art floral admirent ce bouquet et déclarent que si on l'avait présenté au dernier concours, il eût été classé premier.

Six petits plateaux posés par terre à côté d'un

coussin de velours noir attendent les invités, et sur ce plateau tout ce que les petites Japonaises aiment. La tasse et la théière minuscules, des bonbons salés, des prunes confites au vinaigre et des gâteaux faits avec du riz, saupoudrés de piment sucré.

Tsouki fait asseoir ses amies sur les coussins noirs. Les poupées japonaises s'accroupissent sans hâte, elles ne se disputent pas la place près de leur jeune hôtesse. Leurs gestes sont lents, souples, corrects, chacune s'occupe de son petit plateau, dégustant avec plaisir toutes les bonnes choses que M<sup>me</sup> Sidzouka y a mises. Elles ne parlent pas, il est peu élégant de bavarder en mangeant, les aliments pourraient être vus dans la bouche ou glisser et tomber sur les nattes immaculées.

Le goûter terminé, aucune de ces demoiselles n'a laissé quelque chose sur le plateau. Tsouki se lève, s'écarte de son coussin de velours, ses amies l'imitent et ces demoiselles, réunies au milieu de la pièce, posent une grave question : À quel jeu allons-nous jouer ?

Chacune propose : colin-maillard, ombres du diable, balle, ou le jeu de la chanson.

Après quelques discussions, le jeu de la chanson est choisi, et les poupées japonaises, vêtues de robes de toutes nuances, sortent avec leur hôtesse qui les conduit dans un coin du jardin où une large terrasse ombragée permet tous les jeux.

Les petites filles se donnent la main et font une ronde, la plus jeune d'entre elles se met au milieu et d'une jolie voix douce commence une chanson qui célèbre le printemps. Quand elle a fini, chacune de ses camarades lui donne des cailloux qu'elle doit garder précieusement jusqu'à la fin du jeu, car la chanteuse qui a reçu le plus de cailloux est élue impératrice et à cette impératrice de la chanson les petites filles vont rendre, tout l'après-midi, les plus grands hommages comme à une véritable souveraine. Les petites Japonaises rêvent toujours d'être une impératrice.

À la fin de la journée, les amies de Tsouki se retirent après remerciements, compliments et

inclinations profondes devant M<sup>me</sup> Sidzouki qui leur a fait l'immense honneur de venir les voir au jardin, alors qu'elles promenaient, sur un trône fabriqué par elles avec des tiges de bambous et du feuillage, leur impératrice.

Tsouki accompagne ses amies jusqu'à la haie de nan-ten, arbres aux baies rouges qui se mélangent aux youd-zourihass, sorte de laurier qui symbolise l'espoir de la race japonaise car aucune feuille de cet arbre ne tombe avant que la remplaçante soit complètement épanouie.

Souriante, jusqu'à la dernière minute, Tsouki revient lentement vers la maison de bois pour prendre congé de son honorable grand-mère et voici que, se souvenant des décisions de ses parents, l'angoisse que les jeux avaient dissipée revient toute. Elle se demande avec effroi si elle ne voit pas pour la dernière fois la maison de sa grand-mère et les merveilleux jardins. M<sup>me</sup> Sidzouka a dit : « Un des prochains bateaux ou un oiseau géant vous emportera vers l'Occident. »

Sur la plus haute terrasse, celle des cerisiers,

M<sup>me</sup> Sidzouka, grands ciseaux en mains, ces ciseaux japonais en forme d'U, difficiles à manier, coupe les mauvaises branches des jeunes arbres, et bien que Tsouki vienne toujours chez sa grand-mère à l'époque où les cerisiers sont en fleur, devant l'épanouissement de ces arbres, toison floconneuse, teintée par le soleil couchant, elle croise les mains en extase devant cette vision. Elle se souvient que toute petite, sa vénérée grand-mère chantait une chanson glorifiant les fleurs immaculées du cerisier, symbole de délicatesse et de pureté.

M<sup>me</sup> Sidzouka aperçoit sa petite-fille et le soleil couchant lui dit que l'heure de la séparation est venue, séparation si douloureuse qu'elle a eu bien du mal à s'y résoudre, mais, hélas ! sa petite-fille est française.

O-Hana<sup>1</sup>, sa fille unique, a aimé un homme d'Occident et M<sup>me</sup> Sidzouka a été obligée de consentir à ce mariage qui devait fatalement la séparer de son enfant chérie.

Tsouki vient lentement vers sa grand-mère qui

---

<sup>1</sup> O-Hana : fleur.



ne quittera pas l'allée des cerisiers. La séparation, les adieux doivent se faire sur cette terrasse dont le sol, jonché de pétales tombés, est recouvert d'une neige rose.

Arrivée près de sa grand-mère, Tsouki s'incline, attendant que M<sup>me</sup> Sidzouka lui adresse la parole. Un enfant japonais ne se permet pas de parler à ses parents sans y être autorisé.

D'une voix toute différente de la sienne, une voix où des sanglots rôdent, M<sup>me</sup> Sidzouka parle.

– L'heure est venue où vous devez rentrer en ville, la kourouma de vos parents doit vous attendre dans le sentier des cèdres.

Et Tsouki ose dire, honteuse de ses paroles :

– Ma vénérée grand-mère, ma respectable aïeule, je crois, je suis certaine que loin de vous, de ma mère, du Japon, je serai très malheureuse. Ne voulez-vous pas demander à mes parents qu'ils me fassent la grâce de me laisser pendant leur absence près de vous. Avec la kourouma, je pourrais tous les matins aller à la ville et y continuer mes études. Je sais que mon honorable

père ne permettra jamais que je les interrompe et je ne le désire pas, car j'aime mon école. Ma vénérée grand-mère, me faites-vous l'honneur de m'écouter ?

Toujours penchée vers la terre, Tsouki, dont le cœur bat à un rythme accéléré, attend toute tremblante la réponse de sa grand-mère. Mais M<sup>me</sup> Sidzouka se tait, sans doute les paroles de sa petite-fille sont pour elle une tentation. Garder pendant quelque temps encore la fille de sa fille, quelle joie profonde ce serait !

Hélas ! Le conseil de famille dont elle fait partie, membre influent, a décidé que Tsouki devait s'en aller en France chez cette grand-mère, noble et fortunée, qui paraît ne pas se soucier de sa petite-fille, et Tsouki ira. Elle est française et catholique, elle doit vivre dans le pays de son père.

– Ma petite-fille, reprend M<sup>me</sup> Sidzouka, relevez-vous et là, sur cette terrasse où les cerisiers en fleur sont pour nous un emblème qui symbolise l'âme de notre pays, rappelez-vous que votre premier devoir qui passe avant tous les

autres, c'est de ne jamais discuter ou oser vous révolter devant une décision de vos parents. Le jour où vous oublierez ce devoir et le culte des ancêtres, vous ne serez plus digne d'avoir dans vos veines du sang japonais.

« La fleur du cerisier est la première parmi les fleurs, ainsi doit être le guerrier, premier parmi les hommes. Soyez aujourd'hui un guerrier. Montrez-vous digne d'être de la famille de votre honorable et vénéré aïeul, le grand Samouraï Yoshida.

« Vous souffrez, vous avez de la peine, mais j'espère qu'aucune crainte n'a troublé votre cœur, vous appartenez à une famille qui ignore une défaillance.

« Avant de me quitter, regardez les jardins, nulle part, dans aucune partie du monde, vous n'en trouverez de comparables, ce sont vos aïeux qui les ont créés. J'ai le devoir de les conserver, de les agrandir, de les embellir, de les aimer.

« Regardez aussi la maison, c'est là que votre honorée mère, O-Hana, pour laquelle j'ai la plus grande tendresse, est née, et ce sera dans la

chambre qui a vu l'enfant venir au monde que je m'éteindrai. Quand vous serez en Occident, dans ces pays qu'on appelle civilisés, mais que je juge barbares, les peuples n'y respectent plus leurs parents, rappelez-vous ces terrasses fleuries où chaque saison apporte des beautés différentes.

« Retirez-vous, Tsouki, souriez, regardez une dernière fois les cerisiers et n'oubliez jamais qu'un de nos vieux proverbes dit : « Si l'on te demande ce qu'est le cœur du véritable Japonais, montre le cerisier sauvage brillant au soleil. »

Tsouki comprend qu'elle doit s'en aller, elle ne se révoltera plus, toute discussion, toute parole sont inutiles.

M<sup>me</sup> Sidzouka a posé sa main sur les beaux rouleaux bruns de sa petite-fille, bénédiction à l'enfant qui va partir, puis une légère caresse a effleuré les yeux, les joues de Tsouki qui, lentement, souriante, recule, face à sa grand-mère, jusqu'à l'extrémité de la terrasse des cerisiers. Elle se retourne pour descendre des marches de grès rose qui la conduisent à la terrasse des pivoines qui, dans quelques

semaines, sera un fleuve de sang. Elle arrive à celle des glycines qui commencent à fleurir.

Tant que sa grand-mère peut la voir, elle va aussi lentement que possible, mais quand elle arrive à l'allée des cèdres remplie d'ombre elle se met à courir et, au grand étonnement du djin, elle se jette dans la kourouma. Et là, sur les coussins de cette voiture légère où elle va être si durement secouée, elle pleure doucement, petits sanglots que personne ne doit entendre, mais elle pleure comme une petite fille d'Occident que Tsouki ne connaît que par les livres français, mais qu'elle méprise puisque sa grand-mère affirme que ce sont de jeunes barbares à peine civilisés.

\*

La Dgindjô Chougakko, l'école moyenne de la province d'Izoumo, est une maison en bois à deux étages qui ressemble à une construction européenne. Dans la classe des fillettes de douze à treize ans, une grande agitation remplace le

recueillement habituel. Assises sur leur banc de bois, les élèves sont très élégantes. Elles ont revêtu des kimonos de nuances claires complétés d'une blouse appelée hakama, bleu de ciel ; ces demoiselles ont l'air d'une rangée de papillons.

Aujourd'hui, dans cette classe, c'est fête, le directeur doit y venir pour récompenser une des meilleures élèves, Tsouki-San, qui va quitter l'école pour aller vivre en Europe.

Tsouki est très fière de l'honneur que M. le Directeur lui fait, mais elle aimerait beaucoup mieux que cette fête n'ait pas lieu et qu'il ne soit pas question de départ.

Depuis qu'elle est arrivée à l'école, elle sourit et cherche les mots qu'il faudra dire pour remercier le directeur de sa grande bonté.

Pendant que ses petites camarades répètent les fables qu'elles vont réciter devant le directeur, Tsouki regarde avec la plus grande attention cette classe où elle ne reviendra plus. Sur les cartes géographiques accrochées au mur, couvertes de caractères japonais, elle cherche la France, ce petit pays où dans trois semaines elle sera

installée. Il paraît que sa grand-mère a un palais et un beau jardin au bord de la Méditerranée. Son père, enfant, y a vécu et il a appris à Tsouki que, sans doute, elle y vivrait aussi car sa grand-mère, voyageuse intrépide, ne voyagera plus beaucoup quand sa petite-fille sera près d'elle. Son honorable père reçoit régulièrement des nouvelles de France, mais Tsouki ignore si, dans ces longues lettres, M<sup>me</sup> de Prélac, sa grand-mère, parle d'elle.

Hélas ! M<sup>me</sup> de Prélac veut ignorer Tsouki. Elle a trouvé que son fils avait eu tort d'épouser une Japonaise, une femme qui n'était pas de sa race, et lui a prédit qu'il serait malheureux. Cette prédiction ne s'est pas réalisée. Jacques de Prélac, ingénieur distingué, et sa femme s'entendent fort bien et ne se séparent jamais. Il semble que l'un ne pourrait vivre sans l'autre. Tsouki, unique enfant, très aimée, ne peut encore croire qu'elle va se séparer, au moins pendant trois années, de ses parents.

Tsouki regarde les petites tablettes de bois laqué où sont écrits en blanc les noms des

professeurs, les heures de classe, les jours de composition, toute la vie de l'école. Elle connaît l'écriture française, mais elle lui préfère l'écriture japonaise où chaque lettre est un ravissant dessin.

Dans cette vaste classe éblouissante de clarté, – le plancher, comme dans toute maison japonaise, est d'une blancheur immaculée, – elle a passé de bonnes heures, malgré la sévère discipline.

Chaque élève est assise devant un pupitre, elle ne peut y appuyer les coudes, et un siège sans dossier oblige son corps à une position rigide. La rectitude du maintien, la grâce des gestes, l'élégance sont particulièrement recommandées et les élèves reçoivent des notes spéciales pour leur tenue. Tsouki s'est toujours classée première. Nulle, mieux qu'elle ne sait se lever tranquillement, regarder le professeur en face après l'avoir salué et lui répondre en articulant d'une voix claire et sonore. Tsouki a beaucoup travaillé le français, elle le parle, dit son père, à peu près correctement, mais elle est plus forte en anglais, langue que tout enfant une nurse venant



d'Angleterre lui a apprise. Dans quelques semaines, elle devra toujours parler français, elle n'entendra plus cette jolie langue japonaise qui lui semble si douce.

L'heure de la cérémonie est venue, deux fillettes ont quitté la classe, un magnifique fauteuil garni de coussins est par elles apporté.

La porte s'ouvre, toutes les petites filles se lèvent et s'inclinent. M. le Directeur, en costume de cérémonie, fait son entrée, suivi de deux élèves dont l'une porte une magnifique boîte de peinture et l'autre un ravissant bouquet de fleurs de prunier. Tsouki est amenée par le maître de la classe devant le directeur, elle s'incline profondément comme elle doit le faire et ne se relève qu'après en avoir reçu l'autorisation.

Assise sur les coussins du fauteuil, coussins de velours noir qui font ressortir la belle soie dont est faite sa robe, M. le Directeur lève la main et une élève apporte une chaise garnie de coussins sur laquelle Tsouki vient s'asseoir.

La fête commence. Une dizaine de fillettes chantent un chœur composé par elles en

s'inspirant d'un vieux chant japonais, chœur qui célèbre les qualités de Tsouki-San.

*« Ô toi dont les yeux sont limpides,  
« dont le cœur est tendre, doux et pitoyable,  
« Toi la charmante, toi la pure, dont la clarté  
est sans tache,  
« la science sans ombres, tu vas nous quitter,  
mais nous ne t'oublierons jamais. »*

Souriante, près de M. le Directeur, Tsouki écoute les voix douces et trouve que les paroles de ce chœur exaltent des qualités qu'on dit siennes, mais qu'elle craint de ne pas avoir. La poésie a entraîné les jeunes poètes et Tsouki les remerciera en leur disant que son humble personne ne méritait pas toutes ces louanges.

M. le Directeur daigne applaudir ce chœur et féliciter professeur et élèves.

Les récitations commencent, six élèves, sans une défaillance, disent les plus beaux poèmes

japonais. Suivant cet intermède poétique, les fillettes font devant leurs pupitres quelques mouvements rythmiques avec un parfait ensemble. M. le Directeur appelle le maître de la classe et lui dit sa satisfaction. Les voix, la mémoire, la souplesse des élèves, méritent les plus grands éloges et il affirme qu'à la fin de l'année il sera heureux de les récompenser.

Il se lève et, se tournant vers Tsouki, il lui dit son regret de voir une si bonne élève quitter l'école. Il connaît les raisons de son départ et apprend aux fillettes que le père de Tsouki-San, un remarquable ingénieur français, s'en va vivre pendant trois années dans de hautes montagnes où la vie ne sera pas facile pour construire un chemin de fer qui reliera deux des plus importantes villes du Japon. Le travail du père exige l'exil de Tsouki-San, mais le Directeur espère bien qu'un jour il aura la joie de revoir cette excellente élève qui se sera enrichie en Occident de sciences nouvelles, utiles au pays de sa très honorée et gracieuse mère qui appartient à une des plus anciennes familles du Japon.

Le discours terminé, les élèves se permettent le battement des mains et Tsouki se lève, c'est elle, et non le maître de la classe, qui doit remercier le Directeur.

– Très honoré Directeur, mon humble personne ne mérite pas le grand honneur que vous me faites, et je suis si confuse que je devrais m'agenouiller devant vous, devant mes compagnes, pour exprimer ma reconnaissance. C'est avec chagrin que je quitte cette école où je suis restée cinq années et j'espère, comme vous avez eu l'extrême bonté de me le dire, qu'un jour j'y reviendrai. Je remercie les professeurs qui m'ont enseigné tant de belles choses et si en Occident je peux arriver à continuer mes études, c'est à eux que je le devrai.

« Je remercie aussi mes amies, le chœur si bien chanté m'a emplie de confusion et je souhaite avoir un jour toutes les belles qualités qu'elles ont bien voulu me reconnaître, mais, qu'hélas, je ne possède pas.

« Je crois avoir essayé de dire ma gratitude, mais, très honoré Directeur, je vous prie de

m'excuser si je n'ai pas su faire comprendre combien je suis touchée par toutes ces marques de sympathie et d'amitié offertes à l'humble petite fille que je suis.

Tremblante, Tsouki se rassied, le battement des mains retentit et les petites filles lui apportent la belle boîte de peinture et le bouquet de fleurs de prunier qui symbolise la douceur.

M. le Directeur se retire et les fillettes ont le droit de quitter leur place. Elles entourent Tsouki, la félicitent et tout cela se fait dans le plus grand calme, sans mouvements brusques, sans cris, sans disputes, les petites filles japonaises ont toujours le désir de rester correctes et bien élevées.

Cette fête étant suivie de congé, le maître libère ses élèves qui, souriantes, disent adieu à Tsouki. Elles ont du chagrin de la voir partir, mais il ne faut pas le lui montrer.

Tsouki remercie encore et, un peu lasse, reste dans la classe avec ses deux meilleures amies, O-Hana et O-Oumi, qui vont l'accompagner jusque chez ses parents. En s'asseyant, elle dit :

– Je crois que tous ces compliments et tant d’honneurs m’ont fatiguée. À la maison nous ne dormons guère, tant mon père honoré presse ma gracieuse mère pour les bagages. Demain matin, je m’en vais et mes respectés parents quittent notre maison quelques heures après. Demain soir, chez nous, il n’y aura plus personne et je serai en route pour la France. Je ne peux croire que tout cela va arriver.

– Vous vous en allez seule, demande O-Hana ?

– Non, mon honoré père connaît une Française qui rentre en France, je la retrouverai à l’aérodrome.

– Oh ! s’écrie O-Oumi, une Française, cela va être bien agréable de faire le voyage avec elle, on dit les gens de ce pays si mal élevés.

Tsouki relève la tête, les narines de son petit nez frémissent. Il lui semble que O-Oumi vient d’insulter son père, mais le frémissement de ses narines sera la seule marque de sa colère.

– O-Oumi, reprend-elle d’une voix claire, je me permets de vous rappeler que mon honoré

père est français et que moi, de par sa volonté que je respecte, je suis française.

Vexée, O-Oumi s'incline devant sa jeune amie en disant :

– Je suis très heureuse de me souvenir aussi que vous descendez du grand Samouraï Yoshida et mon honorable père affirme que le sang japonais détruit tous les autres.

Doucement, O-Hana intervient :

– Ne parlons pas de choses tristes, nous n'avons plus notre chère Tsouki que pour peu de temps, il faut ne lui laisser que de bons souvenirs. Je porte la boîte de peinture, vous, O-Oumi, le bouquet de prunier et quittons la classe.

La leçon est comprise par les petites filles qui auraient pu se fâcher. Tsouki doit toujours se souvenir avec joie et reconnaissance de cette fête de l'école organisée par l'amitié.

Dans la rue bordée par des maisons de bois à peu près toutes pareilles, les trois amies marchent à côté l'une de l'autre. Elles ont enlevé le hakama bleu ciel et, avec leurs robes claires, dont la large

ceinture est un bel ornement, leurs cheveux roulés sur la tête, elles sont trois charmantes poupées japonaises qui se ressemblent. Pourtant, quand on les observe attentivement, on se rend compte que Tsouki est différente. Plus grande que ses amies, son corps mince porte avec élégance le kimono, ses cheveux sont châtain doré, alors que ceux de ses camarades sont du plus beau noir. Si l'huile de camélia ne les collait pas ensemble, ils onduleraient, friseraient, mais Tsouki le leur défend. Elle ne veut pas ressembler à ces Anglaises et à ces Françaises rencontrées dans les rues de Matsoué qui ont des têtes comme les moutons, tant leurs cheveux sont bouclés et crépés. Elle désire ressembler à une Japonaise, une vraie, elle est la petite-fille d'un Samouraï et elle en est très fière.

Dans la rue, le léger nuage qui s'était élevé entre Tsouki et O-Oumi a disparu. Ces demoiselles bavardent et le départ, le prochain voyage en avion, le séjour en France sont des sujets de conversation inépuisables.

Bien que O-Oumi et O-Hana soient comme



toute Japonaise passionnément attachées à leur pays, elles aimeraient, elles aussi, faire un voyage, connaître cette France, ce petit pays qui ne tient pas beaucoup de place sur une carte géographique, mais dont tout le monde s'occupe, à commencer par les professeurs.

Et Tsouki est questionnée et doit promettre d'écrire de longues lettres où elle donnera beaucoup de détails sur tout ce qu'elle verra en France. À ses petites amies, il faudra décrire l'école, expliquer le travail qu'elle y fait, ces demoiselles veulent se rendre compte de la différence des programmes.

Sur le seuil de la maison de ses parents, une des plus belles de Matsoué, Tsouki hésite, va-t-elle inviter ses amies à entrer dans le salon encombré par les bagages. Les belles nattes blanches ont été roulées, aucun bouquet n'orne plus les pièces, la maison est sans âme et Tsouki ne tient pas à la montrer ainsi à ses amies.

O-Oumi et O-Hana devinent ce que la voyageuse ressent et sur le seuil de la maison elles vont quitter leur amie. Et les souhaits

commencent, souhaits souvent étranges, mais que les petites filles doivent faire, la politesse l'exige.

– Ô Tsouki, pendant votre voyage et votre séjour en France, ne voyez point le mal, n'entendez point le mal, ne dites point le mal.

– Ô Tsouki, que l'Occident ne vous garde pas, refusez d'aimer ce pays si différent de notre cher Japon, gardez-lui votre cœur. N'oubliez pas nos humbles personnes, notre amitié, et revenez le plus vite possible, votre retour sera pour nous un jour de grand bonheur.

Les petites filles s'inclinent, puis O-Oumi remet la boîte de peinture, O-Hana le bouquet de fleurs de prunier, et après un joli geste de la main, elles continuent leur route et Tsouki, les bras chargés, reste sur le seuil de la maison, regardant s'éloigner ses amies que de longtemps elle ne verra plus.

Quand elles ont disparu, elle entre dans sa maison contente de montrer à ses parents les beaux cadeaux reçus, mais, hélas, son père et sa mère sont absents et ne reviendront que pour le dîner.

Pieds nus, les bras chargés, Tsouki se dirige vers un petit escalier luisant comme la laque et va dans sa chambre où tout est blanc comme la neige. Des nattes fines, des coussins de velours noir et, sur une table basse à trois pieds, un vase de jade vert, hélas vide. Depuis ce matin, toutes les fleurs ont disparu de la maison.

Tsouki, avec l'habileté d'une fleuriste, dispose les branches de prunier dans le vase et réussit à en faire un délicieux bouquet. Elle ne part que demain matin, elle aura la joie de voir ces fleurs de l'amitié jusqu'à l'heure affreuse, redoutée, où il faudra quitter ses parents, la maison pour prendre l'oiseau géant qui l'emmènera dans ce pays de France qu'elle déteste. Elle se rappelle les paroles d'O-Oumi, paroles qu'elles n'a pu accepter. Elle s'en étonne maintenant, car ce soir, facilement, elle renierait le pays de son père et elle est furieuse de penser qu'elle est française et qu'elle le sera toujours.

Elle s'assied par terre sur un coussin de velours et regarde sa chambre qu'elle est si malheureuse de quitter.

Les parois qui la séparent des autres pièces ne sont que des parois en papier opaque d'un joli ton ivoire. La fenêtre qui donne la lumière a un quadrillage en bois léger garni de papier mince et transparent, châssis mobile qui s'ouvre sur une véranda. Accrochées aux murs, des bandes de soie où sont peintes des fleurs : glycines, chrysanthèmes, cerisiers se détachent sur un ciel bleu. Et dans un coin, déparant cette chambre, un pupitre et un tabouret où l'écolière travaille, meuble moderne qui semble, dans cette maison japonaise, déplacé.

Si Tsouki faisait glisser un des panneaux de cette chambre, elle verrait les caisses en bois de santal qui contiennent son trousseau, ses livres, ses affaires personnelles, caisses faites par sa mère avec tant de soin afin que la petite fille ait là-bas, dans cette France inconnue, tout ce qu'il lui faut.

Tsouki ne fera pas glisser le panneau, à quoi bon voir ces choses qui confirment le départ. Si elle n'était pas une petite fille obéissante et soumise, elle quitterait la maison et, montant

dans une kourouma, se ferait conduire chez M<sup>me</sup> Sidzouka, sa vénérable aïeule.

Ah ! la revoir encore une fois, se promener dans son merveilleux jardin, lui raconter la fête de l'école, lui décrire les cadeaux reçus, quelle joie ce serait pour elle ! Mais, hélas, Tsouki ne connaîtra pas cette joie car elle n'osera jamais quitter la maison sans en avoir reçu la permission.

Ces dernières heures sont pénibles à vivre, elle attend avec une impatience qui s'accroît le retour de ses parents.

Et voici que le soleil commence à empourprer le ciel, sa jolie chambre s'emplit d'ombre, une petite servante japonaise entre et après s'être inclinée plusieurs fois elle prévient la très gracieuse Tsouki-San que ses parents, retenus en ville, ne pourront être là pour le dîner, un djin vient d'apporter cette nouvelle. Pour distraire et consoler la très honorée Tsouki-San, elle va lui servir un vrai dîner japonais préparé pour les serviteurs et qui est excellent, à moins que Tsouki-San ne préfère le dîner à la française

commandé par ses parents.

Bien déçue, la petite fille répond souriante qu'elle préfère le dîner japonais servi dans sa chambre.

La jeune servante se retire après maints saluts et Tsouki, immobile sur son coussin noir, commence à penser. Ses parents n'ont plus le temps de s'occuper d'elle, eux aussi partent demain et il faut tant de choses pour vivre pendant trois années en montagne que, jusqu'à la dernière minute, ils sont retenus à la ville.

Tsouki ne veut pas être triste, manquer de courage, elle est la petite-fille d'un Samouraï, mais vraiment elle ne sait que faire.

Enfin son souper arrive, deux servantes le lui apportent. Sur des plateaux à pied en laque rouge, de nombreuses petites tasses et des assiettes minuscules, à côté toute une série de baguettes. Tsouki a faim, elle fera honneur à ce repas japonais, le dernier, puisqu'elle part demain.

Une servante découvre l'assiette qui contient un « mimono », soupe où se mélangent des

algues, des champignons et du poisson.

Tsouki aime particulièrement cette soupe et la consomme avec plaisir. Sur les plateaux il n'y a pas le plus petit morceau de pain, ni carafe de vin, on en use rarement au Japon. Le bol de riz est apporté et Tsouki ne l'a jamais trouvé si bon.

Il paraît, son honoré père le lui a souvent dit, que les Français ne savent pas faire cuire le riz, elle ne mangera donc plus de ce plat traditionnel. Le thé est délicieux, Tsouki en boit plusieurs tasses.

Le dîner terminé, les petites servantes réapparaissent, elles enlèvent sans faire le moindre bruit les plateaux de laque et ne se permettent pas de parler à la très honorée Tsouki-San qui malgré son sourire doit avoir une peine affreuse. Elles savent que demain la maison sera fermée, que la jeune maîtresse va prendre l'oiseau-géant pour aller vivre sans ses parents en France, patrie de son père.

C'est affreux de quitter le Japon, leur pays qu'elles aiment avec tant d'amour que si pour le sauver il fallait donner leur vie elles

n'hésiteraient pas. Toutes les petites Japonaises connaissent le sacrifice de Yoko Hata-keyama qui vint mourir devant la porte d'un temple offrant sa vie pour le Japon, à sa Majesté sacrée, l'Empereur, Père du Peuple.

De nouveau seule, Tsouki se lève, fait glisser un panneau et dans une pièce contiguë à sa chambre, elle trouve tous ses bagages, la caisse contenant sa guitare est sur le dessus, elle l'ouvre et sort l'instrument.

Lentement, sa peine est si lourde à porter, elle revient s'asseoir sur un coussin près de la fenêtre et là, dans cette pièce presque obscure, elle va chanter les jolies chansons que son aïeule et sa mère lui ont apprises.

Et sa voix pure, très juste, s'élève, et doucement la guitare l'accompagne :

« Kanai anzen (Que notre famille soit préservée)

« Emmaï Sakousai (Que nous jouissions de la vie sans chagrin) »



Et elle chante la chanson de la colombe, cette chanson que sa grand-mère lui a enseignée, à l'automne dernier, alors qu'elles étaient assises à l'ombre des cèdres, ayant devant elles les magnifiques terrasses où les chrysanthèmes étaient en fleur. Et sa voix douce tremble et devient douloureuse quand la colombe, après avoir voyagé dans les pays étrangers, revient mourir au Japon, près des pins de la montagne, alors que le ciel est rose et que le jour va disparaître.

\*

Cannes, une des plus jolies villes de la côte méditerranéenne, connaît, hiver comme été, l'affluence des touristes. L'hiver, ils viennent y chercher un climat tempéré, des fleurs, du soleil, l'été le climat magnifique qui permet de se baigner journellement et d'y goûter les meilleurs fruits du monde. Cannes a un ancien quartier très

pittoresque, le Suquet, dont la vieille église domine le port et la ville. Sur une des routes qui y mènent une petite maison se cache au fond d'un jardin plein de mimosas, de cyprès, de rosiers et de lauriers. Là habitent M<sup>me</sup> Luciole et ses deux enfants, Pierre et Yvonne, Pierrot a treize ans, Yvonne douze et M<sup>me</sup> Luciole, professeur de mathématiques dans différentes écoles, assure par son travail la vie de la maison, car elle a perdu son mari, il y a une dizaine d'années.

La mère et les enfants ont une excellente santé et comme ils aiment le travail et qu'ils ont l'un pour l'autre la plus tendre affection le bonheur est installé dans la petite maison.

Ce jeudi de mars où enfants et maman ont congé, il fait un temps magnifique et Pierrot et Yvonne rassemblent leurs jouets pour descendre à la plage où leur maman viendra les retrouver en apportant le goûter.

Au moment où tous les deux ouvrent la porte du petit jardin, une belle automobile s'arrête et le chauffeur leur demande si M<sup>me</sup> Luciole habite bien ici ?

Pierrot et Yvonne répondent ensemble que cette maison est habitée par M<sup>me</sup> Luciole et qu'elle est là.

Le chauffeur arrête son moteur et vient ouvrir la porte de la voiture à une dame très élégante, habillée comme une jeune femme, mais qui semble à Yvonne un peu vieille. La dame immédiatement les interpelle :

– M<sup>me</sup> Luciole, c'est votre maman probablement ?

Deux voix répondent :

– Oui, Madame.

– Allez la prévenir que M<sup>me</sup> de Prélac désire la voir et ajoutez que je viens de la part de M. le Curé du Suquet.

Les deux enfants, intrigués par la visite d'une dame qu'ils ne connaissent pas, s'en vont en courant vers la maison et M<sup>me</sup> de Prélac traverse le jardin, bien entretenu qui lui plaît. Elle est propriétaire d'une des plus belles demeures de la côte et ses jardins en bordure de mer sont admirablement cultivés.

Yvonne et Pierrot ont été chercher Maman, M<sup>me</sup> Luciole apparaît sur le perron de la petite maison, ses enfants à côté d'elle. Elle pense que cette dame inconnue vient lui demander des leçons particulières pour un membre de sa famille.

– Bonjour, Madame, dit M<sup>me</sup> de Prélac, je suis envoyée chez vous par M. le Curé du Suquet, un vieil ami avec lequel je ne m'entends pas toujours, mais que j'aime beaucoup. Je me trouve devant une situation très ennuyeuse et il pense que vous aurez peut-être la bonté de m'aider. Je désire causer avec vous. Pouvez-vous m'accorder un quart d'heure. Je suis très occupée, vous de même, je pense. Je serai aussi brève que possible.

M<sup>me</sup> Luciole s'incline et, s'effaçant, répond :

– Voulez-vous entrer, Madame, M. le Curé est aussi pour moi un vieil ami, si je puis vous être utile, je serai heureuse de le faire.

Précédant M<sup>me</sup> de Prélac, M<sup>me</sup> Luciole ouvre la porte d'un studio, pièce claire, joliment meublée. Elle avance un fauteuil, M<sup>me</sup> de Prélac s'y assied et elle se met en face de sa visiteuse.

– Je vous écoute.

Quelques secondes, M<sup>me</sup> de Prélac semble hésiter, puis elle relève la tête, bien haut, comme si elle voulait affirmer sa force, et d'une voix sèche, presque dure, elle parle :

– Voici, Madame, la triste histoire pour laquelle je suis venue vous trouver. J'ai perdu mon mari il y a près de vingt années, après l'avoir soigné pendant dix ans, nous habitons et j'habite encore au bord de la Méditerranée. J'ai un fils qui heureusement a hérité de ma santé. Sujet remarquable, il a fait de brillantes études. Ingénieur des plus distingués, il est parti à l'étranger. Au cours d'une de ses missions il a épousé une Japonaise, fille d'un homme éminent, paraît-il, mais japonais. Je n'ai jamais accepté d'avoir pour belle-fille une femme au visage jaune, je l'ai toujours ignorée. Malheureusement une petite fille est née qui, malgré sa mère, est ma petite-fille. Elle va avoir treize ans, elle m'écrit régulièrement, mon fils l'exige, mais je n'ai jamais répondu à ses lettres parce qu'elle doit être à moitié jaune et que je n'aime que les visages

blancs. Ces trois personnes étaient heureuses et n'avaient pas besoin de moi. Cela s'arrangeait bien, car je suis une grande voyageuse et depuis que mon fils est parti je ne reste jamais plus d'un mois dans le même endroit. Or, voici que la semaine dernière j'ai reçu une lettre de mon fils, il m'écrit régulièrement, m'apprenant qu'il avait accepté de construire des lignes de chemin de fer passant à travers des montagnes qui feront communiquer deux des plus grandes villes du Japon : trois années de brousse, travail intéressant, dur, de gros rapport pour l'ingénieur. Mon fils a accepté, sa femme, la Japonaise, le suit, c'est parfait, mais il y avait l'enfant, Tsouki, j'ai une petite-fille qui s'appelle Tsouki, ce qui veut dire la Lune, ce n'est pas croyable, et cette petite fille, mon fils me l'envoie, car il désire qu'elle reçoive une éducation française et qu'elle soit élevée dans la religion chrétienne. Baptisée naturellement, il faut lui faire faire sa première communion et la diriger dans ses études, des choses dont je suis complètement incapable. M. le Curé me connaît, alors il m'a conseillé de m'adresser à vous pour vous demander, non pas

de remplacer la mère japonaise, mais d'accueillir cette petite fille comme si elle n'était pas par moitié de race jaune. Est-ce possible ? Voulez-vous le faire ? Voilà la question que je suis venue vous poser.

M<sup>me</sup> de Prélac se tait, regarde l'heure à sa montre et constate avec plaisir qu'elle peut encore consacrer dix minutes à cette ennuyeuse affaire. Elle s'en va dans quelques jours en croisière vers le Pôle Nord et elle a encore bien des questions à régler.

M<sup>me</sup> Luciole a été d'abord très étonnée, elle n'a jamais envisagé de prendre chez elle une pensionnaire et cette petite fille inconnue, de race jaune, qui s'appelle la Lune, ne lui semble pas la camarade souhaitée à mettre près de ses enfants. À ce premier sentiment un autre succède : un peu de pitié pour cette petite fille de race différente que sa grand-mère accueillera sans aucune affection.

M<sup>me</sup> de Prélac qui s'aperçoit de l'étonnement et de l'hésitation de M<sup>me</sup> Luciole reprend :

– Je devine, Madame, que ma demande vous

surprend, mais pour vous rassurer, mon fils m'a toujours dit que sa fille, qui est, hélas ! ma petite-fille, a le plus charmant caractère, et puis les enfants japonais, sont paraît-il, beaucoup plus disciplinés et respectueux que les nôtres. Je suis obligée de prendre rapidement une décision, l'avion qui m'amène ce produit japonais arrive dans quinze jours à Marseille et moi, à ce moment-là, je serai en route vers le Pôle Nord. Si vous acceptez ma petite-fille – je ne pourrai jamais dire son nom sans rire – Tsouki, mon secrétaire ira la cueillir à Marseille à l'arrivée de l'avion et vous l'amènera. Je vous demande votre décision, je ne peux plus rester que cinq minutes avec vous.

M<sup>me</sup> Luciole envisage immédiatement l'arrivée de la petite Japonaise à Marseille où un secrétaire inconnu d'elle l'attendra. Elle aura quitté ses parents, ses amies, sa maison, son pays et personne de sa famille ne sera là pour la recevoir. À douze ans une petite fille a bien besoin d'affection quand elle arrive dans un pays qui est celui de son père, mais pour elle inconnu, et, c'est en pensant à ce cœur d'enfant, à la peine que



Tsouki, la Lune, peut connaître que M<sup>me</sup> Luciole, une bonne maman, répond :

– Madame, j’accueillerai votre petite-fille et je m’efforcerai de la rendre heureuse, mes deux enfants seront pour elle des amis.

Quel soulagement ! M<sup>me</sup> de Prélac se lève contente d’en avoir fini avec cette corvée. Pour la Lune tout est arrangé, elle pourra s’en aller tranquille vers les contrées du Pôle Nord, contrées qu’elle ne connaît pas encore et qu’elle découvrira. Elle tend la main à M<sup>me</sup> Luciole avec l’élan le plus sincère :

– Merci, Madame, merci infiniment, quelle gratitude est la mienne ! Pour les questions pécuniaires et d’ameublement, mon secrétaire viendra tout régler avec vous. Il faut que cette « Lune » soit bien, très bien. Pour ses études vous êtes mieux placée que moi, quant à la question religieuse M. le Curé prend tout en mains ; à vous deux vous ferez de cette sauvage une Française civilisée, mais, hélas ! ce que vous ne pourrez jamais changer, c’est la couleur de son visage. Enfin, quand elle sera grande, elle se maquillera,

avec du rose, du rouge et du noir on transforme les figures, les femmes apprennent très vite cet art-là. Madame, à bientôt, je ne pense pas être de retour avant trois mois et il se peut que je prolonge. Je ne suis à Antibes qu'un oiseau de passage, mais quand j'y séjournerai je vous demanderai de venir visiter mes jardins et de m'amener la Lune, il faudra bien que je me décide à la connaître, c'est mon devoir de grand-mère. Grand-mère, ce nom me déplaît, il me vieillit de dix années. Vous tâcherez de trouver un diminutif pour que la Lune ne m'appelle pas grand-mère. Tsouki-San, Tsouki, c'est ma petite-fille. Incroyable ! Incroyable !

M<sup>me</sup> de Prélac, après avoir regardé sa montre, se dirige vers la porte. Elle prend congé de M<sup>me</sup> Luciole, descend rapidement le perron, trouve dans le jardin Pierrot et Yvonne qui n'ont pas voulu aller à la plage, tant la visite de cette dame inconnue a éveillé leur curiosité.

Dans cette maison où la mère et les enfants s'aiment, les peines et les joies sont partagées ; Pierrot et Yvonne savent que c'est le travail de

leur maman qui assure leur vie simple, mais agréable, et qu'ils doivent être de bons élèves pour arriver le plus tôt possible à l'aider. Ils savent que les journées de M<sup>me</sup> Luciole sont particulièrement fatigantes et que bien souvent le soir, pendant qu'ils dorment paisiblement, leur maman corrige très tard des devoirs parfois mal faits par des élèves qui ne respectent pas leur professeur, ne se rendant nullement compte de sa peine. Faire des cours toute la journée, rentrer chez soi avec des compositions longues à corriger, une maison à s'occuper, ses propres enfants à surveiller, c'est bien lourd et souvent M<sup>me</sup> Luciole se sent très lasse, mais elle ne se plaint jamais, ces tâches-là, elle les aime et chaque soir elle remercie Dieu de les lui avoir données.

M<sup>me</sup> de Prélac, accompagnée par M<sup>me</sup> Luciole, répond au salut des enfants et, en franchissant la grille, elle leur annonce en riant :

– La Lune va venir dans votre maison, soyez gentils pour elle.

Puis, elle monte dans l'auto, sa main se lève

pour un dernier signe d'adieu et, très contente, elle se dirige vers l'agence qui organise son voyage.

Dans le jardin, Pierrot et Yvonne, curiosité éveillée, interrogent M<sup>me</sup> Luciole :

– Maman, qu'est-ce que cela veut dire : « La Lune va venir dans votre maison » ? demande Yvonne.

Pierrot, méfiant, s'écrie :

– Cette dame est une amie de M. le Curé ! Eh bien, c'est une drôle d'amie. Elle a un kilo de peinture sur la figure et des cheveux teints comme les perruques de coiffeur. Elle a une vieille façade, abîmée, mal recrépie, elle ne ressemble pas à la sœur de M. le Curé qui est une si belle vieille dame.

– Pierrot, répond M<sup>me</sup> Luciole, tu manques d'indulgence et, comme tous les garçons de ton âge, tu critiques avant de juger. Cette drôle de dame est peut-être une très bonne dame, tu n'en sais rien.

– Je me méfie, répond le petit garçon boudeur,

et qu'est-ce qu'elle te voulait ?

Entraînant ses enfants vers la maison, M<sup>me</sup> Luciole répond :

– Et si je ne te l'apprenais pas, que dirais-tu ?

– Je lui en voudrais encore plus à cette dame-là !

– Pourquoi lui en veux-tu ?

– Parce que je devine qu'elle est venue te demander des leçons pour un de ces fainéants qui sont au lycée et qui ne travaillent que bourrés de leçons particulières. Je les connais, ces garçons-là, quand j'ai de bonnes places, ils me disent en ricanant : « Pas difficile pour toi d'être en tête, tu as le professeur à domicile. » Et Maman, vous pourriez leur dire que je vous demande rarement des conseils, vous avez déjà tant de travail !

Ils entrent dans le studio et M<sup>me</sup> Luciole dit :

– Asseyez-vous, mes petits, je vais vous apprendre ce que cette dame est venue me demander.

– Racontez, Maman, racontez vite, s'écrie Yvonne avec impatience, pendant la visite de

cette dame, nous avons inventé les histoires les plus extraordinaires, moi je soutenais qu'elle ne s'était pas dérangée pour des leçons. Les mamans des cancren écrivent, mais n'ont aucun plaisir à venir étaler la paresse de leurs enfants.

En souriant, M<sup>me</sup> Luciole répond :

– Comme les bons élèves sont sévères pour leurs camarades. Voici toute l'histoire. M<sup>me</sup> de Prélac est la grand-mère d'une petite Japonaise qui va arriver à Marseille dans une quinzaine de jours et, comme M<sup>me</sup> de Prélac s'absente, M. le Curé lui a dit que je pourrais peut-être accueillir cette petite fille séparée de ses parents et qui vient en France pour y achever son instruction religieuse et ses études. J'ai beaucoup hésité avant d'accepter cette nouvelle tâche, cette petite Japonaise inconnue m'effrayait un peu, je craignais de la mettre près de vous, et puis sa grand-mère m'a appris qu'elle, était chrétienne et qu'elle venait en France pour y faire sa première communion. J'ai pensé au chagrin de cette petite fille séparée de ses parents, de son pays, et que personne n'allait accueillir avec tendresse, et j'ai

accepté de la recevoir en pensant que vous m'aideriez, je compte sur vous deux.

– C'est promis, Maman, s'écrie Pierrot, tout content d'avoir une camarade exotique qui pourra lui parler de ces pays d'Orient qu'il a très envie de connaître.

– Mais, reprend Yvonne, moins enthousiaste que son frère, – une autre fille dans la maison cela ne lui plaît guère –, pourquoi cette dame nous a-t-elle dit que la Lune allait venir dans notre maison ?

– Parce que la petite Japonaise s'appelle Tsouki-San et cela veut dire en français, M<sup>lle</sup> la Lune.

– Tsouki, répète Yvonne, quel drôle de nom !

– Très gentil, reprend Pierrot, prêt à défendre la jeune Japonaise si sa sœur voulait l'attaquer. Il s'est bien aperçu qu'Yvonne n'était pas contente, c'est parfait. Il aime beaucoup à taquiner et la Japonaise sera un merveilleux sujet.

– Enfin, mes enfants, reprend M<sup>me</sup> Luciole, Tsouki, c'est le nom que nous lui donnerons,

arrive dans quinze jours, il faut préparer la chambre, sa grand-mère enverra le mobilier, et nous allons tâcher de faire pour cette petite fille un joli nid.

– Quelle chambre allez-vous lui donner, demande Yvonne inquiète ?

– Votre salle de jeux. Vous êtes grands tous les deux et chacun de vous peut prendre dans sa chambre ses livres et ses jouets préférés.

– Bien agréable, murmure Yvonne, il va falloir que je déménage mes poupées.

– Quel bonheur, répond Pierrot, je ne verrai plus ces vieilles momies à tête de porcelaine ou de coton qui traînent dans tous les coins. Tu n’as pas honte à douze ans de jouer encore à la poupée. Quand tu passeras ton bac, tu mettras une de tes filles, comme tu les appelles, dans ta poche pour ne pas t’ennuyer pendant les compositions. J’en ai découvert une l’autre jour au fond de la serviette que tu emportes en classe.

– Cela ne te regarde pas, répond Yvonne furieuse, et, la main levée, elle avance vers ce



frère qui est beaucoup plus grand et plus fort qu'elle.

M<sup>me</sup> Luciole ne veut pas s'apercevoir du mécontentement de sa fille, elle sait très bien qu'Yvonne est moins généreuse que son frère et que son plaisir, ses commodités passent pour elle avant tout autre chose. Elle pense que sa fille a été trop heureuse jusqu'à présent et n'ayant jamais eu de peine, Yvonne a le cœur peu développé.

En se levant, M<sup>me</sup> Luciole demande :

– Que faites-vous, mes enfants, allez-vous à la plage ?

– Non, répond Pierrot, je vais commencer mon déménagement. Tsouki sera là dans quinze jours, il ne faut pas perdre de temps.

– Eh bien, s'écrie Yvonne dont la mauvaise humeur augmente, moi, je vais à la plage, je n'ai pas envie de gâcher mon jeudi à cause de la Lune. Maman, vous permettez que j'emporte mou goûter, Jeanne et Marcelle m'attendent, je reviendrai vers six heures.

Et Yvonne qui se rend compte que M<sup>me</sup> Luciole est très mécontente, s'approche de sa mère, l'embrasse rapidement, va dans la cuisine prendre du pain et une pomme et en courant traverse le jardin, furieuse contre sa mère et son frère qui vont s'occuper tout l'après-midi de cette Tsouki, une Japonaise à figure jaune, pour laquelle il faut préparer un joli nid.

Elle suit la route qui conduit à la plage, longe un beau jardin où toutes les fleurs du printemps sont épanouies, la brise qui vient de la mer en est toute parfumée, et bien qu'Yvonne soit en colère, elle la respire avec délices.

La plage. La mer est bleue, le ciel bleu, au loin les îles vertes et de petits bateaux aux voiles blanches paraissent. Les mouettes, ces jolis oiseaux aux larges ailes, déploient leurs grâces, volant ou se posant sur la mer.

Yvonne aime cette plage, tout enfant elle y a joué et avec ses amies et ceux de son frère que de bonnes parties elle a faites. Aujourd'hui les amies sont absentes, sont-elles venues, puis reparties ? Yvonne est en retard, c'est de la faute de la

Japonaise. Cette petite fille-là va bouleverser la maison, Yvonne sait bien qu'elle ne l'aimera jamais. Elle la supportera avec politesse pour lui montrer que les Françaises sont bien élevées, mais lui donner un gramme d'affection, jamais. Elle n'aime pas les visages jaunes et elle saura le faire comprendre à celle qui en possède un.

Elle s'assied sur une marche du petit escalier qui descend sur la plage, derrière elle le boulevard où passent de nombreuses automobiles et devant elle la Méditerranée. Sur un des bateaux qui sillonnent cette mer, un jour la Japonaise arrivera, et M<sup>me</sup> Luciole et son frère seront heureux de l'accueillir. Et comme elle aura quitté son pays, sa famille, en plus de sa chambre et de la nourriture, il faudra lui offrir de la tendresse, c'est ce que sa maman et son frère vont lui donner. Yvonne, à cause d'elle, sera un peu délaissée, c'est inévitable, dans une maison, deux filles, c'est une de trop. Elle rage facilement, dit son frère, et tout comme un jeune chien, lorsqu'elle est en colère elle mordrait avec plaisir quelqu'un.

Seule sur cette plage, malgré la beauté du décor, elle s'ennuie, aucune amie, tout jeu solitaire est peu amusant et elle n'a même pas une de ses poupées pour se consoler. Ses filles !

Elle pense tout à coup que son frère déménage la salle de jeux et qu'il peut profiter de son absence pour toucher à « son coin », ce coin, propriété personnelle, où ses douze filles sont confortablement installées. Lily, la plus gentille, est toujours malade et reste dans son lit, elle a perdu une jambe en prenant un bain de mer trop prolongé et Yvonne, la responsable de cet accident, a pour elle une tendre prédilection. Si Pierrot s'imaginait de déménager Lily, il s'apercevrait qu'elle a une jambe de moins et se moquerait de sa sœur qui garde une poupée dans cet état.

Pierrot est cruel, il trouve que les jouets inutilisables doivent être jetés ou brûlés, une poupée, une fille de sa sœur, ne sera pas par lui respectée.

Cette idée met Yvonne debout. Elle monte le petit escalier rapidement, s'assure que sur la

plage aucune amie n'est en vue et traverse le jardin fleuri pour rentrer chez elle. Tout en marchant elle goûte et s'efforce d'avoir un visage souriant afin que son frère ne soupçonne pas qu'à la plage, étant seule, elle s'est ennuyée.

Installés sous la tonnelle couverte de roses et de glycines, Maman et Pierrot prennent le thé et une troisième tasse attend Yvonne car ils se doutaient que la petite fille ne resterait pas longtemps loin de la maison.

– Tu n'as pas trouvé tes amies ? demande M<sup>me</sup> Luciole.

– Naturellement, j'étais en retard, elles ne m'ont pas attendue.

– Elles n'avaient pas grande envie de te voir, réplique Pierrot, du reste la grande Jeanne, ta préférée, est une de ces pimbêches avec laquelle je me dispute toujours.

– Parce que tu as un caractère infernal, aucune de mes amies ne t'aime, tu ne cesses de les taquiner.

– Infernal, si Maman n'était pas là, je te ferais

rentrer ce mot-là dans la gorge. Quelle chance pour moi d'avoir maintenant à la maison une fille avec laquelle je pourrai parler sans qu'elle me dise des sottises.

– La Japonaise, reprend Yvonne hors d'elle, une sauvage qui ne pourra pas comprendre un mot de ce que tu diras.

– Qu'en sais-tu, son père est français, donc elle est française et les Japonaises sont peut-être beaucoup plus savantes que toi, ce qui n'est pas difficile.

Yvonne ayant bu sa tasse de thé se lève avec dignité.

– Je le laisse à tes divagations, je ne vais pas perdre mon temps à t'écouter.

– Va déménager ta ménagerie, car je vais chercher de la peinture et dès mon retour je me mets à peindre et les chères filles recevraient sur leur museau quelques taches que tu n'apprécierais pas.

Yvonne montre le poing à son frère et crie en s'en allant :

– Demain, Maman ne sera pas là et je te promets que je n’oublierai pas les gifles que je te dois.

M<sup>me</sup> Luciole se décide à intervenir :

– Mes enfants, vous savez comme vos disputes me sont pénibles. Pierrot, tu t’amuses à taquiner ta sœur qui le supporte très mal, ce qui est regrettable. Yvonne, tu n’as aucune patience et il me semble que tu manques de générosité pour la petite fille recommandée par M. le Curé, il faut penser aux devoirs que t’impose la présence chez nous d’une étrangère. Elle vient pour connaître la France, le pays de son père, et je veux croire que tu t’efforceras d’être pour elle une amie bonne et généreuse. Je t’ai déjà expliqué que l’amitié était un sentiment parfait s’il est accompagné de dévouement. Apprends à donner ton cœur, ma chérie, à celui que Dieu met sur ta route pour que tu le consoles s’il a besoin d’être consolé. Va déménager tes poupées afin que ton frère puisse profiler de son congé pour repeindre la chambre de ta future petite amie.

Yvonne ne veut pas répondre à sa mère, mais

en s'en allant elle murmure :

– La Lune ne sera jamais mon amie.

\*

La Lune arrive ce soir, Maman s'en est allée avec Pierrot à la gare la chercher. Yvonne qui n'avait aucune envie d'accueillir la Japonaise a été toute contente d'avoir à surveiller le dîner, un excellent dîner, préparé pour la voyageuse. Elle met le couvert, Maman a sorti une jolie nappe verte, la nappe des jours de fête, et Pierrot a fait un bouquet d'œillets roses acheté avec ses économies, et le bouquet est ravissant, car Pierrot fait bien tout ce qu'il fait.

Quand le couvert est mis, Yvonne retourne à la cuisine pour surveiller la cuisson de ce fameux dîner que Maman lui a tellement recommandé, puis, comme tout va bien, furieuse de ne pas avoir été à la gare pour recevoir la Japonaise qu'elle a tant envie de connaître, elle se demande ce qu'elle va pouvoir faire pour se distraire, car



elle a besoin d'être distraite, elle ne pense qu'à la Lune et est furieuse d'y penser.

Elle va dans sa chambre, une jolie chambre à côté de celle de maman, ses filles y sont installées, et elle s'avoue que ces demoiselles y sont beaucoup mieux et elle en profite davantage.

Elle a commencé hier un livre très amusant, elle le prend et ne lit pas, vraiment elle ne sait que faire. Elle s'approche de la fenêtre qui donne sur le jardin en fleur et constate sans aucun plaisir que la Japonaise arrive par une de ces journées de printemps qui, dans le Midi de la France, semblent être le vestibule du Paradis.

Elle quitte sa chambre, mais ce n'est pas pour redescendre à la cuisine, tout y est prêt, elle monte au second étage pour revoir la salle de jeux transformée pour la Japonaise. Jusqu'à présent elle n'a jamais voulu y pénétrer, disant que tout ce qui concernait la Lune ne l'intéressait pas. Elle sait que la grand-mère de Tsouki a envoyé des meubles et que la peinture a été faite par Pierrot. Maman et son frère ont tous deux le don de pouvoir changer une pièce banale en une

pièce charmante. Des coussins, un rideau bien drapé, des meubles mis à la place qui leur convient, un joli vase plein de fleurs, et la chambre ou le studio ne sont plus reconnaissables. Pour la Japonaise, ils ont dû faire des merveilles. La mauvaise humeur s'est emparée d'Yvonne, elle tourne le bouton de la porte et reste sur le seuil stupéfaite.

Pierrot a été un peintre habile, la pièce est transformée. Les murs sont d'une jolie couleur verte, les rideaux en toile assortie, et, sur le divan, il y a des coussins roses et verts ravissants. Un chiffonnier ancien, une bibliothèque et un joli bureau complètent l'ameublement.

Au milieu de la chambre une table sur laquelle, dans un vase de couleur verte, des œillets s'épanouissent. Rien n'a été oublié. Dans la bibliothèque les livres sont déjà là et Yvonne soupçonne que son frère a dû donner une partie des siens. Maman et Pierrot ont tout fait pour la Japonaise, Yvonne n'a même pas été consultée, ils ne lui ont rien demandé, rien !

Elle est furieuse d'avoir été ainsi mise en

dehors des préparatifs. Elle se souvient avoir dit, plusieurs fois, à son frère et même à sa mère : « Je vous en prie, ne me parlez pas de la Japonaise, il sera temps de s'en occuper quand elle sera là. » Elle a voulu tout ignorer et maintenant qu'elle découvre ce qui a été fait en dehors d'elle, elle est furieuse ! Brusquement elle ferme la porte, tant elle a peur de la colère qui est en elle, elle aimerait casser ou détériorer quelque chose dans cette belle chambre préparée pour la Lune.

Jeter le bouquet par terre, l'eau inonderait le parquet que de jolies nattes recouvrent, piétiner les œillets de Pierrot, quelle satisfaction ! Mais après cet acte de violence, que dirait Maman ? Non seulement Yvonne serait punie, mais Maman aurait de la peine, car elle devinerait bien vite à quel mauvais sentiment sa petite fille a obéi et Yvonne, même quand elle est en colère, évite toujours de faire de la peine à Maman, car Maman en a déjà eu beaucoup et elle ne veut pas lui en faire une de plus.

Maman a perdu ses parents alors qu'elle était

une toute petite fille et elle a été élevée par un oncle et une tante qui ne l'aimaient guère. Et puis Maman a eu un grand chagrin, la mort accidentelle de Papa. Papa est parti un beau matin, alors qu'Yvonne était un tout petit bébé, pour surveiller des travaux entrepris au fond de la mer. Il a voulu descendre avec les scaphandriers, des hommes qui s'en vont découvrir tous les secrets que la Méditerranée cache et Papa a eu sous l'eau une syncope. Quand on l'a remonté dans le bateau qui l'attendait, il avait cessé de vivre.

Maman est restée seule avec deux petits enfants et pas beaucoup d'argent, Maman a travaillé et travaille encore pour élever Yvonne et Pierrot afin qu'ils aient une instruction qui leur donne la possibilité d'avoir un jour une bonne situation.

Yvonne sait tout cela et pour calmer sa colère, elle se répète qu'elle ne veut pas faire de peine à maman.

Lentement elle redescend l'escalier. Un coup d'œil à la cuisine, rien ne brûle, le « bon » dîner

attend la Japonaise, Yvonne traverse le vestibule et va dans le jardin.

Près du bosquet, elle s'installe sur la table, trouve un livre appartenant à Pierrot, elle lira en attendant la voyageuse qui ne peut tarder.

La glace de l'antichambre lui a permis de constater avec plaisir que son visage est agréable, ses yeux ont la couleur de la mer les jours de beau temps, et ses cheveux, celle des blés mûrs ; ils sont les plus beaux de sa classe, bien des élèves voudraient en avoir de pareils. Elle a une petite robe bleue toute simple, mais faite par maman qui est une habile couturière, Yvonne est très contente de la petite Française que la Lune va découvrir.

Elle regarde le bosquet qui n'est qu'un immense bouquet de roses et ouvre le livre, récit d'aventures, Pierrot n'aime que cela. Ce livre n'intéresse pas Yvonne, aucun livre aujourd'hui ne l'intéresserait. Elle guette les voitures, une automobile, c'est certain, va s'arrêter devant la petite maison et amener la voyageuse. Elle n'attend pas longtemps, la voix de Pierrot, une

voix vibrante, pleine de joie, une voix qui exaspère Yvonne vient jusqu'à elle.

– Descendez, Tsouki, nous sommes arrivés. Je prends vos mallettes et votre guitare, ne vous occupez de rien.

Guitare ! Cette Japonaise est folle, veut-elle comme les romanichels chanter dans les rues ?

Yvonne ne bouge pas, elle a l'air de lire, mais à travers le treillage qui la cache, elle observe tout ce qui se passe. La Japonaise paraît. Horreur, elle est vêtue d'un pantalon de soie noire, d'un kimono de même teinte retenu autour de la taille par une énorme ceinture qui se termine par un gros nœud au milieu du dos. Elle devait cacher ce déguisement sous un paletot beige qu'elle porte sur le bras. Et voici qu'en passant près du bosquet où Yvonne se cache la Japonaise parle :

– Votre jardin a de jolies roses, douce et honorée Madame, et permettez-moi de vous dire, au moment où j'y pénètre, que je vous suis très reconnaissante de bien vouloir accueillir dans votre maison l'humble petite fille que je suis. Je m'efforcerai de ne pas vous gêner.

La voix claire est mélodieuse, la Japonaise parle lentement, donnant à chaque mot sa valeur, le français est correct et semble lui être habituel. Yvonne se rappelle que le père de Tsouki est français.

La voyageuse est entrée suivie de maman et de Pierrot dans la maison, personne n'a l'air de penser à Yvonne. Le dîner est prêt, le couvert mis, c'est pourtant à elle que la voyageuse doit cela, il faut qu'elle le sache.

Se levant brusquement, livre sous le bras, Yvonne quille le bosquet et se dirige vers la maison. Elle entre dans le vestibule et se rend compte que tous sont au second étage, maman et Pierrot installent la voyageuse. Et la voix claire vient jusqu'à elle :

– C'est ravissant, une chambre française, je n'en avais jamais vu, il faudra m'apprendre comment on se sert de toutes ces choses.

Et Pierrot en riant répond :

– Je serai votre professeur, vous apprendrez bien vite, mais vous, en échange, vous me

parlerez du Japon et de tout ce qu'on y fait. Quand je serai grand, je voudrais avoir une situation dans des pays lointains que je découvrirai. Les voyages, les aventures, c'est ce que je préfère.

Et la voix mélodieuse confirme cet accord :

– Entendu, Pierrot. Pierrot, quel joli nom !

Yvonne ne veut plus écouter, son frère et la Lune l'exaspèrent. Elle entre dans le studio, s'assied dans un fauteuil, près de la fenêtre, et reprend ce livre d'aventures qu'elle trouve ennuyeux.

Quelques minutes après, maman, Tsouki, Pierrot pénètrent à leur tour dans la pièce.

La table où le couvert est mis attire l'attention de la Japonaise :

– Mon vénéré père, dit-elle, voulait que nous mangions à la française, mon professeur Pierrot n'aura rien à m'apprendre, mais je lui montrerai comment chez ma vénérée grand-mère du Japon nous prenions nos repas.

– Enchanté, crie Pierrot plein d'enthousiasme.



Yvonne est toujours assise dans le fauteuil, elle ne sait que faire, maman l'aperçoit :

– Eh bien, Yvonne, tu ne viens pas embrasser Tsouki.

Embrasser la Japonaise, embrasser ce visage qui a la couleur de l'ambre, jamais, maman ne peut lui demander cela. Elle se lève, et lentement s'approche de Tsouki. Visage boudeur, ses lèvres minces serrées l'une contre l'autre, elle tend la main et murmure d'une voix sèche, parfaitement désagréable :

– Bonsoir, Mademoiselle.

Étonnée, Tsouki la regarde. La séparation de ses parents, le départ, l'abandon du Japon, ce pays où elle a vécu douze années, tout lui avait fait du chagrin, beaucoup de chagrin, mais dans l'avion, la dame qui l'emmenait en France s'était montrée bonne et gentille, et M<sup>me</sup> Luciole et Pierrot avaient été si accueillants qu'elle ne s'imaginait pas que la fillette restée à la maison pour surveiller le dîner pût être désagréable et s'approcher d'elle avec un visage presque méchant. Cela est pénible, très pénible, Tsouki

comprend que la petite Française ne sera pas son amie.

– Bonsoir, Mademoiselle, répond-elle en s’inclinant, je vous promets que je n’abuserai jamais de votre honorable patience.

Yvonne se tait, suffoquée. Cette politesse, est-ce une moquerie dont elle doit se fâcher ou une coutume japonaise de répondre par une gentillesse à une visible mauvaise humeur.

Après un salut, Tsouki a relevé la tête et, silencieuses, les deux petites filles s’observent. L’atmosphère, le climat est désagréable, maman s’en aperçoit et s’écrie :

– À table, mes enfants, Tsouki se met à ma droite et Yvonne à ma gauche, Pierrot en face de moi.

Tsouki à ma droite ! Maman pense-t-elle que c’est la place d’Yvonne depuis tant d’années. Non, ce n’est pas possible, que la Japonaise qui va habiter avec eux, ce n’est pas une invitée, puisse s’installer à droite de maman pour tout le temps que sa grand-mère va la laisser avec eux.

Menaçante, les poings dressés, Yvonne s'avance vers sa place habituelle que Tsouki s'apprêtait à prendre pour obéir à M<sup>me</sup> Luciole.

La Japonaise devine-t-elle ce que l'attitude d'Yvonne indique clairement ? Elle s'avance vers la chaise, à gauche de M<sup>me</sup> Luciole, et dit en riant :

– Droite, gauche, en français, je me trompe toujours, mais cela n'a, je crois, aucune importance.

M<sup>me</sup> Luciole et Pierrot ne sont pas dupes, ils comprennent que Tsouki veut éviter tout conflit, mais avec quel plaisir Pierrot offrirait une paire de gifles à sa sœur.

M<sup>me</sup> Luciole assise, Tsouki s'incline vers elle et lui demande la permission de s'asseoir à ses côtés.

Cette politesse japonaise étonne Pierrot et Yvonne, les enfants de France n'ont pas pour leurs parents le respect des enfants orientaux et bien souvent ils leur parlent comme à des camarades. La petite Japonaise, sous ce rapport-

là, donnera involontairement à ses nouveaux amis bien des leçons.

Le début du dîner est silencieux, la mauvaise humeur d'Yvonne, qu'elle ne dissimule guère, rend cette réunion désagréable. Maman se tait et Pierrot ne sait que dire. Tsouki mange un bouillon de viande dans lequel des pâtes ont été mises et s'étonne du bon goût si spécial. Au Japon, elle n'a connu que peu de plats français, son père les expliquait mal et la jeune mousmé, préposée à la cuisine, les faisait si mauvais que personne ne pouvait les manger. La cuisine de France est une découverte.

Après la soupe, Yvonne se lève pour enlever les assiettes et maman va à la cuisine chercher le rôti et les haricots verts. Une crème à la vanille avec fraises complète le dîner.

Tsouki s'efforce de manger tout ce qu'on lui offre et pour exprimer sa gratitude de recevoir tant de mets servis dans de si grandes assiettes elle attend que M<sup>me</sup> Luciole l'interroge, car elle ne se permettrait pas de parler.

Préoccupée de bien servir la voyageuse, la

maîtresse de la maison ne pense pas à la conversation et ce n'est qu'à la fin du repas qu'elle se rend compte que ce premier dîner a été bien silencieux. Elle s'en étonne. Pierrot et Yvonne sont des bavards et souvent elle est obligée de leur imposer silence. Sont-ils intimidés ou Pierrot préfère-t-il se taire afin de ne pas crier à sa sœur ce qu'il pense de son attitude.

Maman a beaucoup de préoccupations, elle a ce soir de nombreux devoirs d'élèves à corriger, le dîner sans bavardages est plus rapidement terminé. Après le repas les enfants iront dans le jardin et la grâce de Tsouki aura raison de la mauvaise humeur d'Yvonne.

Le dîner achevé, maman se lève, immédiatement Tsouki se dresse, s'incline, et remercie la très honorée dame Luciole de lui avoir offert un si bon repas, puis elle demande la permission de se retirer dans sa chambre afin de défaire sa valise et prendre un repos que son humble corps réclame. Le voyage rapide en avion, elle n'avait jamais voyagé, l'a fatiguée, et son misérable cœur a supporté difficilement tant

de vitesse et de danses, car bien souvent l'avion dansait d'une manière parfaitement désagréable.

Le corps incliné, Tsouki attend que M<sup>me</sup> Luciole donne la permission réclamée. Elle fait encore quelques saluts, souhaite à son hôtesse que la nuit soit pour elle douce et pleine de jolis rêves, et après avoir serré la main de Pierrot avec élan, et effleuré celle d'Yvonne, tranquillement, elle quitte le salon et en ferme la porte bien doucement, afin de ne faire aucun bruit qui pourrait être désagréable.

Tsouki disparue, Yvonne s'écrie :

– Eh bien ! Ça va être amusant si tous les jours il faut lui voir faire ses saluts et l'entendre tortiller des phrases à la japonaise. Maman, ne pourriez-vous pas lui dire d'être un peu plus simple. Quelle prétentieuse !

Étonnée, maman se tourne vers sa petite fille et au lieu de discuter avec elle, ce qui plairait à Yvonne, car elle pourrait crier tout ce qu'elle reproche à la Japonaise, M<sup>me</sup> Luciole reprend :

– Aide-moi à desservir, nous allons tout ranger

rapidement car j'ai des devoirs à corriger, Pierrot va nous aider et tous les deux vous reverrez vos leçons avant d'aller vous coucher.

Yvonne est furieuse, elle espérait pouvoir enfin dire tout ce que maman et Pierrot lui ont fait depuis des jours où ils ne se sont occupés que de l'installation de la Japonaise, mais faire la vaisselle, l'argenterie, nettoyer les casseroles, tout remettre en ordre rapidement, parce que demain il faut s'en aller au lycée avec des leçons sues et laisser la maison impeccable empêchent toute conversation.

Demain, jour de travail pour maman et les enfants, que fera la Japonaise pendant leur absence ? Maman a dû tout prévoir pour la faire travailler, elle aussi, mais elle devra travailler à la maison, elle ne peut aller au lycée avec son déguisement, jamais Yvonne n'acceptera de l'y conduire.

Maman et Pierrot s'imaginent qu'ils pourront se passer d'Yvonne pour éduquer la Lune, mais Yvonne leur rappellera qu'ils auront inévitablement besoin d'elle.

Tout étant rangé, maman s'installe devant la fenêtre ouverte d'où elle aperçoit la mer. Pierrot, dans le jardin, revoit ses leçons et Yvonne, dans sa chambre, joue avec Micheline, une de ses poupées préférées, et, adroites, ses mains essaient, avec un large ruban, de faire à sa fille une ceinture à la japonaise.

Dans sa demeure nouvelle, Tsouki, bien lasse, range le contenu de sa valise, puis elle défait les belles boucles luisantes qui ornent sa tête et se met à broser ses longs cheveux. Ici elle n'a pas d'oreiller de bois où sa coiffure resterait intacte pour le lendemain.

Tout en brossant ses cheveux, elle regarde avec une certaine défiance le lit français qui lui a été préparé, comme cela va lui sembler drôle de dormir sur ce divan. Elle n'a jamais connu comme lieu de repos que le sol, une jolie natte blanche sur laquelle le soir elle étendait deux ou trois couvertures ouatées qui lui servaient de matelas. Une autre couverture ouatée la recouvrait, garnie de manches pagodes où les bras et les mains étaient à l'abri du froid l'hiver et



des moustiques l'été. Lit confortable, Tsouki y dormait bien et ses rêves étaient de jolis rêves. Sur ce lit français, dormira-t-elle ?

Enveloppée dans un kimono de soie brune où de grandes cigognes sont brochées, Tsouki, négligeant les chaises sur lesquelles elle n'aime pas s'asseoir, s'accroupit par terre, sur une natte, près de la porte-fenêtre qui ouvre sur le balcon. Devant elle la Méditerranée, que le soleil couchant fait rose et, au milieu de cette mer calme comme un beau lac, les corbeilles vertes des îles. Au Japon, d'énormes rochers, couronnés par des monceaux de verdure se dressent dans la mer, ils semblent jaillir de l'eau couleur d'opale.

Le Japon, comme elle en est loin ! Son départ décidé, les adieux, le voyage, tous ces incidents, nouveaux pour elle l'ont empêchée de réaliser ce qui se passait. La séparation de ses parents, séparation si rapide, son honorable père l'a voulue, qu'elle a à peine eu le temps d'embrasser une dernière fois sa mère et de recevoir sa bénédiction.

L'automobile venue de la ville pour la

chercher l'a emmenée à une allure telle qu'elle se cramponnait aux coussins de la voiture s'imaginant, à chaque tournant, qu'elle allait être envoyée au fond d'un ravin ou dans un de ces bois de bambous où elle aimait tant à se promener.

À l'aérodrome, son honorable père l'a confiée à une dame française qui avait bien voulu se charger d'elle. Tsouki est montée dans l'avion pour obéir, mais avec quelle angoisse et, quand les moteurs se sont mis à tourner et qu'enfermée dans cette boîte avec vingt passagers elle s'est sentie emportée dans le ciel son cœur, son pauvre cœur a eu bien de la peine à supporter le malaise physique et la douleur morale.

Cinq jours, avec les escales prévues, les courts repas, les départs à l'aube et toujours le ronflement des moteurs et cette danse dans un ciel lumineux ou opaque. Quand l'avion traversait les nuages, il était entouré de brouillards qui semblaient assaillir l'oiseau-géant.

Tsouki déteste cette manière de voyager. Le Japon nouveau, comme dit sa respectable grand-

mère, avec les automobiles, les avions, les autos, le téléphone, n'est pas le Japon qu'elle aime. Tsouki vivait dans une ville ancienne où tout était calme, et la nature vous y donnait une paix infinie.

La kourouma, cette voiture à deux roues traînée par un djin qui l'emmenait chez son honorable grand-mère ou chez ses charmantes amies, est beaucoup plus agréable que toutes les autos modernes.

Le djin, qui fait des kilomètres sans fatigue, vous laisse admirer les montagnes violettes, les beaux temples, les nobles tombeaux et les jolis jardins qui entourent les plus simples maisonnettes.

En automobile, en avion, les voyageurs n'ont pas la possibilité de découvrir les paysages. Tsouki va habiter dans ce pays de vitesse, elle qui, comme sa douce maman, aime le calme, la paix, le charme des heures que l'on peut vivre tranquillement sans entendre d'autre bruit que le chant des cigales, ce chant ininterrompu jour et nuit qui accompagne au Japon tous les actes de la

vie. L'entendre encore, respirer le parfum de la glycine, des cerisiers, des géraniums, quelle joie ce serait pour Tsouki, mais elle a bien peur de ne plus jamais connaître cette joie.

Après le chemin de fer construit, ce fameux chemin de fer qui va traverser de hautes montagnes, son honorable père viendra vivre en France pour revoir sa respectable mère et son pays, où il compte rester toujours.

Quand Tsouki sera grande, son mari, son maître, lui permettra peut-être d'aller revoir le cher Japon dont elle se sent loin, si loin.

Des larmes sont dans ses yeux, il ne faut pas qu'elles en sortent, cela vous affaiblit de pleurer, elle doit sourire et se répéter que dans trois années ses honorables parents l'auront rejointe, et trois années, peut-être, passeront vite. Non, il ne faut pas pleurer.

Tsouki regarde la Méditerranée, si calme, une étoile s'allume dans le ciel et voici, est-ce une illusion, que le chant des cigales se fait entendre. D'abord Tsouki n'ose bouger, tant ce chant la ramène dans son pays, quelle consolation de

l'entendre !

Lentement elle se lève, ouvre la boîte où est sa guitare et prend l'instrument, puis elle s'accroupit sur le balcon. Un doux chant s'élève, le murmure de la mer l'accompagne et les cigales continuent à bercer la peine de la petite exilée.

\*

Depuis quatre mois, Tsouki habite chez M<sup>me</sup> Luciole et de sa grand-mère elle n'a pas directement de nouvelles. M<sup>me</sup> de Prélac voyage, quelques cartes des lointains pays qu'elle traverse arrivent à Cannes, adressées à M<sup>me</sup> Luciole. Elle ne parle ni de son retour, ni de sa petite-fille que pour écrire parfois : « J'espère que la Lune ne vous ennuie pas. » C'est tout, jamais un mot affectueux et pourtant Tsouki était prête à aimer son honorable grand-mère de France comme elle aime son honorable et respectable grand-mère du Japon.

La petite fille sait que M<sup>me</sup> de Prélac a, au bord

de la Méditerranée, une belle vieille maison qui a tout un passé, son père aimé y a vécu pendant son enfance, et sa jeunesse, à Tsouki il a parlé des beaux jardins longeant la mer où toute la flore de la Provence s'épanouit.

Tsouki a demandé à M<sup>me</sup> Luciole de la conduire voir la maison et les jardins. Dès que M<sup>me</sup> de Prélac en aura donné l'autorisation, un jeudi ou un dimanche, ils iront tous voir cette propriété où le père de Tsouki croyait que sa fille allait vivre.

La petite Japonaise écrit régulièrement à ses parents, une longue lettre chaque semaine, un avion l'emporte, mais pour rejoindre l'ingénieur et sa femme, ces lettres feront une partie du chemin avec les djins qui se relaient pour porter le courrier dans ces montagnes difficiles d'accès. Tsouki sait qu'il faut au moins un mois pour que ses lettres arrivent à ses chers parents. Elle leur a écrit que sa grand-mère était absente, mais qu'une de ses amies, M<sup>me</sup> Luciole, la remplaçait et que cette dame avait deux enfants de son âge, un garçon et une fille, des amis.

Des amis ! Pour Pierrot, ce titre est exact, mais, dès le premier jour, Tsouki s'est rendu compte qu'Yvonne la supportait, et ne l'aimait pas. Très fière, même un peu orgueilleuse, elle est la petite-fille d'un Samourai, elle n'a pas cherché et ne cherche pas à gagner l'amitié de la petite Française.

Pendant les vacances, Tsouki a découvert ce coin de France où elle allait vivre et si elle l'a trouvé très différent de son cher Japon, elle a remercié le Maître de nos destinées de l'avoir envoyée dans un pays où la mer était belle, le ciel toujours bleu et les fleurs et les fruits merveilleux. Son honorable père avait raison quand il disait : « En France tout est beau, tout est bon, la cuisine est excellente et les repas bien ordonnés sont les meilleurs du monde ».

Un peu gourmande, Tsouki apprécie les talents culinaires de M<sup>me</sup> Luciole et de la désagréable Yvonne. Elle espère bien qu'un jour elle apprendra à confectionner des plats savoureux pour son honorable père qui a dû s'habituer à la cuisine japonaise, bien moins bonne, il faut

l'avouer, que la cuisine française.

Avant de mettre Tsouki au lycée, M<sup>me</sup> Luciole a voulu se rendre compte de son instruction. Les enfants japonais, dans leurs études, sont plus sérieux que les enfants français, en classe ils travaillent et ne perdent pas leur temps à des plaisanteries plus ou moins intelligentes, ils ont le respect du maître et font rapidement des progrès.

Tsouki entrerait dans la même classe qu'Yvonne et elle serait parmi les meilleures élèves. Son instruction religieuse, faite par son père, était très complète, Tsouki pourrait suivre le grand catéchisme cette année, M. le Curé, après l'avoir interrogée, y avait consenti.

Le jour de la rentrée, les trois enfants partirent ensemble, Tsouki avait quitté ses kimonos, non sans chagrin, mais elle avait écouté M<sup>me</sup> Luciole qui ne voulait pas qu'elle fût pour la plage ou l'école une curiosité. Elle avait dû renoncer aussi à sa coiffure compliquée. Les lourdes boucles, enduites d'huile de camélia que toute jeune sa respectable grand-mère lui avait appris à faire devaient disparaître. Couper ses cheveux, il ne



pouvait en être question, elle fit deux nattes et les enroula tout simplement autour de sa tête et Pierrot déclara que cette coiffure lui allait très bien et qu'il ne fallait pas regretter les belles boucles avec lesquelles elle ne pouvait faire aucun sport.

Et Pierrot, pendant les vacances, lui fit découvrir la nage, la rame, la pêche, la bicyclette. Souple et adroite, elle accepta toutes les leçons et bientôt devint pour son jeune ami une compagne de jeux très agréable.

Yvonne partageait les distractions quand elle n'avait pas ses amies, mais dès qu'elle pouvait quitter la Japonaise, elle le faisait. M<sup>me</sup> Luciole et Pierrot n'avaient pas l'air de s'en apercevoir et malgré le caractère d'Yvonne et son antipathie pour la Lune, pendant les mois d'été, si agréables à vivre au bord de la Méditerranée, le bonheur avait régné dans la petite maison.

En classe, Yvonne fut heureusement placée loin de Tsouki à laquelle elle ne voulait donner aucun conseil et la petite Japonaise dut se débrouiller seule.

La salle où la classe avait lieu l'étonna. Murs blancs sales, parquet mal tenu, larges pupitres sur lesquels les élèves appuyaient leurs coudes. Elle se rappelait la salle de son école japonaise, éblouissante de clarté, plancher bien lavé, d'un blanc éclatant. Chaque élève avait un étroit pupitre supporté par une tige de fer, un siège sans dossier obligeait le corps à une attitude correcte. Les petites filles portaient des robes de toutes nuances, mais recouvertes d'un hakama bleu de ciel. Cette classe blanche et bleue, si claire, était bien jolie à regarder. On n'y entendait aucun bruit, les enfants japonais aiment le silence, aucune querelle, aucune bataille. Le maître va arriver, le maître est là, le maître parle, les élèves l'écoutent et cherchent à profiter de son enseignement.

Dès le premier jour, au collège, Tsouki se rendit compte que la plupart des jeunes Françaises de cette classe n'avaient pas pour leurs maîtres le respect qui leur est dû. Attitude incorrecte, bavardage, plaisanteries déplacées ! Tsouki se dit qu'elle ne les imiterait jamais. Que penserait sa respectable grand-mère du Japon si

elle savait que sa petite-fille mettait les coudes sur le pupitre, arrondissait le dos, bâillait quand le maître parlait !

Tsouki écouta les leçons, les recommandations, s'adapta, et très vite se classa première, ce qui fut pour Yvonne un grief de plus. Yvonne était une bonne élève, mais n'avait pas la mémoire de Tsouki.

Gentil camarade, Pierrot se réjouit du succès de la petite Japonaise et, très fort en mathématiques, quand Tsouki se trouvait embarrassée, il lui expliquait les problèmes difficiles. Et Tsouki, reconnaissante, affirmait qu'elle devait ses bonnes places à son jeune professeur.

Un jour, à une escale, M<sup>me</sup> de Prélac qui continuait ses voyages, trouva la lettre de M<sup>me</sup> Luciole lui exprimant le désir de Tsouki de connaître la maison et les jardins de sa grand-mère dont son père lui avait tant parlé. Et sur une carte postale venant de Floride, elle répondit : « Que la Lune visite tout ce qu'elle peut visiter, je ne sais quand je reviendrai. »

En février, un jeudi matin, M<sup>me</sup> Luciole ayant deux élèves auxquelles elle donne des leçons, malades, apprend aux enfants qu'étant libre l'après-midi, elle pourra les accompagner et que la visite à la propriété de M<sup>me</sup> de Prélac pourra se faire aujourd'hui.

Exubérant, Pierrot saute de joie et veut entraîner Yvonne dans une danse folle, mais, boudeuse, la fillette répond qu'elle ne sait si elle pourra venir car elle voudrait profiter de la journée pour finir un chandail.

M<sup>me</sup> Luciole ne fait aucune observation et se contente de dire qu'ils partiront après déjeuner. Et à deux heures, tous sont prêts, même Yvonne qui a abandonné son tricot.

La propriété de M<sup>me</sup> de Prélac se trouve près d'Antibes, il faut prendre un car pour s'y rendre, moyen de locomotion que Tsouki ne connaissait pas et qu'elle trouve très agréable.

Pendant le trajet, la petite Japonaise est grave, silencieuse, cette maison qu'elle va découvrir, ses honorables parents y vivront un jour avec elle, c'est là qu'elle retrouvera le foyer avec ses

traditions. Elle espère que son père y fera pour sa tendre mère une pièce japonaise où Tsouki reverra le sol éblouissant, les nattes blanches, les coussins de velours, les petites tables, les tasses minuscules, tout cet ameublement de poupée qu'elle aimait.

Son silence et son attitude rigide étonnent Pierrot et Yvonne, malgré la bonne éducation qu'ils reçoivent ils se tiennent dans ce car d'une manière que Tsouki trouve incorrecte. Ils bavardent très haut, tout le monde les entend, ils rient, croisent leurs jambes, et Yvonne se permet des réflexions que Tsouki trouve déplacées. Elle désigne à son frère l'énorme nez congestionné et rouge d'un vieux monsieur, critique la robe orange d'une dame, et déclare que la chaleur de cet autocar est intenable.

M<sup>me</sup> Luciole ne voit ni n'entend rien. Elle a emporté des devoirs d'élèves à corriger et pour le faire avec conscience, elle est obligée de s'absorber dans son travail. Les enfants doivent être raisonnables puisqu'elle ne peut les surveiller.

Tsouki s'étonne que Pierrot et Yvonne ne donnent pas à leur mère toute tranquillité à ce sujet. M<sup>me</sup> Luciole est accablée par sa tâche journalière de maîtresse de maison et de professeur, ses enfants n'ont pas l'air de s'en apercevoir.

À un arrêt du car, M<sup>me</sup> Luciole se lève, c'est là qu'il faut descendre. À droite de la route, une belle grille et Tsouki y lit le nom que son cher papa lui a dit si souvent : « le Vieux Logis ». C'est là qu'il a vécu, c'est là qu'il viendra quand il aura fini le chemin de fer dans la montagne.

Pierrot sonne à la grille, un concierge s'approche. M<sup>me</sup> Luciole le renseigne, présente Tsouki, et le concierge qui a bien connu M. Jacques, le fils de Madame, parti au Japon, s'empresse d'ouvrir la grille, très heureux de connaître la « demoiselle de M. Jacques ».

La grande allée qui mène au Vieux Logis est bordée par des mimosas en fleur. Devant la maison, une ancienne bastide aux murs roses, des corbeilles de cyclamens qui commencent à fleurir, entourent de hauts cyprès, et, tout autour

de la maison, des rosiers et des glycines.

Tsouki marche lentement, son cœur a rejoint celui de son honorable père, là-bas, dans la montagne, et c'est avec lui qu'elle entre dans la maison.

Les fenêtres sont largement ouvertes et en pénétrant dans la grande bibliothèque, Tsouki a la joie d'apercevoir la Méditerranée si bleue, si belle aujourd'hui et si proche que cette vieille bastide a l'air suspendue au-dessus de la mer.

Tsouki a oublié ses compagnons, elle est seule avec son père. Voici la grande table où il dessinait ses projets, voici le piano où entre deux études il demandait un délassement. Voici les livres de science qui l'ont aidé à passer si brillamment ses examens, voici la chaise-longue qu'il mettait sur la terrasse, les nuits d'été, pour dormir près de la mer avec comme plafond un ciel plein d'étoiles.

Il a dit souvent à sa petite fille : « Quand j'aurai fini au Japon mes grands travaux, je reviendrai au Vieux Logis, et les soirs d'été, quand nous serons sur la terrasse, tu joueras de la

guitare et le chant de la mer t'accompagnera. »  
Trois années, comme ce sera long.

Les voici dans le jardin. Les mimosas nombreux prodiguent leurs fleurs et leur parfum, les orangers ont leurs fruits d'or, les camélias au feuillage luisant ont des fleurs rouges et blanches.

Le concierge qui les accompagne dit à « la demoiselle de M. Jacques » qu'il va la conduire au jardin japonais, dessiné par son père qui a envoyé des arbres et des plantes du Japon par avion, il y a quelques années.

Et Tsouki a la joie de retrouver un coin de son cher pays. Les petites collines supportent des maisonnettes de poupées, des bassins, des ruisselets, des rochers et des cèdres nains, tout est là, jusqu'aux cailloux de forme étrange.

Tsouki est très émue, elle ne voudrait pas montrer cette émotion et ses compagnons sont à côté d'elle, admirant ce jardin si nouveau pour eux. Afin d'empêcher les larmes de quitter ses yeux, Tsouki lève la tête et voici qu'elle reconnaît un arbuste.



– Le nantin, s’écrie-t-elle, est venu jusqu’ici, c’est un arbre merveilleux. Au Japon, lorsque nous avons un chagrin ou un mauvais désir, il suffit d’aller dès les premières heures du jour le confier au nantin, et le chagrin ou le mauvais désir disparaît. Pierrot, je demanderai à mon père, très vénéré, de vous envoyer un nantin, vous le planterez dans le jardin de M<sup>me</sup> Luciole et vous aurez la certitude de pouvoir être toujours de bonne humeur.

– Magnifique cadeau, répond Pierrot, et, taquin, il ajoute : Yvonne, tu pourras aller dire bonjour au nantin tous les matins.

La promenade se poursuit à travers le parc. Le concierge montre derrière une haie d’arbustes la grande maison de M. Jacques où une dame reçoit des petites filles ayant besoin de soleil et d’air pur pour fortifier leur santé. Elles ont une plage à elles et M. Jacques leur envoie souvent de jolis cadeaux du Japon que tout le monde admire.

Tsouki est étonnée, jamais son honorable père ne lui a parlé de ces petites filles, mais elle se rappelle aussi qu’il disait : « Toute charité, tout

acte de bonté doit être ignoré, il ne faut jamais s'en glorifier. » Et Tsouki conclut qu'elle doit être charitable et bonne, son père, si éloigné pour le moment, le lui a toujours recommandé.

Les narcisses sont en fleur, les iris dressent déjà leurs tiges vertes et les tulipes sortent de terre. Dans quelques semaines, ce jardin sera une immense corbeille fleurie au bord de la mer.

Tsouki comprend maintenant que son honorable père aime le Vieux Logis et qu'il désire y revenir. Sa mère s'y plaira, elle qui aime tant les fleurs pourra faire de jolis bouquets pour embellir la maison. Elle les compose mieux que personne, et bien souvent Tsouki a admiré avec quel art elle disposait les fleurs.

Le concierge demande à la fillette si elle ne voudrait pas goûter avec ses amis dans le pavillon de M. Jacques, sa femme a fait des gâteaux, ce matin, qu'elle sera bien heureuse d'offrir.

Le pavillon de M. Jacques ! Cela décide Tsouki, toute surprise de se sentir au Vieux Logis un peu chez elle.

Le pavillon de M. Jacques est bâti à l'extrémité d'un rocher qui baigne dans la mer, on y accède par une passerelle posée sur des pierres rouges, entre lesquelles surgissent des bruyères blanches.

Tsouki se souvient que son père très aimé lui a parlé de ce pavillon, tout enfant il y avait organisé une salle de jeux et, plus tard un cabinet de travail où l'été il passait de longues heures.

Une grande pièce ronde toute vitrée, des divans avec des coussins de nuances vives sont contre les murs, des tables basses et, sur le sol dallé, des nattes sont jetées. Tout est propre, bien entretenu, tout attend le voyageur qui s'en est allé depuis de si longues années.

Tsouki a le désir d'enlever ses chaussures, il lui semble qu'elle va pénétrer dans une maison japonaise, mais M<sup>me</sup> Luciole lui a appris qu'en France ce n'était pas l'usage. C'est regrettable. Tsouki pense à la poussière que toutes les chaussures de ses amis et les siennes vont apporter dans la maison.

Ce pavillon enchante Pierrot, on se croirait en

bateau, en pleine mer, et si on pouvait y faire la cuisine, comme ce serait amusant d'y vivre quelques jours.

Yvonne approuve et sourit, tant elle trouve cette petite maison charmante, mais bien vite un affreux sentiment naît en elle, elle pense qu'un jour Tsouki vivra au Vieux Logis et jouira de ces jardins, de ce pavillon.

Pourquoi elle, une Japonaise, en aura-t-elle le droit, alors qu'Yvonne n'y pourra venir qu'en invitée ? Et l'envie est un si vilain défaut qu'il change les visages. Le sourire disparaît des lèvres d'Yvonne, ses yeux deviennent durs, ses mouvements brusques, et en se laissant tomber sur un divan, elle crie :

– Si je vivais longtemps ici, j'aurais le mal de mer.

Assise près d'une fenêtre, M<sup>me</sup> Luciole contemple, ravie, la mer, les bateaux, les îles. Elle répond à sa fille :

– Eh bien, quand Tsouki habitera chez sa grand-mère, tu ne viendras pas, mais je crois que

ton frère te remplacera. Pierrot, comme moi, aime la mer et ici elle est si belle qu'on ne doit pas se lasser de la regarder.

Yvonne évincée du Vieux Logis quand Tsouki y habitera, voilà ce que M<sup>me</sup> Luciole vient de dire. Yvonne n'en revient pas. Déjà, bien souvent on l'oublie, Pierrot et maman font tout pour la Japonaise, et maintenant on l'écarte définitivement.

Yvonne se dresse, prête à répondre n'importe quelle sottise qui obligera maman à penser à elle, à s'occuper d'elle. Elle est sa fille, la Japonaise n'est qu'une pensionnaire, même pas une invitée, elle n'a pas droit à l'affection de maman. Cela, Yvonne va le crier bien haut, alors Tsouki se rappellera que dans la maison de M<sup>me</sup> Luciole elle n'est qu'une pensionnaire, logée, nourrie, et elle ne doit pas demander autre chose.

Heureusement, le concierge et sa femme apportent le goûter, et Yvonne a le regret de ne pouvoir offrir à maman une scène qui l'aurait peinée et fatiguée, chose à laquelle Yvonne ne pense jamais quand elle est en colère.

Le goûter improvisé si rapidement est excellent : lait, pain bis, beurre, madeleines, et les oranges du Vieux Logis semblent aux enfants merveilleuses ! Gourmande, Yvonne oublie sa mauvaise humeur et le goûter est très gai.

Dans le pavillon de M. Jacques, Tsouki fait les honneurs et sert tout le monde avec un raffinement de politesse et de grâce que M<sup>me</sup> Luciole apprécie.

La petite Japonaise a un charmant caractère et M<sup>me</sup> Luciole s'est attachée à cette enfant venue du Japon et qui, sans elle, eût été abandonnée dans une pension quelconque où elle se serait trouvée bien dépaysée.

Toute heure agréable passe vite, il faut rentrer. Et après avoir remercié le concierge du bon goûter, ils quittent le pavillon, les beaux jardins, et repassent devant la vieille bastide que le soleil couchant rend plus rose.

Sur la route, le premier autocar a des places libres, aucune attente, la promenade va bien se terminer. Tsouki s'est placée près de la porte, M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants sont assis en arrière.

Au premier arrêt, M<sup>me</sup> Luciole remarque que la porte de sortie s'ouvre brusquement, un cahot jetterait facilement sur la route Tsouki, peu habituée à ces voitures françaises.

M<sup>me</sup> Luciole se lève et oblige la petite Japonaise à se mettre dans le fond avec ses amis, ce sera plus gai pour elle et moins dangereux.

Cette sollicitude remplit Tsouki de reconnaissance, elle s'incline et remercie M<sup>me</sup> Luciole de la surveillance affectueuse dont elle l'entoure.

La place est à côté d'Yvonne qui ne se réjouit pas d'avoir la Japonaise, elle avait maman bien à elle, Pierrot est sur une autre banquette, la Japonaise n'a pas pu la lui laisser. Elle accuse Tsouki, alors que Tsouki est si peu responsable de ce changement de place.

Sur la route d'Antibes à Cannes, l'autocar marche rapidement, le conducteur est jugé par M<sup>me</sup> Luciole peu prudent, à chaque instant de gros camions arrivent, il ne les évite que difficilement, et ce que M<sup>me</sup> Luciole attendait se réalise. Dans un tournant, un gros camion surgit,

un terrible choc oppose les deux voitures, les voyageurs jetés l'un contre l'autre poussent des cris affreux. Le conducteur et M<sup>me</sup> Luciole sont blessés, l'un couché sur son volant, l'autre jetée par terre, contre la porte de sortie. La route d'Antibes à Cannes est très fréquentée, les secours s'organisent rapidement.

Par la porte dégagée, les conducteurs sortent les voyageurs qui ont eu plus de peur que de mal : quelques visages égratignés, des coups sur le nez qui font saigner. Tsouki, Pierrot et Yvonne n'ont que de légères écorchures aux mains et au visage, les seuls sérieusement atteints sont M<sup>me</sup> Luciole et le conducteur. Ils ont été allongés dans un champ qui borde la route en attendant l'ambulance demandée par téléphone, et c'est là que Pierrot, Yvonne et Tsouki retrouvent M<sup>me</sup> Luciole. Elle est sans connaissance, mais n'a aucune blessure apparente. Les trois enfants se précipitent vers elle, ils sont épouvantés : ces yeux clos, cette figure si blanche, cette immobilité, qu'est-ce que cela veut dire ?

Pierrot crie : « Maman », Yvonne sanglote, en



répétant le même mot et Tsouki, agenouillée près de M<sup>me</sup> Luciole, demande à Dieu de la laisser sur la terre. Que deviendraient ces enfants si elle s'en allait ?

Des personnes se sont approchées du groupe lamentable, et un vieux monsieur qui a pitié de la douleur de ces jeunes, affirme que cette dame n'a qu'un évanouissement provoqué par le choc, l'ambulance sera là dans un instant.

Et les trois enfants voient arriver une grande voiture blanche, de laquelle un homme et une infirmière descendent. Très rapidement, M<sup>me</sup> Luciole et le conducteur sont mis sur des brancards, et comme Pierrot s'accroche à celui de sa mère en demandant où on l'emmène, l'infirmière lui répond :

– Tu pourras venir tout à l'heure à l'hôpital, et tu donneras tous les renseignements. Laisse-nous faire, c'est pour guérir ta maman qu'on l'emmène.

Et sur la route les trois enfants restent là, regardant la voiture blanche s'en aller, cette voiture qui emporte cette maman sans laquelle ils

ne sauront vivre, cette maman qui est tout pour eux. Qui donc pourra jamais la remplacer ?

Aujourd'hui, sur cette route, abandonnés, ils se rendent compte du lien indestructible qui attache l'enfant à sa mère. Pierrot et Yvonne ne sont plus que deux petits, auxquels on vient d'arracher une partie de leur cœur.

Par des automobilistes complaisants, les voyageurs sont ramenés à Cannes, et l'un d'eux prend les trois enfants pour les reconduire chez eux. Ils montent dans la voiture, ils ne peuvent rester sur la route ; assis l'un à côté de l'autre, écrasés par leur chagrin, ils n'échangent aucune parole.

Devant la petite villa, ils quittent la voiture de l'automobiliste complaisant qui, pressé d'aller chercher d'autres voyageurs, ne leur demande pas si quelqu'un les attend.

Ils entrent dans le petit jardin qu'ils ont quitté tout à l'heure si gaiement. Devant la porte de la maison, Pierrot dit :

– Je n'ai pas la clef, maman emportait la

sienne, j'ai laissé la mienne dans ma chambre.

Tsouki avance et tend à Pierrot le sac de M<sup>me</sup> Luciole :

– Je l'ai ramassé sur la route, je craignais que quelqu'un ne s'en emparât, votre chère maman y tient beaucoup, il faudra le lui porter.

Avant de l'ouvrir, Pierrot hésite. Tout petit, alors qu'il aurait tant aimé en inspecter le contenu, maman le lui défendait, et alors qu'elle n'est plus là il faut lui désobéir car ils doivent rentrer dans la maison.

D'une main qui tremble, il ouvre le sac. Dans la petite gaine de cuir, les clés sont là, il les prend, et le referme bien vite. Aucune curiosité n'est en lui, il ouvre la porte.

La maison est fraîche, toute parfumée par un gros bouquet de mimosas que maman a fait ce matin. Les enfants entrent dans le studio, Pierrot tourne le commutateur, la pièce s'emplit de lumière et le petit garçon, à bout de forces, s'assied dans un fauteuil en disant :

– Sans maman, qu'allons-nous devenir ? Je ne

sais ce qu'il faut faire.

Yvonne se laisse tomber sur un canapé, une de ses jambes refuse tout service, elle s'écrie d'une voix sourde :

– Si maman est morte, il faut mourir aussi.

Debout, Tsouki regarde ses amis, Yvonne malheureuse est devenue son amie.

– Ce qu'il faut faire, dit-elle d'une voix claire, c'est agir comme votre chère maman voudrait que nous agissions. Pierrot, il faut aller ce soir à l'hôpital, l'homme blanc l'a dit, vous aurez des nouvelles et vous saurez ce dont M<sup>me</sup> Luciole peut avoir besoin. Yvonne et moi, si vous le voulez bien, nous lui porterons demain ce qu'elle demandera. Pendant votre absence, Yvonne va se reposer, elle a reçu un coup à la jambe qui doit lui faire très mal, et moi je vais préparer le dîner. Je ne suis pas une bonne cuisinière, mais je ferai pour le mieux et Yvonne me donnera des conseils. Il ne faut pas croire que M<sup>me</sup> Luciole va mourir, elle guérira si nous prions beaucoup pour sa guérison. Ce soir, après le dîner, nous dirons pour elle, rien que pour elle, le chapelet. Pierrot,

allez vite a l'hôpital.

Le petit garçon se dresse, il a honte de sa faiblesse, il ne se rappelait plus que l'infirmière lui avait dit de venir ce soir à l'hôpital. Il se lève, il ne sent plus ni choc, ni fatigue :

– Merci, Tsouki, vous m'avez rappelé ce qu'il fallait faire, nous devons vivre comme si maman était là, et puis elle reviendra, j'en suis sûr, nous allons tant prier que le Bon Dieu nous exaucera.

Tsouki accompagne Pierrot jusqu'à la porte et revient vers Yvonne qui semble souffrir. Elle regarde la jambe de la petite fille, devenue toute bleue, et se rappelle que M<sup>me</sup> Luciole lui a fait un jour, pour un coup reçu en classe, un pansement chaud d'eau salée qui l'a immédiatement soulagée. Elle le fera à Yvonne qui, la tête appuyée sur un coussin, ne cesse de pleurer. Tsouki ne verra pas ses larmes, demain Yvonne peut en avoir honte.

Elle va dans la cuisine, l'eau salée chauffe vite et, avec une vieille serviette dénichée dans un placard, elle fait à la jambe d'Yvonne un superbe pansement ; ses mains, comme toutes les mains

des enfants japonais, sont adroites et peuvent faire n'importe quelle délicate besogne.

Étonnée, Yvonne regarde Tsouki agir et à demi-consciente, le choc l'a éprouvée, se demande si elle aurait donné les mêmes soins à la petite Japonaise blessée. Elle a honte de s'avouer qu'elle eût peut-être hésité, elle détestait Tsouki, elle n'ose plus penser qu'elle la déteste encore. Soulagée par la compresse d'eau salée, étourdie par le choc, Yvonne s'endort, Tsouki est seule pour préparer le dîner.

Elle trouve du riz dans le placard de la cuisine, elle saura le faire. Combien de fois elle a regardé chez sa respectable grand-mère la mousmé préparer ce plat qui accompagne au Japon tous les repas. Elle sait aussi faire la soupe aux algues, ici il n'y a pas de ces plantes marines qui font de si bonnes soupes, mais les poireaux trouvés dans le garde-manger remplaceront les algues, elle les met à bouillir avec des pommes de terre. Elle découvre du fromage blanc et la concierge du Vieux-Logis lui a remis un panier d'oranges, panier qu'elle n'a pas abandonné sur la route. Le

dîner ne sera pas mal composé pour une cuisinière débutante.

Pendant que tout cuit et qu'Yvonne dort, Tsouki monte dans sa chambre pour laver les écorchures qu'elle a aux jambes et changer sa robe salie par le sang d'une dame blessée au visage.

Arrivée dans cette pièce qu'elle aime maintenant, Tsouki a bien envie de s'allonger sur le divan, elle se sent lasse, le choc, l'émotion, le chagrin – elle aime M<sup>me</sup> Luciole si bonne pour elle autant que son cœur généreux peut aimer – tout l'a fatiguée, comme elle serait heureuse de se reposer ! Mais ce Dieu qu'elle va bientôt recevoir lui ordonne de ne penser qu'aux autres. Pierrot, bien qu'il soit un garçon, a besoin d'être aidé et Yvonne, malgré son caractère désagréable, va beaucoup souffrir de n'avoir plus sa maman. Tsouki connaît l'angoisse de la séparation et plaint Yvonne, cette petite fille qui n'a pas voulu être son amie.

Courageusement, Tsouki tourne le dos au divan et se déshabille. Que va-t-elle mettre ? Sa

robe avec laquelle elle va au collège ? Non, en faisant la cuisine, la vaisselle, les taches sont à craindre et Tsouki, très propre, redoute les taches. Elle choisit son costume japonais avec lequel tous les soirs elle dort afin de retrouver pendant la nuit ses habitudes japonaises. Ainsi vêtue, elle fait une courte prière pour demander à la Vierge, la maman de tous les enfants, de lui donner l'énergie dont elle a besoin pour terminer la journée.

Elle descend, Yvonne dort toujours.

Dans la cuisine la soupe cuit et le riz mijote tranquillement, sans faire de bruit elle va mettre le couvert afin que Pierrot en revenant trouve le dîner prêt.

À huit heures, enfin, Tsouki voit arriver le jeune garçon, dans le jardin il court, tant il a hâte. La cuisine éclairée lui indique la pièce où il faut entrer. Avec quelle impatience il en ouvre la porte. Ne plus être seul avec son chagrin, quel soulagement ! Retrouver la maison accueillante comme si maman était là, quelle détente !

Tout de suite, sans même remarquer l'absence



d'Yvonne, il raconte sa visite.

Au bureau on lui a demandé beaucoup de renseignements : le nom, l'âge de maman qu'il ne savait pas. Demain il devra apporter des papiers, maman indiquera sans doute où ils se trouvent. Une sœur blanche est venue, elle a expliqué que maman avait une jambe « cassée et comme elle souffrait beaucoup, la sœur lui avait fait une piqûre qui l'a endormie. Demain, à treize heures, deux personnes pourront venir. La sœur apprendra à maman que ses enfants n'ont rien de cassé et qu'ils pensent beaucoup à elle.

Assise à côté de Pierrot, Tsouki a écouté le petit garçon lui raconter sa visite à l'hôpital, elle lui prend la main, la serre affectueusement et dit de sa voix claire, si agréable à entendre :

– Pierrot, nous allons vivre comme si votre chère maman était avec nous et nos efforts, notre travail, nos prières aideront la pauvre malade à guérir. Pierrot, il faut avoir beaucoup de courage et si parfois Yvonne se fâche, nous ne devons pas lui en vouloir et nous nous efforcerons de ne plus la taquiner. Allons dîner, Yvonne dort, j'espère

que sa jambe ne la fera pas trop souffrir.

Tsouki verse la soupe dans la soupière. Est-elle cuite ? Elle n'en est pas sûre, elle ignore qu'une cuisinière doit goûter la cuisine qu'elle fait.

Pierrot se charge de la soupière, Tsouki emporte le pain, le riz et les oranges.

– Tsouki, interroge Pierrot, pourquoi avez-vous remis votre costume japonais ?

– C'est celui que je porte tous les soirs dans ma chambre, avec lui je suis plus adroite, mes mouvements sont souples, précis. Dans la journée, je suis une Française pour obéir à mon honoré père et le soir et la nuit, je redeviens japonaise pour ne pas oublier mes ancêtres vénérés et ma respectable grand-mère du Japon ainsi que ma tendre mère.

Et en entrant dans la salle à manger, entouré de la fumée de la soupe, Pierrot, reconnaissant, murmure :

– Ah ! Tsouki, comme je serais malheureux si vous n'étiez pas là.

\*

M<sup>me</sup> Luciole guérira, le diagnostic du docteur est formel, mais la jambe cassée en trois endroits demandera une immobilité absolue et des soins longs et difficiles. M<sup>me</sup> Luciole est au moins pour deux ou trois mois à l'hôpital.

Le docteur a dit à la malade la vérité, il ne peut être question de la transporter chez elle : plâtre, radiographies fréquentes, massages, électricité, tous ces soins qui arriveront à rendre sa jambe à peu près solide ne peuvent être donnés chez elle.

Quelle anxiété, quel chagrin pour M<sup>me</sup> Luciole de sentir ses enfants et Tsouki seuls. Elle a immédiatement prévenu M<sup>me</sup> de Prélac, mais depuis des semaines elle n'a aucune nouvelle de la voyageuse et, en attendant sa réponse, Tsouki restera dans la petite maison.

M. le Curé est venu voir M<sup>me</sup> Luciole et lui a promis que sa sœur irait souvent rendre visite aux

enfants, et il a appris à la malade que la petite Japonaise se révélait courageuse, pleine d'entrain et de décision. Tout allait bien.

Chaque jour, avant la rentrée à l'école, un des trois enfants vient à l'hôpital, cette visite où ils racontent tout ce qu'ils font donne à la malade une tranquillité relative. Sa grande préoccupation, c'est la question pécuniaire, l'argent. En dehors de son traitement de professeur, M<sup>me</sup> Luciole donnait beaucoup de leçons, ce qui augmentait ses revenus, mais pendant trois mois elle ne pourra recevoir ses élèves, et quand elle sortira de l'hôpital, les retrouvera-t-elle ? C'est pour elle un gros souci.

Elle a donné à Pierrot la clef de son secrétaire où était enfermé l'argent pour le mois. Le petit garçon doit en prendre pour la nourriture de tous les jours, et chaque fois qu'il faut payer des notes, le tout doit être inscrit bien régulièrement sur le livre de dépenses.

M<sup>me</sup> Luciole a appris à Pierrot qu'au début de chaque mois, une personne apportait une grosse somme pour l'entretien de Tsouki, cette somme,

s'ils sont économes, leur permettra de vivre jusqu'à ce que M<sup>me</sup> Luciole puisse reprendre ses occupations.

Pierrot a été très étonné d'apprendre que la présence de Tsouki apportait tant d'argent à la maison. Il aime beaucoup la petite Japonaise, c'est pour lui une seconde sœur, plus agréable de caractère qu'Yvonne, et il n'avait jamais pensé que pour la recevoir sa maman acceptait de l'argent. C'était naturel, la vie est chère, Pierrot s'en apercevait tous les jours. Il faisait le marché le jeudi et le dimanche et, en regardant tous les prix, en marchandant, il dépensait beaucoup et l'argent du tiroir s'en allait, mais maman et Pierrot ne s'inquiétaient pas puisque le mois prochain l'argent devait arriver.

Le premier jour du mois de mars est un dimanche, maman a recommandé la veille à Pierrot de ne pas quitter la maison, afin que le monsieur envoyé par M<sup>me</sup> de Prélac et qui vient d'habitude entre midi et deux heures, trouve quelqu'un. Maman a fait le reçu et Pierrot doit expliquer l'accident et apprendre à ce monsieur

que M<sup>me</sup> de Prélac est prévenue.

Ce dimanche-là, il fait un magnifique temps. Après la messe matinale, pendant que les filles font le marché, Pierrot s'installe dans le jardin avec ses livres, il va préparer une composition tout en attendant le monsieur qui, en apportant l'argent, leur donnera la sécurité.

Les filles reviennent du marché avec des provisions raisonnables, mais dans leur panier Pierrot découvre avec effroi un gentil ananas, son fruit préféré. C'est une folie, les filles ont dû dépenser pour cet achat tout ce qu'il leur avait remis.

– Yvonne, s'écrie-t-il désolé, pourquoi as-tu acheté cet ananas ?

– C'est pour maman, s'écrie Yvonne fièrement, le médecin lui a recommandé de manger beaucoup de fruits, et celui-là est le meilleur.

– Oui, reprend Pierrot tristement, c'est le meilleur, mais c'est aussi le plus cher.

– Oui, confirme Yvonne radieuse, c'est le plus

cher.

– Et tu ne penses jamais que nous ne sommes pas riches, tu sais pourtant que maman ne donne plus de leçons et qu'elle est encore pour de longues semaines à l'hôpital. Je te l'ai déjà expliqué, mais tu ne veux pas comprendre.

– Je comprends très bien, réplique Yvonne, je ne suis pas dépourvue d'intelligence, mais pour te rassurer, vieil avare, je vais t'apprendre qui a payé cet ananas. C'est Tsouki. Et elle ajoute en soupirant : « Elle a une bourse mieux garnie que la mienne, je n'avais que vingt francs. »

La petite Japonaise a suivi la discussion du frère et de la sœur sans intervenir, elle n'intervient jamais. Mise en cause, elle va s'expliquer :

– Écoutez-moi, Pierrot, quand j'ai quitté le Japon, mon honorable père m'a donné une grosse somme pour le voyage, depuis que je suis ici la chère M<sup>me</sup> Luciole m'a remis de l'argent chaque mois pour mes dépenses personnelles, j'ai fait des économies, ce qui me permet d'offrir à notre chère malade les fruits qu'elle aime.

– Ah ! Tsouki, murmure Pierrot reconnaissant, comme vous êtes gentille. Que ferions-nous sans vous ? C’est le Bon Dieu qui vous a envoyée ici. Yvonne et moi, nous devrions l’en remercier tous les jours.

Mécontente de cet éloge fait à Tsouki, Yvonne prend le panier, l’emporte à la cuisine, mais laisse l’ananas sur la table. Tsouki ne la suit pas. Quand Yvonne est de mauvaise humeur, il faut éviter tout contact avec elle.

– Vous devriez essayer, dit-elle en s’asseyant près de Pierrot, de ne pas contrarier votre sœur, elle ne m’aime pas, vous le savez. Depuis l’accident, elle me supporte beaucoup mieux, elle est même quelquefois très gentille, mais la moindre chose lui fait reprendre un vilain visage. Au Japon, on nous apprend toutes petites à sourire, même quand nous avons de la peine ou que nous méritons une réprimande. Il ne faut pas attrister les personnes qui vivent avec nous, ce n’est pas poli, et la politesse est pour nous un des premiers devoirs envers les autres. Ne vous désespérez pas, Pierrot, nous apprendrons à



Yvonne « le sourire », et vous verrez alors comme pour elle et pour nous tout ira mieux. Je mettrai le couvert, je lui laisserai préparer le déjeuner, elle le prépare beaucoup mieux que moi, nous déjeunerons de bonne heure, aujourd'hui c'est vous qui allez à l'hôpital et Yvonne doit vous accompagner.

– Non, aujourd'hui je n'irai pas.

– Puis-je vous demander, reprend la petite Japonaise avec sa politesse habituelle, pourquoi vous renoncez à cette grande joie.

Pierrot hésite avant de répondre. Il ignore ce que Tsouki sait, M<sup>me</sup> Luciole lui a-t-elle appris que sa grand-mère envoyait tous les mois de l'argent pour son entretien. Cela lui est très désagréable à dire, et le pauvre Pierrot s'aperçoit que l'argent, dont on a tant besoin, est une chose dont il n'est pas agréable de parler.

– Tsouki, reprend-il embarrassé, maman m'a appris que le premier jour de chaque mois votre grand-mère lui envoyait de l'argent pour... pour votre entretien. La vie est chère, la viande, le pain, les légumes, il faut acheter tout cela et...

nous ne sommes pas riches. Maman travaille beaucoup, nous ne pourrions vivre avec son traitement de professeur si elle ne donnait pas de leçons, et maintenant elle ne peut plus en donner, alors... alors l'argent que votre grand-mère envoie nous permettra d'aller au marché et de tout payer jusqu'à ce que maman revienne. Ce premier jour de mars, j'attends le Monsieur qui, chaque mois, apporte l'argent. Voilà pourquoi je ne peux pas aller à l'hôpital.

En entendant Pierrot, Tsouki est bien étonnée, elle n'a jamais réfléchi dans quelles conditions elle était chez M<sup>me</sup> Luciole. Arrivant du Japon pour vivre dans la maison de sa grand-mère, ces questions pécuniaires ne l'intéressaient pas, les parents arrangent tout pour leurs enfants et les enfants n'ont qu'à obéir. Sa respectable grand-mère, absente, se faisait remplacer par la chère M<sup>me</sup> Luciole, c'était parfait, et Tsouki n'avait jamais réfléchi que l'entretien d'une petite fille est une chose qui coûte très cher. Heureusement que sa grand-mère inconnue voulait bien l'assurer, sans cela, elle serait morte de honte en pensant que la pauvre M<sup>me</sup> Luciole travaillait

pour l'entretenir.

Ne voulant pas que son jeune ami devine sa surprise, elle, répond :

– Je comprends, je comprends très bien. Vous attendrez le Monsieur et vous serez gentil de lui demander des nouvelles de mon honorée grand-mère, je voudrais savoir si elle reviendra bientôt.

Cette dernière phrase inquiète Pierrot. Le visage bouleversé, d'une voix rauque, il demande :

– Vous voulez nous quitter, et comme un enfant qu'il est encore, il ajoute : Oh ! ne me laissez pas seul avec Yvonne tant que maman n'est pas revenue.

Et, souriante, la petite Japonaise répond avec affection :

– Vous quitter, je n'y pense pas, je suis si heureuse de vous être utile en ce moment. La chère M<sup>me</sup> Luciole m'a dit hier qu'elle me confiait ses enfants, je désire mériter cette confiance et je voudrais tout faire pour qu'ils ne fussent pas trop malheureux pendant l'absence de

leur vénérée maman. Pierrot, je me permets de vous dire qu'il faudrait, je crois, éviter de parler de l'argent de mon honorable grand-mère à Yvonne, cela pourrait l'ennuyer. Déjà, aujourd'hui, elle regrettait de ne pouvoir acheter l'ananas, je la comprends, c'est une joie très grande d'offrir quelque chose à une personne qu'on aime. Il ne faut pas avec l'argent la froisser, elle est très susceptible, je me permets de vous le rappeler.

– Dites plutôt, s'écrie Pierrot furieux, qu'elle a un très mauvais caractère, ce sera exact.

– Je ne sais pas, Yvonne trouve peut-être que c'est nous qui avons mauvais caractère. Je crois qu'il faut dire que nous avons des caractères différents, cela sera plus juste, et il faut toujours être juste.

– J'essaierai, Tsouki, j'essaierai.

La petite Japonaise sourit à cet ami de France qui est pour elle un si bon compagnon. Elle laisse sur la table l'ananas qui exhale un doux parfum, rappelant à Tsouki l'odeur des cerisiers en fleur de son cher Japon.

La maison est en ordre, les enfants s'appliquent chaque jour à faire très soigneusement le ménage. Tsouki a appris à Pierrot et à Yvonne bien des choses à ce sujet, car les maisons japonaises sont les plus propres du monde.

À midi, les trois enfants se retrouvent à table ; en faisant le déjeuner, la mauvaise humeur d'Yvonne s'est dissipée. Dans la cuisine elle a trouvé, trempant dans une terrine, les pommes de terre épluchées, travail qui particulièrement l'ennuie, et elle a bien deviné que Tsouki avait dû le faire avant de partir au marché. À table, la place de maman est respectée, aucun d'eux n'oserait s'y mettre, et comme Pierrot et Yvonne pensent beaucoup à elle, ils s'efforcent de se bien tenir à table. Tsouki, habituée dès son enfance à manger avec correction, n'a aucun mal à les imiter.

Pendant le déjeuner, ils bavardent. Yvonne a déjà organisé l'après-midi, Pierrot et elle iront voir leur maman, puis ils reviendront prendre Tsouki et tous les trois s'en iront à la plage

retrouver leurs amis.

Pierrot, qui se souvient des recommandations de la petite Japonaise, répond avec calme que ce programme n'est pas le sien, un Monsieur va apporter une lettre pour maman, il l'attendra et ne sortira pas avant qu'il soit venu, maman le lui a bien recommandé.

Yvonne s'étonne, M<sup>me</sup> Luciole ne lui a pas parlé de ce Monsieur.

– Qui est-ce ? Que vient-il faire ? Est-ce le directeur de la maison d'éducation où maman est professeur ?

Ne voulant rien dire, Pierrot répond qu'il ne connaît pas ce Monsieur et qu'il se contentera de l'attendre. Yvonne et Tsouki iront à l'hôpital et après à la plage si elles le désirent. Il a une composition demain, et serait bien content s'il pouvait offrir à maman une bonne place.

Yvonne n'interroge plus son frère qui sait ou ne sait pas, elle découvrira bien toute seule ce que ce Monsieur apporte à maman.

À une heure, les deux fillettes s'en vont à

l'hôpital avec l'ananas. Pendant le court trajet, Tsouki demande à Yvonne de bien vouloir l'offrir à sa tendre mère, elles partageront la dépense, Yvonne remettra vingt francs à Tsouki.

Cette proposition enchante la petite jalouse, avec quel plaisir elle accepte. Reconnaisante, elle est obligée de répéter les paroles de son frère qui l'avaient exaspérée :

– Ah ! Tsouki, que vous êtes gentille !

À l'hôpital, M<sup>me</sup> Luciole les reçoit avec joie, mais aujourd'hui elle est très fatiguée, le chirurgien a dû lui faire un nouveau plâtre et ce transport à la salle d'opération lui a été pénible. Elle ne réclame pas Pierrot, connaissant la raison de son absence, mais elle demande si un Monsieur est venu apporter une lettre pour elle et Yvonne répond qu'il n'était pas encore arrivé quand elles ont quitté la maison.

M<sup>me</sup> Luciole les remercie de l'ananas, un beau cadeau qui sera pour elle un régal, mais il ne faut pas recommencer pareille folie, et Yvonne explique avec fierté que cet achat a été fait avec leurs économies.

M<sup>me</sup> Luciole exprime encore sa reconnaissance, puis, énervée par la fièvre, elle renvoie les fillettes. Il fait beau, elles doivent aller se promener.

Yvonne et Tsouki quittent l'hôpital avec une mauvaise impression, elles ont trouvé M<sup>me</sup> Luciole plus fatiguée que d'habitude.

Tsouki, qui veut rassurer Yvonne, affirme que dans toute fracture il y a une mauvaise période, elle a lu ce renseignement dans le livre de chirurgie trouvé dans la bibliothèque du studio. Après, la guérison est très rapide et, pour obéir à la malade et distraire Yvonne qui a de la peine, Tsouki s'en va à la plage avec elle. Elle aurait préféré rentrer à la maison pour peindre quelques jolies Heurs, au Japon elle était une des meilleures dessinatrices de la classe, et pour colorer les fleurs la chose est facile, il n'y a qu'à regarder les couleurs des pétales. S'efforcer de rendre la fleur dessinée aussi jolie que la fleur vivante, immortaliser celle qui va mourir, en garder le portrait, quel plaisir ! Il y a dans le petit jardin des roses couleur d'aurore, qu'elle aurait



voulu peindre, mais le chagrin d'Yvonne ne lui permet pas ce plaisir.

À la plage, il fait très chaud, les amies ne sont pas là et Yvonne, qui n'a vraiment aucune envie de s'amuser, le visage pâle et crispé de sa maman est toujours devant ses yeux, ne demande elle aussi qu'à rentrer. Elle s'installera avec un bon livre dans le jardin, et si le Monsieur n'est pas venu, elle sera heureuse de le connaître. Ce Monsieur mystérieux que Pierrot attend a éveillé sa curiosité et Yvonne est très curieuse.

En arrivant à la maison, dès qu'elle est près de son frère, Yvonne l'interroge :

– Eh bien ! Le personnage que tu attends est-il venu ?

Furieux, Pierrot répond :

– Tu pourrais me donner des nouvelles de maman.

Honteuse, Yvonne ne répond pas tout de suite, puis contente de faire partager à son frère l'anxiété qu'elle a éprouvée à l'hôpital, elle s'écrie :

– Maman était très fatiguée, le chirurgien lui a refait un nouveau plâtre, elle devait beaucoup souffrir, car son visage était comme crispé, elle avait du mal à parler et désirait dormir, nous sommes restées peu de temps.

Tsouki, bien vite, intervint, car le pauvre Pierrot, énervé par l'attente, a déjà des larmes dans les yeux.

– Il faisait très chaud dans la salle de l'hôpital et je crois que la chère M<sup>me</sup> Luciole avait dû avoir une piqûre, c'est ce qui explique, sans doute, son désir de repos.

Pierrot veut cacher son chagrin, il baisse la tête sur ses livres et murmure :

– J'attends toujours le Monsieur que maman m'a annoncé.

Ce renseignement réjouit Yvonne, elle se dépêche de rentrer dans la maison pour chercher le livre qu'elle veut lire et, sans s'occuper de son frère, elle s'installe dans un bon fauteuil, à côté d'un rosier en fleur qui se trouve près de la porte d'entrée, ainsi le mystérieux visiteur passera

devant elle et elle pourra à loisir l'examiner.

Tsouki s'en va dans sa chambre, prendre son petit attirail de peintre, et elle aussi s'installera dans le jardin pour essayer de copier sur un papier noir les roses couleur de l'aurore. Si elle arrive à les faire aussi belles que le modèle, elle les enverra à sa chère maman par le prochain courrier.

Les heures passent, le goûter réunit les enfants, goûter où Pierrot est bien silencieux. Le Monsieur attendu n'est pas encore venu, que ferait-il s'il ne venait pas ? Il n'y a plus beaucoup d'argent dans le tiroir du secrétaire de maman et alors, sans argent, comment pourrait-il faire le marché, acheter tout ce qu'il faut pour trois personnes, et c'est effrayant ce que trois personnes mangent !

Pauvre Pierrot, il est chef de famille, il est comptable, et toutes ces responsabilités l'écrasent. Mais il n'est que cinq heures, le Monsieur peut encore venir, et il se replonge dans ses livres.

Yvonne, plus impatiente, va à la cuisine mettre

la soupe en train, mais elle surveille la porte.

Calme et sereine, Tsouki continue à peindre les roses, elle a recommandé à Dieu la chère M<sup>me</sup> Luciole et, le cœur plein de gratitude, elle a remercié le Seigneur d'avoir créé de si jolies fleurs.

L'heure du dîner est venue, Pierrot est de plus en plus soucieux et, comme il veut dissimuler à sa sœur et à Tsouki son inquiétude, il parle, il rit, mais ses paroles et son rire disent à la petite Japonaise quelle anxiété est la sienne. Si l'argent n'arrivait pas, que feraient-ils tous les trois ?

Avant tout, tant que la chère M<sup>me</sup> Luciole ne sera pas guérie, il faudra lui cacher que cet argent n'est pas arrivé. Et puis, demain, le Monsieur peut venir encore, Pierrot ne doit pas se désespérer.

Les soins du ménage occupent les enfants, il faut tout ranger ce soir, demain matin ils s'en vont de bonne heure au collège et ils doivent laisser la maison en ordre.

Pendant que les filles font la vaisselle et

rangent la cuisine, Pierrot fait le ménage soigneusement, comme Tsouki le lui a appris, et à neuf heures, heure à laquelle maman veut qu'ils montent dans leur chambre, ils sont prêts à obéir à l'absente.

Sur le palier du premier, ils s'arrêtent et se dirigent vers la chambre de M<sup>me</sup> Luciole. Depuis l'accident, tous les trois viennent faire leur prière devant le grand Christ de leur maman et demander à Celui qui est le Maître la guérison de la malade.

Ce soir, la prière est encore plus fervente que les autres soirs, tous les trois devinent que M<sup>me</sup> Luciole, fatiguée par le nouveau plâtre, va passer une mauvaise nuit

Après la prière, ils se séparent, Pierrot, accablé, va dans sa chambre, il essaie, pour se donner du courage, de se répéter ce que Tsouki a dit : le Monsieur peut venir demain.

Chez elle, la petite Japonaise enlève vite son costume français, elle revêt son kimono, refait ses belles boucles que sa grand-mère japonaise aimait tant, puis mettant devant elle les roses

qu'elle a peintes et qui sont très ressemblantes, aussi anxieuse que Pierrot, elle prend sa guitare et, laissant la fenêtre ouverte pour que son jeune ami l'entende, elle chante une chanson japonaise, lente mélodie si douce, si délicieuse qu'elle consolera le petit ami de France :

Ho-Ki-Kyo !

\*

Pendant une semaine, Pierrot a attendu le Monsieur qui devait apporter l'argent, et il n'est pas venu. Jeudi, il a été à l'hôpital avec Tsouki, Yvonne gardait la maison, le Monsieur pouvait venir, son frère lui avait expliqué qu'il apporterait une lettre que maman attendait avec beaucoup d'impatience.

À l'hôpital, M<sup>me</sup> Luciole était encore bien fatiguée et, pour ne pas l'inquiéter, Pierrot a fait un gros mensonge : il a dit que le Monsieur était venu et que l'argent était rangé dans le secrétaire.

Si maman n'avait pas été à moitié endormie

par une potion calmante, elle se fût aperçu que Pierrot ne disait pas la vérité. Tsouki, pourtant, le soutenait de toute son énergie ; elle lui avait dit, le matin même, honteuse d'être obligée de parler de ce fameux argent :

– Pierrot, votre chère maman ne doit pas savoir que nous sommes ennuyés, d'abord ce Monsieur peut encore venir, et puis, s'il ne vient pas, tous les trois nous nous débrouillerons. Nous mettrons Yvonne au courant de l'ennui que vous avez et je suis certaine que l'un de nous aura une idée qui nous permettra d'attendre l'envoi que mon honorable grand-mère fait chaque mois. Il faut, pour guérir, que la chère M<sup>me</sup> Luciole n'ait aucune inquiétude.

Et Pierrot a obéi. M<sup>me</sup> Luciole a recommandé que l'argent soit ménagé, les enfants ne devaient faire aucune dépense inutile, mais bien se nourrir ; pour les autres achats, il fallait attendre son retour et soigner vêtements et chaussures, car de quelque temps elle ne pourrait leur en donner d'autres. Bien entendu, si Tsouki avait besoin de quelque chose, il ne fallait pas hésiter à l'acheter.

Tsouki a affirmé que son trousseau était complet et que, du reste, pour tout achat elle voulait attendre le retour de M<sup>me</sup> Luciole. Et comme la malade, calmée par la potion, commençait à s'endormir, la visite fut courte, heureusement pour Pierrot qui mentait très mal et qui ne savait plus que dire à maman.

Quand ils furent sortis de l'hôpital, Tsouki voulut envisager tout de suite, dit-elle, la situation que le « joli » mensonge – joli était pour consoler Pierrot – avait créée. Il fallait au plus vite mettre de l'argent dans le tiroir du secrétaire de la chère M<sup>me</sup> Luciole, afin qu'à son retour elle n'ait de ce côté-là aucun souci. Et Pierrot, très triste, interrogea :

– Où voulez-vous que nous trouvions de l'argent, je suis toute la journée en classe, je ne peux pas essayer d'en gagner.

Et, tranquillement, Tsouki répondit :

– Ne vous tourmentez pas, à nous trois, car il faut mettre Yvonne au courant, nous aurons une idée qui nous rapportera de l'argent. J'en ai déjà plusieurs, mais il faut les discuter. Nous allons



nous réunir en conseil.

Et Pierrot, toujours inquiet, demanda :

– Qui va parler à Yvonne ? Elle va être furieuse que nous lui ayons caché ce que la lettre pour maman devait contenir.

Et, toujours aussi calme, Tsouki répondit :

– Ne vous tourmentez pas, je la renseignerai moi-même.

Pierrot soupira, il redoutait la mauvaise humeur d'Yvonne et il était convaincu que la nouvelle de leur pauvreté, il fallait dire le mot, allait l'exaspérer. Ah ! ils allaient avoir un bien mauvais jeudi !

À la petite maison, ils trouvèrent Yvonne qui était en train de ratisser le jardin. Pleine d'entrain, elle leur demanda comment allait M<sup>me</sup> Luciole et leur annonça qu'elle avait organisé leur jeudi et qu'ils allaient bien s'amuser.

Pierrot allait répondre qu'ils avaient autre chose à faire qu'à s'amuser, Tsouki ne lui en laissa pas le temps.

– Yvonne, dit-elle de sa voix claire, j'ai à vous

apprendre une chose qui me concerne, assez pénible à expliquer. Je demande à votre amitié, si vous en avez un tout petit peu pour moi, de bien vouloir m'écouter. Nous allons nous réunir tous les trois dans le studio, au jardin nous aurions trop de distractions, les roses sont si belles ! et il faut que nous prenions des décisions très importantes. Yvonne, voulez-vous présider le conseil qui va fonder une association. Tous les trois, jusqu'au retour de votre maman, nous serons des associés.

Étonnée, Yvonne alla ranger le râteau, flattée que Tsouki lui ait demandé de « présider » un conseil. Elle ne savait pas au juste ce que voulait dire un « conseil », mais à l'école il y avait une jeune fille qui était présidente de la Croix-Rouge de la jeunesse, et ce titre lui avait toujours plu. Présider, présidente, cela était presque pareil.

Dans le studio, Yvonne, très sérieuse, s'assit, la première, à la table ronde, Tsouki et Pierrot l'imitèrent, et elle dit, souriante :

– Tsouki, mon amitié vous écoute.

Et Pierrot, en entendant ces paroles, admira la

diplomatie, la politesse de la petite Japonaise, et il aurait aimé murmurer : « On ne prend pas les mouches avec du vinaigre » ; mais il ne fallait pas troubler la paix.

Ses mains fines croisées, posées sur la table, de cette voix calme, douce comme une chanson et que Pierrot aime à entendre, Tsouki parla. Elle expliqua à Yvonne que depuis son arrivée, chaque mois, M<sup>me</sup> de Prélac, son honorable grand-mère, envoyait de l'argent à la chère M<sup>me</sup> Luciole pour son entretien. C'était le Monsieur attendu depuis quelques jours qui l'apportait, et voilà que ce Monsieur n'était pas venu et aucun message n'avait expliqué son absence. Pierrot et Tsouki n'avaient pas voulu apprendre à la chère blessée que l'argent n'était pas arrivé.

Yvonne s'est écriée :

– Vous avez bien fait, maman se serait inquiétée.

– C'est ce que nous avons pensé, reprit Tsouki, mais cet argent que Pierrot devait mettre dans le tiroir afin qu'il nous servît pour les achats de tous les jours, nous ne l'avons pas, alors

comment allons-nous faire ?

Yvonne, qui présidait ce conseil, a trouvé que cette présidence était moins agréable qu'elle ne le pensait ; d'un geste qui manquait d'élégance, elle se gratta la tête, tira son oreille, sortit la langue et, très embarrassée, répéta :

– Oui, qu'allons-nous faire ? Et elle ajouta : Sans argent, comment faire le marché, nous ne pouvons vivre sans manger.

– C'est exact, reprit Tsouki.

Et, furieux, Pierrot s'écria :

– C'est tout ce que tu trouves à nous dire, tu n'as pas beaucoup d'imagination.

Tout de suite, Yvonne riposta :

– Et toi l'aîné, tu en as beaucoup, et pourtant c'est à toi que maman a confié la clef du secrétaire où est l'argent.

– Ne nous disputons pas, reprit Tsouki, discutons plutôt. Je vais vous dire mes idées, après chacun de vous dira les siennes, à moins que vous ne préféreriez, Yvonne, commencer.

Et la pauvre présidente fut bien obligée d'avouer qu'elle n'avait aucune idée.

Pierrot, moqueur, s'écria :

– Ça ne m'étonne pas.

Mais la petite Japonaise, souriante, ne laissa pas à Yvonne le temps de répondre, tout de suite elle intervint :

– Il nous faut de l'argent très vite. Alors, je vous propose le commerce ; cela, je crois, rapporte chaque jour une certaine somme. Nous pourrions ouvrir une boutique ici même, devant la grille, Pierrot nous construirait un petit étalage. Au Japon, nous n'avons pas de magasins avec des glaces comme ici, ni des salles de vente somptueuses ; chaque jour, sur des tables volantes, les marchands installent leurs marchandises un peu comme au marché, et les remportent le soir. Nous pourrions faire la même chose.

– Et que mettriez-vous dans votre boutique ? demanda Yvonne, prête à railler cette étrange idée.

– Des fleurs.

– Et où les prendriez-vous ?

– Les roses du jardin sont belles, et nous pourrions en acheter quelques-unes au marché que nous revendrions. Ici, vous avez beaucoup de fleuristes, mais ils ne savent pas arranger les fleurs comme au Japon. Nous les arrangerons nous-mêmes, nous achèterons quelques jolis vases simples et j’essaierai de faire des bouquets comme je les faisais à l’école. J’ai eu deux années de suite le premier prix, ma tendre maman, une merveilleuse fleuriste, m’avait donné des leçons.

– C’est une idée, reprit Pierrot, mais cette boutique ne serait pas souvent ouverte, nous ne pouvons manquer le lycée, maman ne serait pas contente.

– Nous l’ouvrirons le jeudi et le dimanche toute la journée, et les autres jours dès que nous rentrerons. Nous mettrons un écriteau : « Fermé pendant les heures de classe ». Et nous pourrons vendre aussi des tableaux de fleurs, Yvonne, qui dessine très bien, m’aidera à les faire. Nous

aurons, peut-être, rapidement des clients. Ne croyez-vous pas que nous pourrions essayer dès demain la vente des fleurs. Aujourd'hui, Yvonne et moi, nous allons visiter les magasins de Cannes pour acheter quelques jolis vases avec mes économies et Pierrot, pendant ce temps-là, pourrait nous fabriquer un étalage. Il y a des planches à la cave. Qu'en pensez-vous, Yvonne ?

Yvonne fut enthousiasmée. Comme présidente du conseil, elle affirma que cette idée était la meilleure, elle oublia complètement qu'elle et son frère n'en avaient eu aucune. Elle décida qu'il fallait tout de suite travailler. Cette journée du jeudi serait beaucoup plus amusante que celle qu'elle avait préparée.

Et les deux fillettes s'en allèrent dans les magasins de Cannes. Yvonne écouta Tsouki, de jolis vases simples et de couleurs vives furent choisis, puis elles remontèrent bien vite pour aider Pierrot qui s'était mis à fabriquer l'étalage demandé. Adroit de ses mains, conseillé par la petite Japonaise qui se souvenait si bien des boutiques de son pays, le soir, derrière un côté de

la grille, une petite guérite en bois blanc, qu'on peindrait très rapidement, s'élevait, trois planches, mises à des hauteurs différentes assuraient un gentil étalage.

Ils découvrirent dans la cave du papier noir que Tsouki fixa sur les planches avec des punaises, les vases de couleur ressortiraient ainsi magnifiquement. Dimanche matin, tout de suite après la messe, ils iraient acheter des fleurs, et Tsouki les arrangerait dans les vases. Elle avait fini son tableau de roses que Pierrot trouvait merveilleux, et elle en avait fait un autre de glycines. Sur la planche du haut de l'étalage, ils seraient mis et feraient une jolie décoration.

Tout était prévu pour l'ouverture du magasin le prochain dimanche. Les enfants étaient très agiles, anxieux : auraient-ils beaucoup de clients le premier jour ? Les clients devaient venir au plus vite, car dans le tiroir il y avait bien peu d'argent et Pierrot se demandait comment « sa » famille allait vivre. Il fallait réduire les dépenses, et déjà les trois enfants mangeaient le moins possible, disant qu'ils n'avaient pas faim,



mensonge qu'ils faisaient généreusement pour essayer de diminuer les frais.

La veille de l'ouverture, ils s'aperçurent qu'à leur petite boutique, qui leur semblait si belle, ils n'avaient donné aucun nom. C'était une erreur, affirma Pierrot, les noms des boutiques se retiennent et sont plus faciles à recommander, et tous les trois cherchèrent comment ils allaient l'appeler. Le nom choisi serait peint par Pierrot demain matin sur le bois qui avait maintenant une jolie couleur verte.

Ce fut assez difficile à trouver : Yvonne proposa « Aux jolies fleurs », Tsouki « Aux belles roses », mais Pierrot, qui avait son idée, déclara que tout cela était trop banal. Si ses associées voulaient accepter celui qu'il allait proposer, il en serait bien content :

– Dis-le, cria Yvonne avec impatience, et peu aimable, elle ajouta : Cela m'étonnerait si tu avais trouvé quelque chose de bien.

Gentiment, Tsouki demanda :

– Renseignez-nous, Pierrot, vous avez peut-

être une bonne idée.

Et rougissant, en regardant sa petite amie japonaise, il murmura :

– Je voudrais... je voudrais qu'on appelât notre boutique « Au clair de la lune », et il ajouta d'une voix à peine perceptible : « Clair rappellera la voix de Tsouki, et Lune, n'est-ce pas aussi son nom. »

Yvonne n'entendit pas l'explication de son frère. « Au clair de la lune », cela heureusement lui plaisait. Vite, il fallait peindre sur la boutique en lettres noires : « Au clair de la lune ».

Le dimanche d'ouverture, ce dimanche tant attendu, dès six heures du matin les enfants sont dans la boutique. Pierrot peint l'enseigne et ces demoiselles installent les bouquets que Tsouki fait avec soin, mais aussi avec une lenteur qui exaspère Yvonne.

Les roses du jardin, ces roses que M<sup>me</sup> Luciole a tant soignées, suffisent aujourd'hui, si la vente est bonne, le bénéfice sera superbe. Six vases, six bouquets : roses rouges, roses couleur d'aurore,

roses blanches immaculées, roses jaunes, chacune des fleurs est mise en valeur par des mains expertes et Yvonne s'étonne que cinq roses suffisent pour faire un bouquet. Tsouki, c'est certain, est une merveilleuse fleuriste.

À l'heure de la messe, la petite boutique est prête à recevoir des acheteurs. Les enfants s'habillent rapidement et, dans la chapelle de l'hôpital, ils vont prier pour M<sup>me</sup> Luciole, et tous trois demandent à Dieu de les aider dans leur entreprise et de bénir la petite boutique « Au clair de la lune ».

À neuf heures, après un rapide déjeuner, Yvonne, qui a mis sa plus jolie robe, attend les clients. Il n'y aura jamais qu'une vendeuse, car il ne faut pas encombrer la boutique minuscule. Cachés dans le bosquet, Tsouki et Pierrot surveillent tous les passants, et quand une dame ou un monsieur s'arrête devant la boutique, leur cœur bat à un rythme violent et leurs mains se crispent. Si leurs désirs pouvaient être entendus, comme tous ces passants indifférents entreraient « Au clair de la lune » pour acheter deux ou trois

roses. Pour le premier achat, ils ne sont pas exigeants.

Une heure passe, Yvonne sort de temps en temps de la petite boutique, énervée, les gens regardent, font des réflexions, évidemment ils ne sont pas habitués à cette présentation de fleurs japonaises, il faudrait peut-être la changer et tasser les roses l'une contre l'autre comme font les marchands du marché.

Furieux, Pierrot lui déclare qu'elle n'a aucun goût, et Yvonne répond qu'elle a le goût français ; elle retourne à la boutique de très mauvaise humeur. Son sourire aimable de ce matin a disparu et Tsouki redoute que ce visage grincheux ne déplaise aux futurs acheteurs. Que faire ? Elle doit prendre la vente à onze heures, et si aucun client ne se présente, quel triste déjeuner ils vont faire.

Pierrot se tait, mais Tsouki devine son inquiétude, il ne doit plus y avoir beaucoup d'argent dans le tiroir. Comment peut-on attirer les clients ? Elle se souvient qu'au Japon les mousmés se mettent souvent devant leurs

boutiques, vêtues de leur plus belle robe et leur sourire attire, malgré elles, les acheteuses.

Comme aucune personne n'a pénétré dans la boutique et que l'heure passe, Tsouki, qui va aller remplacer Yvonne dans un quart d'heure, se lève en disant au pauvre Pierrot, si découragé :

– À onze heures, je prends la vente et vous verrez qu'à la sortie de la messe, nous aurons des clients. Je reviens dans un instant.

Tsouki grimpe les deux étages, elle enlève sa robe, défait ses nattes, revêt ses plus beaux kimonos japonais, couleur de lune, et, avec grand soin, elle fait son chignon. Ses lourdes boucles, toutes brillantes d'huile de camélia, se dressent sur sa tête et la grandissent, de hautes épingles d'écaille, incrustés d'or, sont mises dans sa chevelure et l'obi, la grande ceinture couleur d'aurore, entoure sa taille fine et s'épanouit dans le dos. La voici redevenue japonaise.

Elle se souvient que M<sup>me</sup> Luciole, en lui recommandant de porter des robes françaises, lui avait dit qu'elle ne devait pas être un objet de curiosité, aujourd'hui elle veut en être un et les

passants entreront peut-être « Au clair de la lune » pour voir de plus près les belles robes japonaises où les fleurs de cerisiers sont si bien brodées. Et s'ils aperçoivent le dos de Tsouki, ils remarqueront le petit rond blanc, le mon, où sont peintes les armes de la famille de sa mère indiquant qu'elle est petite-fille d'un Samouraï.

Prête, Tsouki descend comme onze heures sonnent à l'horloge de l'église. Pierrot, toujours aussi nerveux, la voit venir ainsi vêtue et comprend pourquoi elle a repris son costume, une Japonaise doit vendre les bouquets japonais. Pourvu que cela réussisse, il reste dans le tiroir un billet de cent francs, le dernier !

Tsouki lui sourit en passant, elle a confiance. En la voyant ainsi parée, Yvonne s'étonne, mais ne fait aucune réflexion, elle se contente de dire :

– Prenez ma place, je vais préparer le déjeuner. Je me demande comment au Japon vous pouvez travailler avec des robes pareilles.

Tsouki ne répond pas et s'installe sur le petit tabouret que Pierrot a fait pour la vendeuse.

Les gens passent nombreux devant la boutique, regardent la Japonaise et les fleurs, mais ils sont en retard pour la messe et doivent se presser.

Avec quelle impatience Tsouki guette la sortie de cette messe de onze heures qui réunit tant de gens. Afin d'attendre patiemment et que le pauvre Pierrot ne devine pas son anxiété, elle dit une dizaine de chapelet pour demander secours. M. le Curé, au catéchisme, leur a affirmé que les prières ferventes sont souvent exaucées.

Enfin, la sortie de la messe. Naturellement, les gens se bousculent comme s'ils avaient hâte de sortir d'une prison, et pourtant la plupart d'entre eux ne donnent au Bon Dieu qu'une demi-heure par semaine.

Et voici que de nombreux paroissiens s'arrêtent devant la petite boutique, dévisagent la Japonaise et admirent les bouquets qui vont si bien avec sa robe. Une dame accompagnée d'une jolie petite fille entre et demande le prix du vase noir et des roses, elle a un cadeau à offrir.

Tsouki ne comptait pas vendre les vases, mais

on ne perd pas une occasion pareille. Connaissant le prix d'achat, elle le double et répond, souriante : trois cents francs, les roses du jardin n'ont rien coûté.

La dame prend des mains de Tsouki le vase noir où cinq roses aurore, plus belles les unes que les autres, s'épanouissent, et dit à sa fillette qui contemple Tsouki :

– Ce vase est ravissant et le bouquet si bien fait. Voulez-vous me l'emballer, Mademoiselle, sans l'abîmer.

Tsouki appelle Pierrot pour lui demander papier et épingles ; les commerçants débutants n'ont pas pensé aux emballages.

Heureusement, Pierrot revient avec du papier blanc trouvé dans la chambre de maman, et comme une autre cliente demande à son tour des renseignements, c'est Pierrot qui fait le paquet et il reçoit les trois cents francs. Il est ébloui, mais confus. Tsouki s'en aperçoit et, souriante, remercie la première cliente en lui demandant de ne pas l'oublier quand elle aura des cadeaux à faire. « Au clair de la lune » est ouvert les jeudis,



les dimanches et les autres jours après quatre heures.

La seconde cliente veut des roses rouges et demande le prix d'une aquarelle faite par Tsouki. Quel embarras ! Au hasard, la petite Japonaise répond : cinq cents francs, et la cliente se renseigne :

– C'est un tableau qui vient du Japon, n'est-ce pas ?

Et Tsouki répond :

– Directement, madame.

La dame ne prend que les roses rouges et dit qu'elle reviendra jeudi prochain pour le tableau, elle veut en parler à son mari. Et Tsouki, aimablement, lui dit :

– J'espère, madame, que vous reviendrez et que vous prendrez cette aquarelle, dois-je vous la mettre de côté ?

Et comme une autre cliente demande le prix des roses blanches, la dame se décide et répond :

– Je viendrai le chercher jeudi, je n'ai pas aujourd'hui assez d'argent sur moi.

Tsouki continue à recevoir acheteurs et acheteuses, elle a appelé Yvonne afin qu'elle ait la joie de voir des clients dans le petit magasin, et quand une heure sonne à l'église, « Au clair de la lune » est vide. Trois vases avec fleurs ont été vendus et Pierrot a dans une boîte plusieurs billets de cent francs.

La boutique est fermée par un petit volet de bois, et, triomphants, les enfants rentrent dans la maison.

Fatigués par cette matinée pleine d'émotions, ils s'asseyent dans le studio et Tsouki murmure :

– Merci, mon Dieu.

– C'est un succès, avoue Yvonne.

– Je meurs de faim, s'écrie Pierrot, plus pratique, mais j'ai abandonné le déjeuner sur le feu, sera-t-il mangeable ?

Yvonne se précipite à la cuisine et revient :

– Tout est très cuit, mais rien n'est brûlé.

– Déjeunons, répond Pierrot, nous allons mettre le couvert.

Et tout en l'aidant, Tsouki rappelle qu'il va falloir faire les comptes et encore cueillir des fleurs, afin de pouvoir ouvrir « Au clair de la lune » cet après-midi. Les vases manqueront, il faudra en prévoir l'achat, ainsi que celui du papier et de la ficelle. « Au clair de la lune » va avoir beaucoup de clients, elle en est certaine. Ce qui sera difficile, ce sera de garder les clients, il faudra toujours inventer de jolies choses pour qu'ils reviennent.

Après le déjeuner, visite à l'hôpital. Pierrot et Yvonne vont s'y rendre et Tsouki cueillera des fleurs, refera des bouquets dans les vases de la maison, qu'on ne vendra pas, et rouvrira la boutique vers trois heures.

Le programme est suivi, M<sup>me</sup> Luciole va beaucoup mieux et le chirurgien lui a promis que dans un mois elle pourrait rentrer chez elle.

– Je reprendrai, a-t-elle dit, immédiatement mes leçons particulières, mais la pension est si éloignée de notre maison que je ne pourrai y retourner qu'en octobre. J'aurai encore pendant quelques mois des difficultés pour marcher, ma

jambe étant cassée en trois endroits, c'est un miracle qu'on ait pu me la conserver.

« Au clair de la lune », l'après-midi, est moins bon que la matinée, pourtant les passants s'arrêtent pour regarder les jolis bouquets et Tsouki, quelques-uns font de petits achats.

Le soir, la première journée de vente se termine par neuf cents francs de recette. Les associés décident qu'il faut prendre une partie de cet argent pour acheter tout ce qu'il faut pour le magasin, ils seront obligés de vivre cette semaine avec deux cents francs. Pierrot affirme que ce sera possible, et puis il y a encore cent francs dans le tiroir qu'il pourra prendre, puisque, chaque jour, « Au clair de la lune » rapportera.

Les associés sont contents. Yvonne et Pierrot se rendent compte qu'ils doivent beaucoup à Tsouki, c'est elle qui a eu l'idée de la boutique, c'est elle qui a fait les bouquets et si, jeudi, la dame vient chercher l'aquarelle, c'est presque la fortune qui entrera « Au clair de la lune ».

Fatigués, après avoir fait une fervente prière, les associés s'en vont chacun dans sa chambre et

reprennent leurs livres d'écoliers. Demain, c'est la classe, il faut savoir les leçons et garder les bonnes places qu'ils ont toujours eues. Ils sont des commerçants, le commerce n'est pas pour eux une distraction, mais une obligation qu'ils jugent agréable. Quand M<sup>me</sup> Luciole rentrera, elle n'aura pas la triste surprise de trouver le tiroir vide et elle pourra se soigner un peu plus longtemps grâce « Au clair de la lune ».

\*

Le mois a passé rapidement pour les enfants, le travail du collège et celui de la boutique ne leur laissaient aucun loisir. « Au clair de la lune » commençait à avoir des clients attirés, qui en amenaient d'autres. M. le Curé avait demandé à quelques-uns de ses paroissiens de s'intéresser à ces trois enfants courageux qui travaillaient pour donner à leur maman la sécurité pécuniaire, et les paroissiens avaient obéi.

La grâce de Tsouki, son habileté de fleuriste

étaient appréciées et ses aquarelles se vendaient bien, mais il fallait avoir le temps de les faire, et souvent la boutique était confiée à Yvonne. Elle avait compris que son caractère, sa mauvaise humeur éloigneraient les clients ; avec courage, elle s'efforçait d'être, comme Tsouki, toujours souriante. Et quand elle interrogeait sa conscience, elle s'avouait que le voisinage de la Lune, comme elle appelait autrefois la petite Japonaise, lui avait fait le plus grand bien, et elle disait comme Pierrot : Sans elle, que serions-nous devenus ?

Cette vérité amenait encore un peu de jalousie en son cœur, mais maman guérissait, elle avait eu si peur de la perdre que pour remercier le Bon Dieu qui la leur avait laissée, elle s'efforçait de se corriger de ses nombreux défauts.

Un dimanche de mai, un dimanche où la petite boutique n'a jamais été si belle, les bouquets sont plus jolis les uns que les autres, les associés attendent avec impatience la sortie de la messe de onze heures, car nombreux maintenant sont les clients qui viennent acheter régulièrement des

fleurs, quelques-uns même apportent leurs vases ou leurs coupes avant la messe et les reprennent en sortant, garnis par Tsouki.

Ce matin, la petite Japonaise a trois gerbes à faire et deux grands bouquets. Dans le jardin, sous le kiosque où personne ne peut la voir, elle groupe les fleurs et Pierrot les lui prépare. Tout le monde travaille.

Yvonne, bien coiffée, bien habillée, guette dans la rue les futurs acheteurs. Et voici qu'elle voit une auto s'arrêter devant « Au clair de la lune ». Une grande dame, un peu vieille, mais très élégante, en descend. Cette dame-là sera une bonne cliente.

Debout, souriante, elle a compris que le sourire était indispensable, Yvonne attend. Rapidement, la dame s'approche de la petite boutique, regarde les bouquets, les aquarelles, et, d'une voix sèche, demande :

– M<sup>me</sup> Luciole, c'est bien ici ?

– Oui, madame, répond Yvonne dont le sourire disparaît, car elle a grand peur que cette

dame ne soit pas une cliente, elle doit venir pour des leçons.

– Est-ce que je peux la voir, est-elle guérie ?

– Non, Madame, elle est toujours à l'hôpital.

– Alors sa blessure était sérieuse, c'est regrettable. Qui est-ce qui la remplace ici, où sont ses enfants ?

– Nous la remplaçons, répond Yvonne fièrement, je suis sa fille.

– Ah ! fait la dame avec quelque étonnement, mais il y avait chez M<sup>me</sup> Luciole une petite fille qui venait du Japon, savez-vous dans quelle pension elle a été mise ?

– Tsouki, Madame, mais elle est avec nous, et, sincère, elle ajoute : Que ferions-nous sans elle ? C'est elle qui a eu l'idée de cette boutique, c'est elle qui fait les bouquets, c'est elle qui peint les aquarelles et nous avons beaucoup de succès. Sans cela, comme le Monsieur de la grand-mère de Tsouki n'est pas venu, nous n'aurions pu vivre et il fallait manger tous les jours, Madame, et que maman n'en sache rien, mais maman sera là dans



huit jours, alors tout ira bien.

Pendant ces explications qu'Yvonne a données avec enthousiasme, il fallait apprendre à cette dame, envoyée peut-être par la grand-mère de Tsouki, le rôle de la petite Japonaise, la dame a une attitude étrange. Sa figure, crispée, est devenue, malgré ses fards, très laide et Yvonne a l'impression qu'il y a en elle de la colère, et elle qui se met si souvent en colère sait parfaitement à quel point ce vilain défaut change les visages.

Les lèvres serrées, menaçante, la dame, d'une voix sifflante comme celle du serpent, s'écrie :

– Où est Tsouki ?

– Dans le jardin, avec mon frère, elle fait les commandes de nos clients qui vont venir les chercher en sortant de l'église.

La dame n'en demande pas davantage et pousse le côté de la porte que la boutique laisse libre.

Dans le jardin il n'y a personne, la dame, qui est myope, a pris son face à main, elle ne veut pas porter de lunettes, et inspecte avec cet objet

démodé les petites allées. N’y trouvant personne, elle va retourner « Au clair de la lune », quand elle aperçoit le bosquet recouvert de clématites et de roses et elle découvre Tsouki qui, revêtue de son kimono, coiffée avec ses belles boucles, est en train de faire un bouquet.

Tremblant de colère, elle se dirige vers le bosquet, et, véritable cyclone, stupéfiant les enfants qui, très occupés ne l’avaient pas vue, elle crie :

– C’est vous, la fille de Jacques de Prélac ?

Conservant les œillets dans la main, Tsouki, étonnée, mais souriante, répond :

– Oui, Madame, je suis Tsouki de Prélac.

– Qu’est-ce que vous faites dans cette tenue ?

En s’inclinant, la petite Japonaise répond :

– Permettez-moi, Madame, de vous dire très respectueusement que, pour des raisons que je tiens secrètes, j’ai repris les vêtements que je portais au Japon.

La dame n’est pas apaisée, elle fait quelques pas vers Tsouki et lui déclare :

– Les raisons secrètes, je veux les connaître, je suis la mère de votre père, vous devez m’obéir.

Sa grand-mère ! Tsouki est bien étonnée, elle ne pensait pas que cette dame, très bien repeinte, pouvait être une maman.

Elle pose les œillets sur la table, et, avec la politesse japonaise apprise depuis son enfance, les bras croisés sur la poitrine, elle s’approche de cette dame qui paraît si en colère et, s’inclinant trois fois de suite, elle dit :

– Mon honorable et vénérée grand-mère, mon aïeule, je vous salue très respectueusement et mon humble personne est toute prête à vous obéir.

M<sup>me</sup> de Prélac est un peu surprise, mais très mécontente : grand-mère, aïeule, des noms qui ne lui plaisent pas.

– Allez vous déshabiller, s’écrie-t-elle, je pense que vous avez une toilette française, je ne veux pas vous emmener dans ce costume.

En entendant ces mots, Pierrot est si bouleversé qu’il est obligé de s’asseoir. Emmener

Tsouki ! que deviendront-ils ? « Au clair de la lune », sans cette fée qui donne de la vie à toutes les fleurs, va mourir.

Tsouki pense aux clients qui vont venir chercher leur commande. Elle offre une chaise à M<sup>me</sup> de Prélac en disant :

– Ma respectable grand-mère, veuillez être assez bonne pour prendre ce siège et me permettre de finir les commandes. Nous n'avions pas d'argent et tous les jours il fallait acheter quelque chose, nous avons ouvert « Au clair de la lune » pour trouver cet argent nécessaire jusqu'au retour de M<sup>me</sup> Luciole. Le Monsieur que vous aviez la bonté d'envoyer chaque mois n'est pas venu depuis deux mois, nous avons donc dû nous débrouiller, il ne fallait pas inquiéter la chère malade. Les premiers temps, nous avons fait bien des bêtises pour les achats, mais maintenant tout s'est arrangé et nos clients sont fidèles.

En parlant, Tsouki travaille. M<sup>me</sup> de Prélac s'assied, et bien qu'elle soit toujours fâchée, elle admire avec quelle adresse la petite Japonaise arrange les fleurs.

– Dépêchez-vous, dit-elle, je tiens à être rentrée pour le déjeuner et je ne vous laisserai pas ici une heure de plus.

– Vous avez raison, ma très honorable grand-mère, vous ne me laisserez pas ici une heure, mais plusieurs jours. Votre cœur, qui doit être aussi bon que celui de mon vénéré père, vous rappellera que depuis plusieurs mois je suis dans cette maison et que M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants ont été pour moi des amis charmants, presque des parents. Et ce que vous ne savez pas, ma vénérée grand-mère, et je veux vous l'apprendre, c'est que M<sup>me</sup> Luciole, si terriblement blessée, a pris ma place dans le car, la trouvant pour moi trop dangereuse. Je devrais être à l'hôpital avec une jambe cassée, et c'est pour cela que depuis son accident, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la remplacer. La chère M<sup>me</sup> Luciole revient dans huit jours, ma bonne aïeule me permettra d'attendre son retour ; dès qu'elle sera là, je rejoindrai le Vieux Logis où j'espère ne pas gêner mon honorable grand-mère.

M<sup>me</sup> de Prélac ne répond pas. Tsouki, sa petite-

filles, car cette Japonaise est sa petite-fille, l'agace prodigieusement : aïeule, grand-mère, des mots dont il ne faudra pas qu'elle se serve au Vieux Logis. Ce qu'elle demande est raisonnable, juste, M<sup>me</sup> de Prélac aime la justice. Pendant des mois elle a voyagé, que serait devenue Tsouki sans la famille Luciole ? Une pension quelconque où elle aurait été, peut-être, malheureuse, elle quittait ses parents et un pays qu'elle devait aimer. Et puis, il y a l'histoire de l'argent. Le Monsieur qui l'apportait, son secrétaire, mort subitement, n'a pas eu le temps de recommander à sa famille l'envoi mensuel fait à M<sup>me</sup> Luciole pour subvenir à l'entretien de Tsouki. Cette famille ignorait la venue de la petite Japonaise en France et la charge acceptée par le défunt.

M<sup>me</sup> de Prélac n'avait trouvé les lettres de M<sup>me</sup> Luciole qu'à son retour. Elle était venue immédiatement pour chercher sa petite-fille que le concierge du Vieux Logis lui avait dit être tout plein mignonne. L'avait-il vue dans ce costume et se promène-t-elle ainsi ? Ne voulant pas encore répondre à la demande de Tsouki, M<sup>me</sup> de Prélac dit :

– Avez-vous des vêtements français ?

– J’ai quelques costumes très jolis, vénérée grand-mère, je porte mes robes japonaises pour attirer les clientes, et cela a très bien réussi, beaucoup de personnes, dans Cannes, connaissent maintenant « Au clair de la lune », c’est le nom de notre petite boutique. Mon ami, que je me permets de vous présenter, s’appelle Pierrot, et je crois que la lune et Pierrot nous ont porté bonheur. Nous réussissons très bien, et cet argent gagné tous les jours nous a permis de faire le marché pour nous trois et d’apporter quelques douceurs à la malade qui est encore à l’hôpital. Je suis sûre que ma chère grand-mère voudra aller la remercier de ce qu’elle a fait pour son humble petite-fille.

M<sup>me</sup> de Prélac se tait et Tsouki, tout en terminant ses bouquets, se demande si sa respectable grand-mère va lui donner l’autorisation qu’elle réclame : attendre avec ses amis le retour de M<sup>me</sup> Luciole, avoir le bonheur de la voir dans la maison. Elle voudrait aussi être avec ses amis quand ils apprendront à leur mère

ce qu'ils ont été obligés de faire, ce qu'ils ont fait. Si M<sup>me</sup> Luciole n'est pas contente, elle tient à lui dire que c'est elle qui a eu l'idée de cette boutique, elle en est la responsable.

Interroger son honorable grand-mère, semble à Tsouki une chose impossible, elle n'est pas encore habituée à la familiarité avec laquelle les enfants français s'adressent à leurs parents. Elle ne pourrait le faire, elle ne le fera jamais. Quand sa tendre maman arrivera en Europe, que dirait-elle si elle s'apercevait que sa fille, sa descendante, a oublié tous les principes et les traditions de sa race. Il faut aimer le Japon jusqu'à lui donner sa vie, si elle peut lui être utile, M<sup>me</sup> Sidzouka, sa vénérée aïeule, le lui a répété tant de fois que Tsouki est certaine de ne jamais oublier ce dogme qui, pour son ancêtre, est un dogme de foi.

Les bouquets, les corbeilles sont finis. Pierrot les emporte dans la boutique afin qu'Yvonne les remette aux clientes, et M<sup>me</sup> de Prélac est toujours silencieuse. Tsouki n'ose s'asseoir sans y être invitée par sa grand-mère, et les mains croisées



sur la poitrine, vraie poupée japonaise, elle attend avec anxiété que son aïeule parle.

M<sup>me</sup> de Prélac est juste, très juste. Sans la boutique, « Au clair de la lune », ce nom est charmant, comment les enfants auraient-ils mangé chaque jour puisque M<sup>me</sup> Luciole, immobilisée à l'hôpital, ne pouvait plus donner de leçons. Elle sait par M. le Curé que le travail de cette maman faisait vivre toute la maisonnée. Et voici qu'un sentiment se glisse dans son cœur : Elle est fière que cette Japonaise, la Lune, sa petite-fille, ait pu, par ses talents, à Cannes aucune fleuriste ne peut lui être comparée, faire vivre trois personnes. Elle demande à attendre le retour de M<sup>me</sup> Luciole, c'est juste. Une semaine sera bien vite passée.

Prenant dans son sac une enveloppe, elle la tend à Tsouki, et d'un ton encore sévère, elle ne peut se résoudre à avoir une Japonaise pour petite-fille, elle dit :

– C'est entendu, Tsouki, vous rejoindrez le Vieux Logis dès le retour de M<sup>me</sup> Luciole. Voici l'argent qu'on devait lui apporter, j'irai à

l'hôpital la remercier. Au revoir.

M<sup>me</sup> de Prélac tend la main. Tsouki ne voit pas ce geste, car sa jeune tête aux boucles luisantes s'est inclinée vers le sol et elle murmure :

– Je remercie ma vénérable aïeule de sa grande bonté.

Agacée, M<sup>me</sup> de Prélac quille le bosquet, traverse le jardin et s'apprête à remonter dans l'auto. Bouquet à la main, Pierrot se précipite, et tendant quelques roses à M<sup>me</sup> de Prélac, il s'écrie :

– De la part de Tsouki, Madame, et un grand merci pour nous la laisser encore quelques jours.

La voiture emporte rapidement M<sup>me</sup> de Prélac, très mécontente, vers le Vieux Logis où elle va recevoir sans aucun plaisir Tsouki, sa petite-fille japonaise.

La vente terminée sur une belle recette, l'auto arrêtée devant « Au clair de la lune » a fait venir des clients, les trois enfants revenus dans la maison s'occupent en silence. Yvonne est à la cuisine, Tsouki met le couvert et Pierrot, sur une

table, dans un coin du studio, fait les comptes. Il a, malgré la belle recette, une mauvaise figure et, par moment, sa main droite se lève et il frotte avec énergie des yeux qui doivent avoir reçu de la poussière, car dans ces yeux il y a des larmes.

Un garçon de quatorze ans pleurer, c'est ridicule. À quatorze ans, on est déjà presque un homme. Depuis deux mois, n'a-t-il pas été un chef de famille : une maman à l'hôpital, deux filles à diriger, ce n'était pas commode, mais aujourd'hui où il réfléchit, il se demande s'il a vraiment dirigé les filles.

Honnêtement, sa conscience répond : non. N'est-ce pas Tsouki qui, avec sa douceur, son intelligence, sa persévérance, ses dons de fleuriste et de peintre, a permis à la famille Luciole de vivre paisiblement en attendant le retour de maman.

Maman revient, quelle joie, Tsouki s'en va, quelle peine qu'il faut accepter ! La petite Japonaise n'était chez eux qu'en passant, elle avait un logis, un beau logis où un jour ou l'autre elle devait vivre. Pierrot le savait, mais n'y

pensait jamais.

Le déjeuner les réunit, mais ce repas où habituellement ils bavardent gaiement est silencieux, de temps en temps Yvonne dit quelques mots, Tsouki poliment répond, mais Pierrot n'en a pas le courage, ce qui permet à Yvonne d'exhaler sa mauvaise humeur :

– Tu es désagréable aujourd'hui et bien ennuyeux, si tu vas voir maman, tâche de ne pas lui apporter une tête pareille, sans cela elle se demandera ce qui est arrivé à la maison. Dans huit jours elle sera ici, il faudrait peut-être lui parler du magasin avant qu'elle le découvre, qu'en pensez-vous, Tsouki ?

– Je crois, répond la petite Japonaise, que nous devrions lui apprendre le retour de ma vénérée grand-mère, lui donner la grosse enveloppe qu'elle a bien voulu me remettre et la prévenir de mon... départ, car dimanche prochain je devrai vous quitter puisque je l'ai promis.

En se levant, furieux, Pierrot répond :

– Voulez-vous, Tsouki, m'accompagner à

l'hôpital, c'est notre tour aujourd'hui. Et vous avez raison, puisque maman est guérie et que votre grand-mère est revenue, il faut tout lui dire, tout avant... le... votre départ. Et en quittant le studio il ajoute : Dans huit jours maman sera là et vous, vous, Tsouki, vous partirez.

En se dirigeant vers la porte, Tsouki répond :

– Oui, je partirai pour peut-être bientôt revenir, ma respectable aïeule est une grande voyageuse, ne l'oubliez, pas, Pierrot.

Et calmé encore une fois par la voix douce, Pierrot avoue :

– Ah ! Tsouki, je ne vais penser qu'à votre retour.

\*

Depuis plusieurs semaines M<sup>me</sup> Luciole est revenue, mais c'est maintenant une infirme et elle le restera encore pendant de longs mois : mauvaise, très mauvaise fracture. Le chirurgien a eu peur d'être obligé d'amputer cette pauvre

jambe qui avait été cassée en trois endroits.

M<sup>me</sup> Luciole pourra donner des leçons à la maison, mais elle est obligée de renoncer à son professorat, ce qui la prive d'une source de revenus importants. Tsouki, avec sa douceur habituelle, lui a appris, avant son retour, l'existence du petit magasin et les raisons qui les avaient obligés à créer « Au clair de la lune ».

M<sup>me</sup> Luciole a été d'abord bien surprise, puis, très peinée, en pensant à l'angoisse des trois enfants, angoisse qu'ils avaient si bien su dissimuler, et elle a été fière de ce que ces trois jeunes avaient fait pour lui laisser toute tranquillité pendant son séjour à l'hôpital.

Elle a admiré la petite boutique construite par Pierrot, les aquarelles, les bouquets de Tsouki, mais elle s'est vite rendu compte que « Au clair de la lune » sans la petite Japonaise était appelé à disparaître. Yvonne, malgré toute sa bonne volonté, n'avait pu apprendre à faire les bouquets, les corbeilles, à assembler les fleurs comme Tsouki savait le faire. Toute jeune la petite Japonaise avait vécu au milieu des fleurs, à

cinq ans sa grand-mère et sa mère avaient commencé à lui apprendre à faire un bouquet et à l'école elle avait toujours été première à la classe florale.

M<sup>me</sup> Luciole dissimulait à ses enfants son inquiétude, mais il était évident que maintenant, dans la petite maison, la vie serait moins agréable et il faudrait réduire les dépenses et vivre avec la plus stricte économie pour arriver à ne pas faire de dettes.

Yvonne et Pierrot s'apercevaient bien que maman était soucieuse, mais marcher avec deux cannes, ne plus pouvoir aller à l'école où elle était professeur depuis des années, cela expliquait sa tristesse, mais quelquefois Pierrot qui avait été pendant deux mois chef de famille, responsable du marché, se demandait si maman n'avait pas d'inquiétude. De la petite maison où les habitants avaient été heureux si longtemps le bonheur semblait s'être retiré et Pierrot pensait que Tsouki avait emporté avec elle toute leur joie.

Et de Tsouki, depuis son départ, aucune nouvelle, aucune visite, elle semblait avoir oublié

« Au clair de la lune » et ses amis.

Pierrot ne l'accusait pas, mais il pensait que sa grand-mère avait dû exiger ce silence. Pourquoi ? Problème qu'il ne pouvait résoudre. Parfois il pensait que M<sup>me</sup> de Prélac ne pardonnait pas à sa petite-fille d'avoir installé « Au clair de la lune » et de s'y être montrée avec son costume japonais, costume, il fallait bien le reconnaître, qui avait attiré bien des clients. M<sup>me</sup> de Prélac devait avoir ses idées à elle et elle ne permettait sans doute à personne de les discuter. Tsouki devait obéir ; elle qui était si obéissante, si respectueuse n'oserait jamais enfreindre les ordres de sa grand-mère. Pauvre Tsouki, elle n'était peut-être pas très heureuse avec celle dame élégante, bien teinte et fardée.

Au Vieux-Logis la grand-mère et la petite-fille ne s'entendaient pas, Tsouki, toujours très correcte, dissimulait l'indifférence qu'elle éprouvait pour cette grand-mère qu'elle ne voyait jamais qu'aux heures des repas et qui lui avait imposé une institutrice anglaise, Miss Ketty, de caractère difficile, chargée par M<sup>me</sup> de Prélac de



former cette étrangère qui n'avait aucune habitude européenne.

Dès le premier jour, Tsouki avait été priée de ne pas appeler M<sup>me</sup> de Prélac grand-mère, aïeule, vénérée, respectable, des mots ridicules, disait son institutrice, qu'il fallait oublier. De plus, en une année de séjour en France, Miss Kelly découvrit que Tsouki n'avait rien appris. Elle saluait encore à la manière japonaise et elle avait conservé cette politesse raffinée qui était celle de son pays. Ridicule ! Ridicule !

Pendant les premiers jours vécus au Vieux-Logis, la pauvre Tsouki entendit maintes fois ce mot. Était-elle vraiment si ridicule ? M<sup>me</sup> Luciole, Pierrot et même Yvonne si irritable et dépourvue d'indulgence ne le lui avaient jamais dit. Ah ! comme dans la belle maison du Vieux-Logis, où un nombreux personnel faisait tout ce qu'elle avait fait chez M<sup>me</sup> Luciole, elle regretta la petite maison.

Elle se rappelait son arrivée et avec quelle affection, M<sup>me</sup> Luciole l'avait reçue. Pierrot avait su exprimer sa joie et quelles attentions il avait

eues pour elle ! Elle n'allait plus au lycée, des professeurs se succédaient, choisis par Miss Ketty, elle n'avait plus le temps de faire des aquarelles, ni de jouer de la guitare ; jusqu'à neuf heures du soir, heure à laquelle Miss Kelly la quittait, toilette faite et couchée, elle n'avait jamais une heure de solitude, de tranquillité. Quand elle faisait sa prière, Miss Ketty, montre en main, attendait que les dix minutes données chaque soir au culte fussent écoulées.

Cette vie chronométrée, si différente de celle qu'elle avait vécue chez ses parents et chez M<sup>me</sup> Luciole, fatiguait Tsouki et son petit visage qui avait, disait Pierrot, la couleur de la lune, s'amincissait, ses yeux bridés aux regards si doux avaient une expression de lassitude et de tristesse dont un jour, en déjeunant, M<sup>me</sup> de Prélac s'aperçut. Elle ne voulut pas interroger la fillette devant le maître d'hôtel, mais après le déjeuner alors qu'elle était seule avec elle, Miss Ketty avait réclamé une après-midi de congé, la première depuis un mois, elle l'interrogea :

– Tsouki, dit-elle, j'ai du mal à prononcer

votre nom, êtes-vous contente au Vieux-Logis, vous plaisez-vous ?

La petite Japonaise ne voulait pas mentir, mais la politesse l'exigeait, elle inclina la tête, ses lèvres s'entrouvrirent et elle répondit :

– Mais... Oui... certainement...

M<sup>me</sup> de Prélac insista :

– Avez-vous quelque chose à me demander ? Avec Miss Ketty vous entendez-vous bien ? Et la même réponse fut répétée :

– Oui, certainement.

M<sup>me</sup> de Prélac s'impacenta :

– Ne savez-vous dire que ces deux mots-là. Toute conversation est difficile avec vous. Vous êtes très orgueilleuse, Miss Ketty l'affirme, et vous pensez que vous ne devez vous donner aucune peine pour me plaire. Votre père était toujours aimable, gai, plein d'esprit et si gentil avec moi, vous ne lui ressemblez guère, c'est dommage pour vous que vous n'ayez pas quelques-unes de ses qualités.

Et Tsouki, bouleversée par ces paroles,

balbutia les yeux pleins de larmes :

– J’essaierai, Mamie, c’est le nom qu’elle devait donner à sa grand-mère, de... de ressembler à mon père, mais je voudrais avoir un peu de... de liberté pour essayer de penser aux qualités que je dois acquérir. Miss Ketty ne me laisse jamais de repos. Et... et je n’ose vous dire tout.

Émue par le chagrin de la fillette, M<sup>me</sup> de Prélac, furieuse d’éprouver de l’émotion, répondit d’une voix qui ordonnait :

– Dites tout.

Et Tsouki releva la tête. Son visage, couleur de lune, qu’encadraient des nattes couleur de châtaigne mûre changea d’expression et M<sup>me</sup> de Prélac qui ne s’était jamais donné la peine de l’observer constata que ce petit visage japonais était charmant. Ses yeux maintenant n’étaient plus las et tristes, mais pleins d’espérance, ses lèvres souriaient et sa voix était une mélodie. M<sup>me</sup> de Prélac se sentit pleine d’indulgence, encore une fois la douceur de Tsouki apaisa une dame dont le caractère était assez difficile.

– Allons, reprit M<sup>me</sup> de Prélac, racontez-moi ce qui vous fait de la peine, car je me suis aperçu qu’il y avait des larmes dans vos yeux,

– Je suis triste parce que des amis que j’aime bien doivent penser que je suis une ingrate.

– Quels amis, M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants ?

– Oui, Mamie.

– Pourquoi pensent-ils cela ? Vous n’avez pas été les voir ? Vous ne leur avez pas écrit ?

– Non, Miss Ketty ne me l’as pas permis.

– Pourquoi ?

– Elle m’a dit que vous ne me permettiez pas de les avoir pour amis.

– Pourquoi ?

– M<sup>me</sup> Luciole travaille pour vivre et n’appartient pas à la noblesse.

Furieuse, M<sup>me</sup> de Prélac s’écria :

– Des idées stupides ! Si votre père entendait Miss Ketty dire des bêtises pareilles, il la jetterait par la fenêtre. Votre père, mon fils, a des idées tout à fait différentes. Tout jeune il n’aimait que

les gens simples, de situation modeste, et fuyait avec horreur les garçons et les filles qui, issus de familles riches ou nobles, se croient supérieurs aux autres alors qu'ils ne sont souvent que d'effroyables crétins. Votre père, vous l'ignorez peut-être, a employé l'argent dont il a hérité à créer à côté du Vieux-Logis une maison pour les enfants délicats qui ne peuvent vivre dans les villes, ils sont cinquante qui profitent du magnifique climat de cette côte méditerranéenne et votre père continue à s'y intéresser. Chaque mois, la directrice doit lui rendre compte de la santé et des progrès des enfants et je vous assure qu'ils reçoivent les plus beaux cadeaux qu'on peut envoyer du Japon. Je parlerai à Miss Ketty, je la croyais plus compréhensive. Nous sommes des chrétiens, mon fils et moi, de véritables chrétiens. Notre fortune, dont un jour vous hériterez, vous la partagerez avec les enfants malheureux. Miss Ketty ne sait pas cela, ce sont des secrets de famille dont nous ne parlons pas. Allons, Tsouki, souriez et ne soyez pas triste. Aujourd'hui, chose extraordinaire, je ne sors pas, des amis viennent me voir, je les attends. Prenez

l'auto, allez chez vos amis, faites-leur faire une belle promenade, et revenez ce soir, vous êtes libre toute la journée. Miss Ketty ne sera là que demain matin et je lui expliquerai que Tsouki, je commence à dire plus facilement votre nom, a besoin de liberté.

La petite Japonaise s'est dressée avec une vivacité qui ne lui est pas habituelle, était-ce possible que sa grand-mère, qu'il ne fallait pas vénérer, ait pu lui parler si gentiment et lui donner une si belle permission. Elle se rapprocha de M<sup>me</sup> de Prélac, tomba à genoux devant elle, saisit ses mains et oubliant toutes les recommandations faites par Miss Ketty, elle s'écria :

– Ô ma tendre, ma douce, ma chère aïeule, votre humble petite-fille est si heureuse et si reconnaissante qu'elle voudrait que Dieu vous envoie sur la terre les plus belles joies. Elle priera, elle demandera pour elle les peines afin que votre vie, jusqu'à la dernière heure, soit de celles qui méritent une récompense éternelle.

M<sup>me</sup> de Prélac fut un peu étonnée, elle n'avait

pas l'habitude de cette politesse japonaise. Elle voulut dire à sa petite-fille qu'elle devait s'abstenir de pareilles paroles, mais Tsouki avait l'air si heureux qu'elle ne voulut pas troubler sa joie.

– Allez vous habiller, dit-elle, demandez au maître d'hôtel des gâteaux, le cuisinier en a fait aujourd'hui, et portez-les à M<sup>me</sup> Luciole et à ses enfants de ma part.

Tsouki se releva, s'inclina, les deux mains croisées sur la poitrine et à reculons gagna la porte.

Dans sa chambre qui donne sur la Méditerranée, elle s'habille rapidement, si elle osait elle sauterait comme une jeune chèvre à laquelle on vient d'enlever la chaîne qui la retenait prisonnière, mais M<sup>me</sup> Sidzouka, sa vénérée aïeule du Japon, lui a si souvent répété qu'il ne fallait faire aucun geste qui manquât de grâce ou de dignité qu'elle s'en souvient encore et qu'elle s'en souviendra toujours.

Prête, elle descend l'escalier avec lenteur, s'imposant de dominer son impatience. La



voiture est devant le perron, avec quelle joie elle y monte.

Le chauffeur ne lui demande aucune adresse, M<sup>me</sup> de Prélac lui a donné elle-même les ordres. Le paquet de gâteaux, un gros paquet, est sur la banquette. Tsouki est éblouie et reconnaissante, elle n'aurait jamais pensé que son aïeule, qui ne veut pas être vénérée, pût être aussi gentille.

Avec quel plaisir elle voit défiler les villas, le chauffeur conduit bien et vite, voici Cannes, le vieux Cannes dont elle aime tant l'église qui domine la mer, la route qui va à la Bocca et enfin la petite maison de M<sup>me</sup> Luciole.

L'auto s'arrête, Tsouki descend et s'aperçoit que la petite boutique « Au clair de la lune » est fermée. Aujourd'hui c'est jeudi, pourquoi n'y a-t-il dans la devanture aucun bouquet ? Yvonne ou Pierrot seraient-ils malades ? Depuis un mois elle ne sait rien d'eux, comment M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants la jugent-ils, comment vont-ils l'accueillir ?

Inquiète, Tsouki traverse le jardin où elle espérait trouver ses amis, devant la porte elle

hésite : sonnera-t-elle pour annoncer sa venue ou simplement tournera-t-elle le bouton et entrera-t-elle ? Elle choisit cette dernière solution.

L'antichambre est vide, M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants doivent être dans le studio. Elle gratte à la porte, aucune réponse ; elle se décide à frapper quelques petits coups.

Une voix boudeuse qu'elle reconnaît, la voix d'Yvonne, répond : « Entrez. »

La permission donnée, Tsouki pénètre dans le studio.

Un cri de joie l'accueille et Pierrot qui, dans un coin, lisait un livre ennuyeux se précipite vers l'arrivante :

– Tsouki, Tsouki, vous, enfin !

Tout de suite, la petite Japonaise donne les raisons de son absence :

– Pierrot, j'ai une institutrice anglaise très sévère et depuis mon départ je n'ai eu aucun congé, aucune permission. C'est mon premier jour de liberté et je suis bien vite venue.

Yvonne, boudeuse, demande :

– Pourquoi n’avez-vous pas écrit ? Nous avons cru que vous ne vouliez plus nous voir.

– Oh ! Yvonne, quelle vilaine pensée ! Miss Ketty, pour des raisons que j’ai apprises à ma grand-mère de France, ne me l’a pas permis, mais aujourd’hui je suis libre toute la journée. Dites-moi comment vous allez tous ? Et la chère M<sup>me</sup> Luciole, marche-t-elle mieux ?

Le visage de Pierrot si joyeux s’attriste.

– Pour maman, répond-il, c’est toujours la même chose, aucun progrès. Elle se repose tous les jours jusqu’à quatre heures, le médecin l’exige.

– Et « Au clair de la lune » est fermé ?

– Oui, les clients ne viennent plus, alors nous ne pouvons acheter des fleurs pour ne pas les vendre. Je suis fatigué, je travaille mal, maman n’est pas contente. Les élèves sont peu nombreuses, pendant la maladie de maman elles ont été chez d’autres professeurs, enfin rien ne va plus. Tsouki, vous avez emporté tout le bonheur de la maison.

– Ne dites pas cela, Pierrot, lorsque votre maman sera guérie le bonheur reviendra.

– J’ai bien peur, dit Yvonne, qu’elle ne guérisse jamais complètement, le chirurgien le lui a fait comprendre hier : Une vie sans fatigue, une vie au ralenti au moins pendant une année, ce sont ses paroles que je vous répète.

– Les chirurgiens, dit Tsouki, il ne faut pas toujours les écouter. J’ai une idée que vous allez peut-être approuver. Aujourd’hui ma grand-mère de France, qui ne veut pas être vénérée, m’a dit de vous faire faire une belle promenade en automobile, nous allons aller à une petite chapelle dont Pierrot m’a parlé, il voulait m’en faire faire une aquarelle, disant qu’elle se vendrait bien.

– Notre-Dame de Vie, répond Pierrot.

– Oui, Notre-Dame de Vie, nous irons lui demander la guérison de votre maman et aussi que les élèves reviennent. Si nous prions avec ferveur, Notre-Dame nous exaucera.

– Peut-être, murmure Yvonne.

– Non, pas peut-être, mais sûrement. Elle nous

écouterait si nous avons la foi, M. le Curé me l'a expliqué. Elle écoute toutes les prières sincères et Elle choisit avec son Divin Fils ce qui est le mieux pour les gens de la terre dont Elle veut bien s'occuper. J'ai compris, je suis certaine de ce que je vous dis.

– Oui, s'écrie Pierrot, il y a des miracles et il faut croire que Notre-Dame en fera un pour maman.

– Eh bien ! Venez vite pendant que M<sup>me</sup> Luciole se repose, nous reviendrons goûter avec elle, ma grand-mère, qui ne veut pas être vénérée, m'a donné pour vous des gâteaux. Pierrot, mettez sur la table une petite note indiquant à M<sup>me</sup> Luciole que je suis venue vous chercher pour aller à Notre-Dame de Vie. Si elle descendait avant notre retour elle pourrait être inquiète.

Joyeux les trois enfants s'installent dans la voiture. Pierrot a oublié l'angoisse qui depuis plusieurs jours l'oppressait en voyant maman si soucieuse. Il pensait tout le temps que le tiroir du secrétaire était vide et que maman ne savait comment le remplir. Les élèves ne venaient plus

et « Au clair de la lune » avait dû être fermé parce qu'il ne rapportait rien.

Alors, tout comme Pierrot pendant la maladie de maman, M<sup>me</sup> Luciole devait se demander quel argent elle donnerait pour faire le marché. Et puis il y a les notes : le gaz, l'électricité, l'eau, le propriétaire, les impositions, c'est effrayant ce qu'il faut payer pour vivre.

La voiture se dirige à vive allure vers les petites communes qui entourent Cannes, elle les traverse un peu trop rapidement au gré de Tsouki qui préfère encore la voiture à deux roues traînée par un djin, car dans cette voiture qui va lentement on peut tout voir : les maisons, leurs jardins, leurs habitants. Mais il faut gagner la montagne, car Pierrot a dit que Notre-Dame de Vie était dans la montagne, et ces montagnes vertes qui encadrent Cannes, Tsouki a toujours eu envie de les connaître.

Sur une route bordée d'eucalyptus, Pierrot demande au chauffeur de s'arrêter. Il n'y a pas de route pour la voiture, il faut monter à Notre-Dame de Vie par les sentiers qui serpentent dans

la montagne, un petit ruisseau encadré d'herbes et de fleurs passe tout près de la chapelle et les guidera.

Les trois enfants quittent l'auto et s'engagent dans une route pleine de grosses roches qui les conduit près de l'eau claire. Comme elle est jolie cette eau, le fond du ruisseau est garni de pierres brillantes de toutes couleurs, le soleil les rend éblouissantes.

Les enfants marchant l'un derrière l'autre prennent l'étroit sentier au bord du ruisseau, sentier aboutissant à la chapelle. Cette nature en fête, les prairies sont pleines de toutes les fleurs des champs, leur fait penser au Créateur du monde.

Tout pèlerinage exige le recueillement et les trois pèlerins s'en souviennent. Ils montent silencieux vers la petite chapelle, leurs âmes oubliant les choses de la terre et vont vers Celle qu'ils viennent implorer.

Tout à coup, après un tournant brusque, la petite chapelle se dresse, toute simple, au fond d'une allée de cyprès centenaires, flambeaux vert

sombre d'une somptueuse majesté ; à gauche un mur de roses rouges met en valeur les pierres que le temps a faites grises.

Les enfants se mettent l'un à côté de l'autre et ils avancent les mains jointes. Devant la petite chapelle ils s'arrêtent et Tsouki se met à chanter, de cette voix claire, si pure, que Pierrot aime tant à entendre, un cantique à la Vierge que ses deux compagnons reprennent avec elle. Et c'est en chantant que les trois pèlerins pénètrent dans le sanctuaire.

Un autel très simple, une grande Vierge de bois, quelques bancs ; sur les vieilles dalles creusées par le temps ils s'agenouillent et commencent à prier, puis Tsouki aperçoit au pied de l'autel quelques bouquets fanés apportés par les derniers pèlerins.

Les trois amis qui ont été des fleuristes sont venus les mains vides. Tsouki se dresse, murmure à ses compagnons :

– Attendez-moi, je reviens, et rapidement quitte la petite chapelle.



Dehors les prairies et le mur avec les roses rouges offrent les plus belles fleurs. Tsouki les contemple, les choisit, les cueille, puis commence à les assembler. Avec quel soin et quel art elle les groupe : les roses rouges sont massées en haut, au milieu les simples marguerites et au pied de la gerbe des bleuets.

– Les trois couleurs du drapeau de la France, murmure-t-elle, mon père que j'affectionne serait heureux.

Le bouquet terminé, le tenant sur ses bras étendus, petite vestale recueillie, elle rentre dans la chapelle et lentement, en chantant, vient le déposer au pied de l'autel, et une fois de plus Pierrot et même Yvonne admirent la fleuriste et sa grâce.

Les propriétaires de « Au clair de la lune » ne pouvaient quitter la chapelle sans y déposer leur offrande, Tsouki a eu raison de s'en souvenir.

Leur prière terminée, les enfants quittent le sanctuaire. Dehors, devant le paysage magnifique, sur une vieille pierre aussi grise que celles de la chapelle, Tsouki demande à s'asseoir

pour regarder « à fond » tout ce qui les entoure, cette montagne fleurie qu'elle est si heureuse de découvrir. La beauté du ciel, du paysage, la paix, la joie que la prière a mises en eux, et leur réunion, tout donne aux enfants un grand bonheur. Tsouki murmure à voix basse, il ne faut pas troubler le silence :

– Je suis heureuse de vous avoir retrouvés.

Et Pierrot répond :

– Moi, je ne sais pas dire les mots que je voudrais dire, c'est trop difficile, je suis ébloui, je sors d'une cave, j'étais dans un trou noir, me voici remonté et maintenant je crois que je ne retomberai jamais. Celle qui est revenue ne nous abandonnera plus.

Et Tsouki ajoute :

– Elle ne vous avait pas abandonnés, on voulait lui apprendre l'oubli et pour une fois elle n'a pas écouté son respectable professeur. Vous étiez toujours dans son cœur et dès qu'elle a pu se libérer elle est venue.

Et Yvonne la grincheuse répond avec un

sourire qui l'embellit :

– Oui, elle est venue.

Sur son mur, assise entre ses deux amis, Tsouki tend une main à droite, une main à gauche, elle signe ainsi un traité d'alliance, un traité d'amitié, une chaîne qui durera toujours, elle le veut. Les enfants sont émus, Notre-Dame de Vie qu'ils sont venus prier va-t-elle les entendre ? Tsouki a dit qu'il fallait avoir la foi, ils ont la foi, ils attendent, ils attendront certains d'être exaucés.

Et voilà qu'en se tournant vers la chapelle pour remercier la Sainte-Vierge de la douce confiance qui vient de naître dans leur cœur, ils voient venir, descendant de la montagne, un troupeau de moutons conduit par un jeune berger en chemise écrue sur laquelle il a jeté une loque rose, un grand chapeau de paille abrite son visage du soleil. Il a en main un long bâton sur lequel il s'appuie et un grand chien marron tourne autour des moutons, puis revient vers son jeune maître.

En voyant les pèlerins le jeune berger s'arrête et les contemple, étonné de les trouver près de la

chapelle un jour où il n'y a pas pèlerinage.

– Bonsoir, dit-il en enlevant son chapeau, et il ajoute : C'est-y à Notre-Dame que vous rendez visite ?

– Oui, répond Pierrot, nous sommes venus lui demander une guérison.

– Bien sûr qu'Elle vous exaucera, moi je suis ce qu'on appelle un miraculé de Notre-Dame, alors je m'y connais.

– Un miraculé, répète Tsouki qui ne comprend pas la signification de ce mot ?

– C'est-à-dire, explique Pierrot, que Notre-Dame l'a exaucé, il était peut-être malade et il a été guéri.

Et, vivement, Yvonne interroge :

– M. le berger, vous ne voudriez pas nous raconter le miracle que Notre-Dame a fait pour vous.

Le jeune garçon regarde si ses moutons ont trouvé l'herbe qu'ils cherchaient, ils paissent bien sagement et Trick, le gros chien, tourne autour d'eux, ne permettant pas aux plus indisciplinés de

s'échapper. Tranquille sur les bêtes qui lui sont confiées, le berger répond :

– Il ne faut pas m'appeler Monsieur, mais Yves, c'est mon nom, le seul que je connaissais quand la mère Louis m'a trouvé endormi sur les marches de la chapelle. À l'époque où la guerre ravageait la France, j'étais petit, nous habitons une belle maison, je ne sais pas où, puis un matin papa a dit : « Il faut partir, et nous sommes montés avec maman dans le camion. J'ai dormi, j'ai mangé, j'ai pleuré, il y avait des avions dans le ciel, j'avais peur, et puis sur la route quelque chose est tombé, ça devait être une grosse bombe. Le vent m'a emporté près du petit ruisseau de la montagne, c'est là où je me suis réveillé. Il n'y avait plus de route, plus de camion, plus papa, ni maman. J'ai appelé, j'ai pleuré, et comme personne ne répondait, je me suis mis à marcher, j'ai suivi le petit ruisseau, j'ai trouvé la chapelle. Bien souvent avec maman j'avais été dans les églises, je savais ma prière, j'ai prié Notre-Dame, je lui ai demandé de m'envoyer maman, et puis j'étais fatigué, j'avais faim, je me suis endormi sur les marches. Tous les matins, en promenant

ses chèvres, la Mère Louis venait faire sa prière à Notre-Dame, elle m'a trouvé et m'a ramené chez elle, depuis j'y suis resté et c'est, je vous assure, une bonne maman que Notre-Dame de Vie m'a donnée pour remplacer celle que la vilaine bombe a envoyée au ciel. Voilà pourquoi on m'appelle le miraculé.

– Pauvre Yves, murmure Tsouki qui pense à sa maman si loin d'elle, dans les montagnes japonaises où tous les jours son papa fait sauter avec des bombes, lui aussi, des morceaux de rochers pour y installer le chemin de fer qui reliera des villes. Un accident est si vite arrivé. Tsouki a demandé avec ferveur à Notre-Dame de Vie sa divine protection pour ceux dont elle est séparée.

Pierrot s'approche du petit berger et l'interroge :

– Qu'est-ce que vous faites chez votre nouvelle maman ?

– J'apprends à semer, à récolter le blé, le sarrasin, les pommes de terre et à soigner les bêtes, plus tard je veux être un grand fermier et

que maman Louis se repose. J'aime la montagne, je ne voudrais pas la quitter, pour aller vivre dans des villes et être enfermé dans des maisons. Je suis toujours dehors, je connais toutes les fleurs de l'hiver, du printemps, de l'été. Ici nous n'avons jamais froid, le soleil nous réchauffe, nous n'avons jamais de brouillard ni de poussière. Quand maman Louis m'envoie faire des commissions en ville, j'étouffe et je rentre le plus vite possible.

– Vous n'allez jamais à l'école, demande Yvonne ?

– Non, maman Louis m'apprend tout ce qu'elle sait et elle sait beaucoup de choses, et puis chaque été une directrice d'école vient en vacances chez nous, elle me fait travailler et dit que j'en sais autant que ses élèves. Je passerai mon certificat en même temps que les garçons des villes et je compte bien être reçu sans avoir jamais été enfermé dans une école. Quand on habite la montagne on ne peut pas devenir un prisonnier. L'école, ce serait pour moi la prison. Maman Louis dit toujours que je suis un oiseau

qui ne supporterait pas la cage, même si elle était belle.

Tsouki regarde les moutons qui paissent dans la prairie en fleur, le mur garni de roses, les grands cyprès qui se dressent vers le ciel d'un bleu intense et dit :

– Je vous comprends, vous avez une si jolie montagne qu'il ne faut pas la quitter. Nous reviendrons vous voir et un jour nous apporterons notre goûter et nous goûterons ensemble dans la prairie où vous conduisez vos moutons.

Le petit berger regarde Tsouki, la Japonaise, et souriant à celle qui vient de faire une si belle promesse, il l'interroge :

– Quand vous dites quelque chose, demande-t-il, c'est bien vrai au moins ?

– Certainement, au Japon, nous respectons ce que nous promettons.

– Au Japon, répète le petit garçon avec étonnement, vous n'êtes donc pas française ?

– Si, répond Tsouki, mais ma maman est japonaise et j'ai toujours vécu au Japon, je ne suis



que depuis peu de temps en France.

– Le Japon, s’écrie Yves, je sais que c’est un pays du Nouveau Monde où les hommes sont jaunes et petits. Vous n’êtes pas jaune. Comment vous appelez-vous ?

– Tsouki.

Le petit berger répète lentement :

– Tsouki, Tsouki, c’est un nom qui rappelle le chant des cigales. Maintenant quand elles chanteront je penserai à vous et à vos compagnons. Je vais m’en aller, les moutons doivent paître plus loin, je suis bien content de vous avoir rencontrés. Ayez confiance, Notre-Dame de Vie vous exaucera. Je passe tous les jours devant la chapelle, je Lui rappellerai vos prières et Lui demanderai la guérison pour une dame dont je ne sais pas le nom.

– M<sup>me</sup> Luciole, dit vivement Yvonne.

– Luciole, répète le petit berger, comme vous avez de jolis noms.

– Et notre boutique de fleurs s’appelle « Au clair de la lune », ajoute Pierrot.

– Tsouki, Luciole, clair de la lune, répète le petit berger, j’en aurai de belles choses à conter à Maman Louis et, le soir, quand le ciel sera plein d’étoiles et que la lune brillera au-dessus de la mer, le petit berger ne vous oubliera pas. Au revoir, Tsouki, Tsouki, au revoir, les amis de Tsouki.

Le petit berger remet son grand chapeau qu’il avait tenu à la main pendant toute la conversation et appelant Trick, le gros chien, il rassemble ses moutons et s’en va avec eux dans un autre coin de la montagne. Les trois jeunes pèlerins le regardent s’en aller et Tsouki murmure :

– Si je pouvais me souvenir de tout : la chapelle et les cyprès, la montagne en fleur, le petit berger et ses moutons. Quelle jolie aquarelle, elle se vendrait bien, comme dit Pierrot.

– Oui, répond le jeune garçon, mais je voudrais pouvoir la garder, ce serait un beau souvenir.

– Ah ! dit Yvonne, comme je voudrais que Notre-Dame de Vie nous donne vite une réponse.

– Il faut savoir attendre, répond Tsouki, et nous rappeler que la chère M<sup>me</sup> Luciole doit avoir fini son repos, le petit berger nous a fait oublier l’heure.

Tous les trois se lèvent, regardent encore une fois la chapelle grise et se prenant les mains ils descendent en courant.

Le retour vers Cannes est silencieux, ils ont, comme dit le petit berger, tant de choses à se souvenir. Devant leurs yeux de pèlerins se dresse et se dressera longtemps la petite chapelle grise, le mur de roses rouges, le petit berger et ses moutons et les grands cyprès centenaires.

À la maison, M<sup>me</sup> Luciole les attend, elle est venue dans le jardin avec ses deux cannes pour recevoir les promeneurs. Elle est toute heureuse de retrouver la petite Japonaise qui a été une si bonne amie pour ses enfants pendant son séjour à l’hôpital.

Le goûter avec les bons gâteaux apportés par Tsouki est très gai, les convives sont si heureux de se retrouver. Malheureusement les heures passent vite, il va falloir se séparer. Tsouki

promet qu'elle osera demander à sa grand-mère de donner chaque semaine un jour de congé à son institutrice.

Mais M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants craignent de ne pas revoir aussi souvent qu'ils le désirent leur petite amie japonaise. M<sup>me</sup> de Prélac leur semble une grand-mère peu commode qui a de vieilles idées, des idées d'un autre siècle, dit Pierrot, et qui n'a pas admiré, comme elle aurait dû le faire, « Au clair de la lune » et ses bouquets. Et pourtant, malgré maman à l'hôpital, les trois enfants étaient heureux parce qu'il y avait toujours de l'argent dans le tiroir du secrétaire, ce qui permettait de faire un marché abondant et de porter des douceurs à celle qui, sur son lit de malade, ignorant la situation difficile que ses enfants lui avaient cachée, ne s'inquiétait pas.

Dans la voiture qui la ramène au Vieux-Logis, Tsouki ne pense qu'à ses amis et se demande comment elle pourrait les aider, et il faut les aider vite : la confiance faite par Pierrot « Maman n'a plus d'élèves » lui a fait comprendre leurs soucis.

Elle a connu une situation analogue pendant

l'absence de sa grand-mère, alors que le Monsieur qui devait apporter chaque mois l'argent pour son entretien ne venait plus ; à trois ils en sont sortis et ils s'en sortiront encore, Tsouki le veut, et le demande à Celle qui, dans la petite chapelle grise de la montagne, écoute et transmet toutes les prières quand elles sont ferventes et faites par des cœurs purs et généreux.

Au Vieux-Logis, Tsouki apprend que sa grand-mère est allée à Nice où elle dînera avec des amies et Miss Ketty doit rentrer à sept heures, Tsouki n'a plus qu'une heure de liberté. Comment va-t-elle l'employer ? Cette heure doit servir à ses amis.

Elle se dirige vers le petit pavillon qu'on appelle encore celui de M. Jacques, ce M. Jacques est son père.

Face à la mer qui entoure le pavillon de trois côtés, l'esprit libéré des choses de la terre, Tsouki s'allonge sur le divan et regarde cette Méditerranée à laquelle le soleil qui va bientôt disparaître donne une couleur étrange, bleue, rose, verte ? C'est une couleur du Paradis qui n'a

aucun nom terrestre.

Comment aider M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants ?  
Comment faire venir l'argent dans le secrétaire  
de la petite maison ?

Tsouki interroge, confiante, elle attend la réponse. Rien ne doit la distraire, il faut sauver des êtres qu'elle aime et qui ont été si bons pour elle, alors qu'exilée de son cher Japon, elle est arrivée en France pour trouver une grand-mère dont l'absence lui a fait comprendre que, dans le cœur de cette dame inconnue, il n'y avait aucune place pour elle.

Les minutes passent, les idées les plus bizarres se succèdent dans son cerveau, aucune n'est viable, que faire ? La réponse ne vient pas.

Mais voici que tout à coup des voix d'enfants s'élèvent, troublant le grand silence que Tsouki est venue chercher pour résoudre un problème difficile dont la solution n'est pas encore trouvée.

Mécontente, elle quitte le divan et s'avance près d'une large baie : à droite, sur une petite plage dorée par le soleil couchant, elle aperçoit

une dizaine de fillettes qui s'amuse avec un gros ballon, et, tout à coup, elle se souvient de la maison créée par son père pour les enfants malades des grandes villes françaises.

À son arrivée au Vieux-Logis, en entendant des rires et des cris, elle a voulu aller visiter cette école, elle voulait connaître les petites filles. Miss Ketty a refusé, disant que toute école était un nid où les microbes pullulaient et que la santé de Tsouki lui était confiée autant que son instruction.

Aujourd'hui elle est libre, sa grand-mère, qui ne veut pas être vénérée, lui a donné toute liberté pour la journée, elle a encore quarante-cinq minutes. Elle est venue au pavillon de M. Jacques, chercher la solution et elle ne l'a pas trouvée, mais il lui semble que ces cris d'enfants l'appellent.

Elle descend dans le parc, elle connaît la petite porte qui donne directement dans le jardin de la maison des petites filles, un buisson de mimosas la cache. Tsouki court à travers les allées, la voici devant la porte, un gros verrou la condamne, il y

a bien longtemps qu'il n'a pas été tiré. Avec force elle essaie, il résiste, une pierre lui sert de marteau, enfin elle arrive à le faire glisser.

La voici dans le jardin, d'un pas décidé elle s'avance vers la maison, une grande maison carrée aux multiples fenêtres. Que va-t-elle faire ? Que va-t-elle dire ? Elle ne sait, mais il lui semble qu'elle est dirigée par une force intérieure.

Elle monte les marches d'un large perron, la porte est ouverte, elle entre dans un vestibule et rencontre une fillette de son âge à laquelle elle demande si elle peut voir Madame la Directrice. Justement elle est dans son bureau. Tsouki heurte à la porte et reçoit la permission d'entrer.

La Directrice écrit et, voyant cette fillette inconnue, mécontente d'être dérangée, elle l'interroge :

– Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

– Madame, répond Tsouki en croisant les mains sur la poitrine et en s'inclinant très bas, je vous demande bien pardon de vous importuner,



mais j'ai rarement des instants de liberté. Aujourd'hui, M<sup>me</sup> de Prélac, ma grand-mère respectée et vénérée, m'a autorisée à jouir de cette liberté et je suis venue, excusez mon audace, vous demander à connaître votre maison que mon honorable père que je vénère a fondée, m'a-t-on dit.

La Directrice s'est dressée et, s'approchant de Tsouki, souriante, lui tendant la main, répond :

– Bonsoir, Mademoiselle, je suis heureuse de vous connaître, vous arrivez du Japon, je crois ?

– Il y a plusieurs mois que je suis en France, mais des événements m'ont retenue loin du Vieux-Logis. Ce soir, Madame, et je vous prie humblement de m'excuser, je n'aurai pas le temps de visiter et d'admirer la maison que vous dirigez avec tant de cœur, m'a dit ma grand-mère respectée, mais je voudrais vous demander votre avis, vos conseils pour une personne que j'aime beaucoup et qui est dans une situation très difficile causée par un accident dont j'aurais dû être la victime. Alors, vous comprenez, j'ai une dette envers cette respectable dame et je voudrais

bien la payer.

La Directrice avance une chaise pour Tsouki, l'invite à s'asseoir, et reprenant son fauteuil, toute souriante, cette petite Japonaise, très sympathique, a de jolis sentiments, elle dit :

– Expliquez-moi la situation, que peut faire cette personne ?

– Elle a beaucoup de diplômes et était professeur dans une grande institution de Cannes. Blessée dans un accident d'autocar, elle a maintenant une jambe qui ne marche pas très bien, elle ne peut plus aller à l'institution et les nombreuses élèves qui venaient chez elle prendre des leçons l'ont abandonnée pendant son séjour à l'hôpital. Alors, dans le tiroir du secrétaire il n'y a guère d'argent et Pierrot, c'est son fils, est très inquiet, et comme il n'a que treize ans et que je ne suis plus avec eux, il ne sait pas comment gagner de l'argent pour sa maman. Et puis Pierrot a ses études, il veut arriver très vite et travaille beaucoup.

– Mais, reprend la Directrice, cette personne dont vous me parlez n'est-elle pas M<sup>me</sup> Luciole,

blessée dans un accident d'autocar ?

– Oui, Madame la Directrice, oui, c'est elle. Pendant l'absence de ma grand-mère respectée, elle m'a accueillie chez elle et a été pour moi, petite étrangère, si bonne que je n'ai pas été malheureuse.

– M<sup>me</sup> Luciole est en effet un remarquable professeur, ses élèves avaient tous les succès aux examens, je ne connaissais pas son état de santé ; elle marche avec difficulté, dites-vous ?

– Il lui faut deux cannes et le docteur l'a prévenue que pendant une année encore elle aurait la plus grande peine à se mouvoir. Elle a dû renoncer à ses cours, l'institution est trop loin de chez elle, et les élèves ne viennent plus, alors je vous répète que la situation est grave. Pour faire le marché tous les jours, il faut beaucoup d'argent, je le sais, car pendant que M<sup>me</sup> Luciole était à l'hôpital, je me suis occupée avec Pierrot et Yvonne, ce sont les enfants de M<sup>me</sup> Luciole, de la question argent. Nous n'en avons plus, il fallait en avoir, alors nous avons ouvert une boutique « Au clair de la lune » et nous avons

vendu des bouquets. Cela a très bien marché, puis ma grand-mère est arrivée, je suis partie pour le Vieux-Logis et les bouquets ne se sont plus vendus. Voilà pourquoi tout va si mal chez M<sup>me</sup> Luciole.

– Pauvre femme, répond la Directrice attristée, j’ai fait avec elle mes études à l’école normale, c’était la plus brillante élève, elle s’est mariée très jeune et a perdu son mari après quelques années de mariage dans un accident, et maintenant c’est à son tour d’être blessée. Je voudrais essayer de vous aider. Il faudrait trouver à M<sup>me</sup> Luciole des élèves et une situation dans une institution où elle serait logée. Mais elle a deux enfants qu’elle serait obligée de mettre en pension.

– Oh non, s’écrie Tsouki, il ne faut pas les enfermer ni leur enlever leur maman. C’est si triste, M<sup>me</sup> la Directrice, de quitter sa maman, je le sais, car ma maman à moi est encore au Japon pour deux années et je ne voudrais pas que Pierrot et Yvonne, qui sont mes amis, aient autant de peine que j’en ai eu.

– Je vous comprends, répond la Directrice, mais tout cela est bien difficile à arranger, à moins que M<sup>me</sup> de Prélac, votre grand-mère, veuille bien accepter M<sup>me</sup> Luciole comme professeur. Nous allons recevoir des jeunes filles de quinze à seize ans qui doivent continuer leurs études et il nous faut une maîtresse de première. M<sup>me</sup> Luciole pourrait prendre la direction des études. Il y a cinquante élèves ici et les professeurs actuels ne me donnent aucune satisfaction.

– Ce serait très bien, s'écrie Tsouki, mais hélas, elle ne peut plus prendre l'autocar.

– En effet, mais... mais, reprend la Directrice embarrassée, je ne sais si je dois vous dire comment les choses pourraient s'arranger, tout dépend de M<sup>me</sup> de Prélac.

– Oh ! supplie Tsouki, dites-moi tout, tout, et je crois que si le Bon Dieu m'aide, avec ma grand-mère cela pourrait s'arranger. Parlez, M<sup>me</sup> la Directrice, j'ose vous supplier.

Tsouki s'est levée et ses mains jointes se tendent vers la Directrice, facilement elle se

mettrait à genoux pour obtenir des explications.

– Asseyez-vous, mon enfant, et écoutez-moi. Il y a, dans cette grande maison le dernier étage qui n'est pas agencé, on pourrait en faire un charmant appartement face à la mer. M<sup>me</sup> de Prélac le réservait pour une salle de jeux et de fêtes, peut-être consentirait-elle à changer son attribution. Cela dépend d'elle, moi je ne peux rien. Je suis toute prête à aider M<sup>me</sup> Luciole, mais je ne puis prendre aucune décision. Je vous ai donné une idée, ce projet me semble raisonnable. Les enfants de M<sup>me</sup> Luciole pourraient suivre leurs classes avec bicyclettes ou autocars, enfin je crois que tout pourrait s'arranger, mais c'est à M<sup>me</sup> de Prélac qu'il faut expliquer la situation de M<sup>me</sup> Luciole et lui soumettre notre projet. Vous lui direz que vous êtes venue me voir et qu'ensemble nous avons cherché le moyen d'aider une femme méritante et qui a été, m'avez-vous dit, si bonne pour vous.

Tsouki se dresse et, bien qu'elle ait l'habitude de se dominer, sa joie est grande, elle voit déjà M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants installés dans la

maison des petites filles de M. Jacques, son vénéré papa.

Debout, Tsouki s'incline.

– Ah ! Madame la Directrice, comme je voudrais trouver des mots pour vous dire ma reconnaissance, mon cœur est comblé, je suis heureuse, mais je me rends compte que ce n'est ni vous, oh ! respectable et bonne directrice, ni moi, humble petite fille que je suis, qui agissons, pensons, parlons. C'est Notre-Dame de Vie qui a voulu me faire entendre des cris d'enfants, un appel, c'est Elle qui m'a conduite vers vous, c'est Elle qui vous a suggéré l'idée d'offrir à M<sup>me</sup> Luciole la direction des études et la salle des fêtes comme appartement. Ah ! si ma respectable grand-mère qui ne veut pas être vénérée, y consent, comme il faudra remercier Notre-Dame de Vie ! Je Lui ferai la plus belle corbeille que je pourrai faire et j'emporterai ma guitare pour chanter dans la petite chapelle les plus beaux chants qu'au catéchisme j'ai appris. Je m'en vais, M<sup>me</sup> la Directrice, toute confuse de tant de bonté et si heureuse. Miss Ketty va rentrer, ma liberté

est terminée.

Les deux mains croisées sur la poitrine, Tsouki s'incline, elle n'oserait pas tendre la main, c'est la directrice qui s'avance vers elle :

– Au revoir, mon enfant, M<sup>me</sup> de Prélac m'a souvent parlé de la bonté de votre père, je crois que sa fille suit la même route, je serai très heureuse de la voir souvent dans notre maison.

Et Tsouki, en s'en allant, murmure :

– Je viendrai, oui, je viendrai, chaque fois que Miss Ketty aura son jour de congé.

En rentrant au Vieux-Logis, Tsouki a le « regret » d'apprendre que Miss Kelly, bousculée par une bicyclette à Cannes, a une entorse et ne pourra rejoindre son poste, avant deux ou trois jours. Elle dîne donc seule dans la grande salle à manger du Vieux-Logis et, le repas fini, va dans la bibliothèque où son père a tant travaillé lorsqu'il préparait ses examens. Les fenêtres donnent sur une terrasse face à la mer, et Tsouki se rappelle les paroles de son papa : « Quand j'aurai fini au Japon mes grands travaux, je



reviendrai au Vieux-Logis et les soirs d'été, quand nous serons sur la terrasse, tu joueras doucement de la guitare et le chant de la mer l'accompagnera. »

Tsouki va aller chercher sa guitare et, assise sur la terrasse, elle pensera à ses parents si tendrement aimés dont elle est séparée et qui peut-être songent, dans leurs lointaines montagnes, à leur petite fille installée au Vieux-Logis.

Dans sa chambre elle quitte ses vêtements, revêt ses kimonos, se coiffe comme sa vénérable aïeule, M<sup>me</sup> Sidzouka, le lui a appris, et prenant sa guitare elle s'en va sur la terrasse.

La nuit est venue, merveilleuse, assise sur des coussins, sa guitare près d'elle, Tsouki regarde la mer, le jardin, et voici qu'elle aperçoit au pied d'un buisson des lucioles, ces petites bêtes brillantes qui, au Japon, se cachent dans les coins les plus sombres des maisons. Sa main cherche sa guitare, elle la met tout contre elle, c'est un instrument qui vient du pays qu'elle a quitté, et voici que la chanson que son père lui a fait

chanter si souvent monte à ses lèvres :

« Hatarou koé jnidzou nomaskô

« Achi no midzou oua nigäiso

« Kochi no midzou oua amaïzo »<sup>1</sup>

En chantant, Tsouki a fermé les yeux. Elle ne voit plus la Méditerranée éclairée par la lune, ni le ciel plein d'étoiles, à ce paysage qu'elle a admiré succèdent des bosquets de bambous, des rizières, des collines et leurs grands bois où se cachent tant d'oiseaux, et les jardins en terrasses, les jardins embaumés de M<sup>me</sup> Sidzouka. Elle est au Japon, elle entend des voix qui emplissent les nuits de mystère. C'est la colombe sauvage qui appelle son époux, les chouettes et leur éternelle plainte, oiseaux de nuit qui ne peuvent contempler le soleil, les corneilles et leur cri perçant, « l'aouamakidori », l'oiseau semeur de millet qui ordonne au fermier de semer ce grain.

---

<sup>1</sup> Viens, ver luisant, je te donnerai à boire, là-bas l'eau est amère et l'eau d'ici est douce.

Au Japon, on raconte que les âmes en peine, les âmes qui n'ont pas sur terre été bonnes et charitables, traversent la nuit les montagnes en implorant Celui qui va les juger. Il faut toujours prier pour les âmes en peine.

Tsouki chante pour elles et aussi pour Notre-Dame de Vie qui a exaucé la prière de trois petits enfants.

Et voici que la grille du Vieux-Logis s'ouvre, ramenant de Nice M<sup>me</sup> de Prélac. Elle n'est pas de très bonne humeur, le dîner a été long et, fait extraordinaire, les convives, des amis, l'ont ennuyée. Leur conversation était banale : des histoires de cinéma, de couturières et de ravitaillement, peu amusantes, elle avait dans la tête d'autres choses et, mécontente, elle a beaucoup trop pensé à Tsouki et à Miss Ketty.

Comme elle est parfaitement loyale, elle reconnaît que la Lune, sa petite-fille, n'a pas été depuis un mois très heureuse chez elle avec Miss Ketty, et pourtant l'amie qui lui a recommandé l'Anglaise lui avait affirmé qu'elle était une éducatrice remarquable à laquelle elle pouvait, en

toute confiance, donner Tsouki.

Elle entre dans le Vieux-Logis et se dirige vers l'escalier qui conduit aux chambres, et voici qu'elle entend la voix claire de Tsouki et le chant de la guitare. Elle s'arrête, saisie : Qui donc joue ainsi dans la maison silencieuse ? Depuis longtemps, Tsouki et Miss Ketty doivent dormir. Un musicien est peut-être au bord de la mer, assis près de la terrasse.

M<sup>me</sup> de Prélac se dirige vers la bibliothèque, guidée par le chant. Elle marche sur la pointe des pieds, s'efforçant de ne faire aucun bruit, il ne faut pas troubler l'harmonie de cette nuit.

Elle entre dans la bibliothèque, les fenêtres en sont restées ouvertes, négligence du personnel qu'elle ne regrette pas. Elle avance, et voici qu'elle aperçoit la terrasse que la lune maintenant éclaire et, dans un rayon lumineux, elle voit, assise sur des coussins, une petite Japonaise qui chante en jouant de la guitare.

Le tableau est ravissant, M<sup>me</sup> de Prélac le contemple, elle écoute cette musique douce et tendre que la mer accompagne. Elle se rend

compte que Tsouki, sa petite-fille, est une musicienne, le Bon Dieu lui a fait un magnifique présent.

Le chant s'arrête, la guitare se tait, la petite Japonaise ouvre les yeux et aperçoit sur la terrasse sa grand-mère.

Elle se lève, toute prête à s'excuser, elle a oublié qu'à cette heure-là, elle devrait dormir, mais M<sup>me</sup> de Prélac ne lui en laisse pas le temps.

– Tsouki, pourquoi ne m'avez-vous jamais dit que vous étiez une musicienne ? Vous avez déjà beaucoup travaillé.

– Ma chère maman, toute petite, a voulu que j'apprenne à jouer de la guitare et à chanter, à l'école nous avons une classe de musique tous les jours.

– Vous continuerez ici, mais où est Miss Ketty ?

– Un accident l'a retenue à Cannes, une entorse, elle ne pourra revenir avant deux ou trois jours.

– Vous en êtes bien contente, répondez-moi

franchement.

– Madame ma grand-mère, je ne vous cacherai jamais la vérité. J'aime la liberté et je n'en ai pas quand Miss Ketty est là, et puis...

Tsouki n'ose pas encore dire tout ce qu'elle voudrait, et pourtant il lui semble que la nuit douce, si belle, doit rendre tous les cœurs bons et généreux.

– Et puis, reprend M<sup>me</sup> de Prélac, pourquoi vous arrêtez-vous de parler ? Est-ce que je vous effraie encore ?

– Oh non, Madame ma grand-mère que j'honore, mais ce que j'ai à vous dire est une histoire triste un peu longue que vous ne pouvez écouter debout. Venez vous asseoir. Mon père, si aimé, m'a raconté que lorsqu'il était enfant, il s'asseyait le soir, près de vous, sur cette terrasse et qu'il vous racontait ses rêves et ses projets d'avenir. Voulez-vous écouter ce que j'ai à vous dire ?

M<sup>me</sup> de Prélac s'assied dans un fauteuil, près des coussins où la petite Japonaise était installée

pour jouer de la guitare. Tsouki reprend la place qu'elle occupait et se rapproche le plus possible de son aïeule.

– Madame ma grand-mère, c'est une prière que je vous adresse, une prière que je vous demande d'exaucer. Notre-Dame de Vie s'intéresse à l'histoire que je vais vous conter.

« Dans la maison de M<sup>me</sup> Luciole, il y a un secrétaire, dans ce secrétaire il y a un tiroir où elle mettait l'argent dont on a besoin chaque jour pour faire vivre une maman et ses enfants. Avant l'accident dont elle m'a préservée, les cours à l'institution, les leçons particulières remplissaient le tiroir. Depuis l'accident il s'est vidé, « Au clair de la lune » l'avait provisoirement rempli, mais je m'en suis allée, les fleurs, m'a dit Pierrot, n'étaient pas très bien présentées, le temps m'a manqué pour faire des aquarelles, M<sup>me</sup> Luciole ne peut plus aller à l'institution et les élèves ne sont pas revenues. Vous comprenez pourquoi le tiroir est vide. Le remplir est très difficile. Nous avons été cet après-midi en pèlerinage demander à Notre-Dame de Vie de nous secourir. Et voici

que déjà elle a presque, je dis presque, exaucé nos prières. Ce soir, j'étais dans le pavillon de mon père, si tendrement aimé, lui demandant aussi de m'aider, quand j'ai entendu des voix d'enfants, c'était un appel. J'ai été dans la maison des petites filles pour exposer la situation de M<sup>me</sup> Luciole à la directrice et lui demander secours. Elle a besoin d'un professeur. Elle pourrait loger M<sup>me</sup> Luciole qu'elle connaît et ses enfants dans un appartement fait dans la salle des fêtes, si vous, ma respectable grand-mère, le voulez, tout pourrait s'arranger. Oh ! Je vous en prie, ne refusez pas, pensez à la détresse de M<sup>me</sup> Luciole, à son inquiétude et à ses enfants qui, peut-être un jour, auront faim s'il n'y a plus d'argent dans le tiroir pour faire le marché. Voilà, je vous ai tout dit.

Tsouki est tellement émue que ses yeux sont pleins de larmes, et dans sa gorge il y a des sanglots. Elle met sa tête chargée de grosses boucles où brillent des épingles d'or sur les genoux de sa grand-mère, attendant avec anxiété la réponse de cette aïeule qui ne veut pas être vénérée.



M<sup>me</sup> de Prélac est troublée, cette ardente prière d'une petite-fille qui est la sienne, l'a émue plus qu'elle ne veut se l'avouer. Elle lui rappelle son fils, tendrement aimé, et dont l'éloignement l'a tellement fait souffrir que depuis son départ elle s'est mise à voyager pour ne pas rester seule dans la maison qu'il avait abandonnée. Elle comprend que Tsouki a de l'affection pour M<sup>me</sup> Luciole qui l'a accueillie pendant que sa grand-mère était absente. En est-elle jalouse ? Non, M<sup>me</sup> de Prélac ne connaît pas les petits sentiments. Elle devine aussi que Tsouki considère qu'elle a, vis-à-vis de M<sup>me</sup> Luciole, une dette de reconnaissance puisqu'elle a pris dans l'autocar une place qu'elle jugeait trop dangereuse pour la fillette, tout cela mérite d'être examiné.

Elle verra la directrice, elle réfléchira. Il faudra faire des travaux qui coûtent fort cher et M<sup>me</sup> de Prélac a l'intention d'aller faire cet hiver un grand voyage dans l'Amérique du Sud, qui coûtera aussi fort cher.

L'appartement ou le voyage, elle ne peut hésiter. Ce voyage est organisé depuis quelques

jours, elle s'en va avec des amis, elle ne peut ni ne veut y renoncer.

Mais sur ses genoux, il y a une tête d'enfant, elle entend une voix douce qui répète inlassablement : « Je vous supplie, ma grand-mère. »

La grande voyageuse qui s'en va toujours avec tant de joie pense tout à coup que, cette fois, elle ne quittera pas le Vieux-Logis sans regret puisqu'elle y laissera Tsouki et Miss Ketty qui ne la rend pas heureuse.

Ah ! Comme cette situation est pénible, contrariante, et M<sup>me</sup> de Prélac n'aime pas être contrariée.

Que faire ? Elle voudrait s'en aller, fuir cette terrasse où elle est venue si souvent avec son fils, écoutant tous les projets d'évasion qu'il faisait. Son père, officier de marine, lui avait transmis son âme d'aventurier éprise de belles aventures. Le fils voulait aussi connaître tous les pays du monde et y faire des travaux utiles pour les peuples manquant de techniciens, travaux qui imposeraient dans les pays étrangers la valeur des

fils de la France.

Elle voudrait s'en aller, mais la tête de Tsouki, la tête surmontée de grosses boucles, est sur ses genoux et elle n'ose la repousser.

La situation est pénible, et toujours cette voix douce :

– Je vous supplie, ma grand-mère, qui doit me permettre de l'aimer.

Malgré les grosses boucles, les épingles d'or, M<sup>me</sup> de Prélac met la main sur la tête de Tsouki, et cette main caresse d'abord les cheveux puis le petit visage inondé de larmes. Malgré elle, bien qu'elle ne veuille rien promettre, M<sup>me</sup> de Prélac murmure :

– Ne pleurez plus, je réfléchirai, j'aiderai M<sup>me</sup> Luciole, et si vraiment il n'y a pas d'autre solution que de la recevoir dans la maison des enfants, nous la recevrons. Je ne veux pas que vous ayez de la peine. Et, furieuse, elle avoue : Je n'ai jamais pu voir votre père pleurer et je ne veux pas que sa fille pleure au Vieux-Logis. Ah ! Tsouki, pourquoi êtes-vous si gentille, bien que

vous soyez terriblement japonaise ?

Et la fillette répond, offrant le plus grand sacrifice qu'elle peut faire :

– Puisque cela vous déplaît, ma grand-mère que j'aimerai tendrement, je ne m'habillerai plus avec les robes du Japon, je me coifferai toujours comme une Française et je tâcherai d'oublier le joli pays de ma tendre maman.

– Non, Tsouki, je ne vous demande pas tous ces sacrifices, au contraire, le soir, quand nous serons seules, vous viendrez avec votre guitare, vous mettrez vos robes japonaises, vous chanterez pour moi et aussi pour ceux que vous aimez.

– Et aussi pour Notre-Dame de Vie qui, en dirigeant mes actions, m'a permis de trouver le chemin du cœur de ma grand-mère qui ne voulait pas se laisser aimer.

– Vous avez raison, Tsouki, il ne faut pas oublier la Vierge de la montagne. Capter un cœur qui refusait toute affection, un cœur qui était un pigeon voyageur, ce n'était pas facile et si vous

avez réussi, c'est qu'Une autre que vous l'a voulu. Je renonce à mon grand voyage et demain je verrai l'architecte pour l'appartement.

Cette fois, Tsouki oublie le respect, le contrôle qu'elle s'impose, debout, ivre de joie, elle met les bras autour du cou de sa grand-mère, et, sans attendre la permission, elle l'embrasse comme elle embrassait sa maman alors qu'elle était une toute petite fille, ignorant les règles protocolaires des rapports au Japon entre les parents et les enfants.

Elle embrasse sa grand-mère comme une fillette française, et elle trouve que cette manière de remercier est agréable et exprime bien la joie et la reconnaissance qui sont en elle.

\*

Miss Ketty est revenue plus tôt qu'elle ne le pensait, son entorse étant peu grave elle a rejoint le Vieux-Logis. Son arrivée n'a fait aucun plaisir à M<sup>me</sup> de Prélac et à Tsouki, car la grand-mère et

la petite-fille continuaient à se découvrir et cette découverte les rendait toutes les deux très heureuses.

M<sup>me</sup> de Prélac a vu avec Miss Ketty le règlement imposé à sa petite-fille et elle a réformé bien des choses. Maintenant Tsouki travaillera régulièrement musique, dessin et peinture, études que Miss Ketty trouvait inutiles. Les baccalauréats passés brillamment étaient pour l'Anglaise le seul but à atteindre.

M<sup>me</sup> de Prélac a changé tout cela. Les baccalauréats, c'est parfait, mais elle a ajouté les arts, la tenue d'une maison, l'hygiène, la connaissance des soins à donner aux malades et aux bébés. Et elle a exigé que tous les jeudis Tsouki puisse aller voir ses amis. Ce jour-là, Miss Ketty se reposerait.

Tout va bien au Vieux-Logis, la voyageuse oublie peu à peu le voyage projeté, la joie de Tsouki la console.

Le premier jeudi de liberté est arrivé, et M<sup>me</sup> de Prélac donne la voiture à sa petite-fille pour aller voir ses amis et leur annoncer la nouvelle

qui va transformer leur existence.

Dans l'auto qui l'emmène, Tsouki est très agitée et essaie de reprendre son calme, elle est un peu effrayée de ce qu'elle vient annoncer, car sa grand-mère lui a dit ce matin :

– Avant de faire commencer les travaux, il faut que vous soyez certaine que cet arrangement plaira à M<sup>me</sup> Luciole, consentira-t-elle à abandonner sa maison ? Tout-cela a été décidé sans elle, elle peut avoir d'autres désirs que vous ne connaissez pas.

Ces paroles ont été pour Tsouki une surprise, elle n'avait pas pensé que son beau projet pouvait être refusé. Elle est inquiète, mais elle a la foi, Notre-Dame protégera M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants.

Calme, dominant son impatience, elle descend de voiture, Pierrot et Yvonne l'attendaient dans le jardin, et ce sont des cris heureux qui l'accueillent. Les enfants l'entraînent vers la maison où est M<sup>me</sup> Luciole.

Confidentiellement, Pierrot dit à Tsouki que sa

maman a une chose importante à lui demander, et si Tsouki pouvait faire cette chose, Pierrot serait bien heureux.

Avec joie, M<sup>me</sup> Luciole accueille la petite Japonaise qui, après lui avoir demandé des nouvelles de sa précieuse santé, est toute heureuse de lui apprendre que l'accord s'est fait entre M<sup>me</sup> de Prélac et elle et que Tsouki commence à aimer la maman de son papa qui ne veut pas être vénérée.

Après ce début de conversation, Tsouki se tait, la confiance de Pierrot l'oblige à attendre que M<sup>me</sup> Luciole parle. Un silence qui se prolonge crée un malaise. Pierrot s'écrie :

– Maman, je vous en prie, dites à Tsouki ce que vous voulez lui demander, elle fera, j'en suis certain, tout ce qu'elle pourra pour nous aider.

– Tu as raison, Pierrot, mais j'hésite, parce que je n'aime pas ennuyer une amie de mes soucis.

– M<sup>me</sup> Luciole, proteste Tsouki, une véritable amie doit partager vos soucis, sans cela le mot amitié ne signifie pas grand-chose.



– Voici, ma petite amie, ce que je veux vous demander. J’ai appris que la directrice de la maison des enfants, fondée par votre père, cherchait un professeur dirigeant les études et que toutes les classes étaient au rez-de-chaussée. Si j’étais, pour ce poste, acceptée, je crois, facilement, en échangeant cette villa, trouver un petit appartement non loin de la maison des enfants. Je voudrais vous demander d’intervenir près de M<sup>me</sup> de Prélac afin qu’elle veuille bien examiner ma candidature. J’ai tous les diplômes nécessaires et de longues années de professorat.

– Tsouki, je vous en prie, s’écrie Pierrot, suppliez M<sup>me</sup> de Prélac, pensez quelle joie ce serait pour Yvonne et moi si nous pouvions nous voir chaque jour comme autrefois. Ah ! nous n’ennuierions pas votre grand-mère, nous nous retrouverions sur la plage, nous serions des amis peu encombrants, qu’elle ne craigne pas de nous rapprocher.

– Oui, ajoute Yvonne, promettez-lui notre discrétion, expliquez-lui que pour nous, – même pour moi qui au début ne vous aimais pas, je vous

dis la vérité, – ce serait affreux si nous ne vous avions plus comme amie.

Tsouki n'a pas dit un mot ni fait un geste, mais son visage rayonne, M<sup>me</sup> Luciole et ses enfants s'en aperçoivent et attendent avec impatience que la fillette parle.

Et voici que les bras de la petite Japonaise se dressent lentement, elle croise les mains et murmure d'une voix pleine de tendresse :

– Notre-Dame de Vie, merci.

Un silence suit ces paroles et Pierrot et Yvonne, sans trop savoir pourquoi, ont joint leurs mains pour s'associer à la prière de leur amie.

– M<sup>me</sup> Luciole, reprend Tsouki, je vous apporte un message de ma grand-mère, que je vénère malgré sa défense, elle vous demande si vous voulez venir diriger les études de la maison des enfants. Si vous acceptez, elle vous fait installer un appartement dans la maison même que vous pourrez habiter avec Pierrot et Yvonne. La directrice vous connaît, elle a fait ses études en même temps que vous et sera très heureuse de

votre venue. Surprise et émue, M<sup>me</sup> Luciole a bien du mal à faire comprendre qu'elle accepte avec reconnaissance. Fou de joie, Pierrot saute comme un jeune chevreau, et, saisissant les mains de sa sœur, il la fait tourner dans une ronde infernale eu criant :

« Au clair de la lune, mon ami Pierrot. »

Tsouki danserait bien aussi, mais elle a encore une chose importante à dire :

– Pierrot, voulez-vous vous tenir tranquille et m'écouter.

Calmé par celle voix, Pierrot lâche la malheureuse Yvonne et, s'asseyant près de Tsouki, il répond :

– Je vous écoute, je vous écouterai toute ma vie, c'est promis, c'est juré, je ne peux pas signer, « Pierrot n'a pas de plume. »

– Eh bien, reprend Tsouki, nous devons aujourd'hui aller remercier Notre-Dame de Vie, nous lui avons demandé bien des choses et elle nous les a toutes accordées. Si nous l'oublions, nous serions des ingrats.

– Tsouki, vous avez raison, maman, vous permettez que nous cueillions toutes vos roses et la fleuriste de « Au clair de la lune » va faire une merveilleuse corbeille que nous lui porterons.

M<sup>me</sup> Luciole donne la permission et les trois amis se dirigent vers le jardin. Pierrot, sécateur en main, coupe les roses désignées par Tsouki. Dans la petite boutique, il y a encore des corbeilles. Tsouki en choisit une et bientôt la corbeille faite, mise dans la voiture à côté de la guitare, les enfants s'en vont vers la petite chapelle.

Que de joie et de reconnaissance il y a en eux, ils voudraient raconter à tout le monde la bonté de Notre-Dame, ils voudraient aussi retrouver le petit berger pour lui apprendre qu'ils ont été exaucés.

Tsouki y a pensé. À côté de sa guitare, il y a un paquet de gâteaux au nom d'Yves, le miraculé, ils le déposeront sur les marches de la chapelle s'ils ne rencontrent pas le troupeau de moutons et leur jeune gardien.

Il fait aussi beau que la semaine dernière, le ciel n'a pas un nuage, le petit ruisseau fait

entendre son doux murmure et les oiseaux dans les arbres trillent éperdument.

Recueillis, les trois pèlerins montent vers la chapelle. Yvonne tient le paquet de gâteaux, Pierrot la corbeille, et Tsouki la guitare.

Voici l'allée majestueuse des cyprès, la porte de la petite chapelle est ouverte, les enfants gravissent les vieilles marches de pierre.

Tsouki joue le cantique de reconnaissance que les pèlerins chantent à Lourdes pour remercier des grâces obtenues. Ils se dirigent vers l'autel, Pierrot dépose la corbeille et Tsouki continue à jouer, puis elle chante un doux chant japonais qui exprime pour elle mieux que les paroles françaises, toute sa reconnaissance.

Après le chant, les trois amis font une prière fervente, puis, lentement, l'un derrière l'autre, ils quittent la chapelle.

Dehors, ils regardent la montagne, Yves et les moutons sont absents, mais le paquet de gâteaux, mis sur les marches, sera trouvé par lui puisqu'il vient chaque matin faire sa prière près de Notre-

Dame. Au-dessous de son nom, inscrit sur le papier, Tsouki a ajouté : « De la part de vos petits amis qui ont été exaucés. »

Se tenant par la main, ils redescendent, leur joie est plus calme, plus profonde. Ils comprennent la grande grâce accordée, et leur amitié scellée par le chagrin, le travail, le dévouement, sera une de ces amitiés qui, au cours de leur vie, deviendra pour eux un soutien.

Malgré leur jeunesse, ils ont découvert que tout amour exige le don complet de soi, l'oubli de son propre bonheur pour le bonheur de ceux qu'on aime, et que c'est ce don-là qui leur permettra de vivre une vie vraiment chrétienne, dépourvue de tout égoïsme, défaut qui détruit les plus belles qualités.

« Au clair de la lune », cette petite boutique créée pour aider une malade à guérir, leur a appris la beauté du dévouement et de l'union des cœurs, les trois enfants ne l'oublieront plus.



Cet ouvrage est le 370<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.